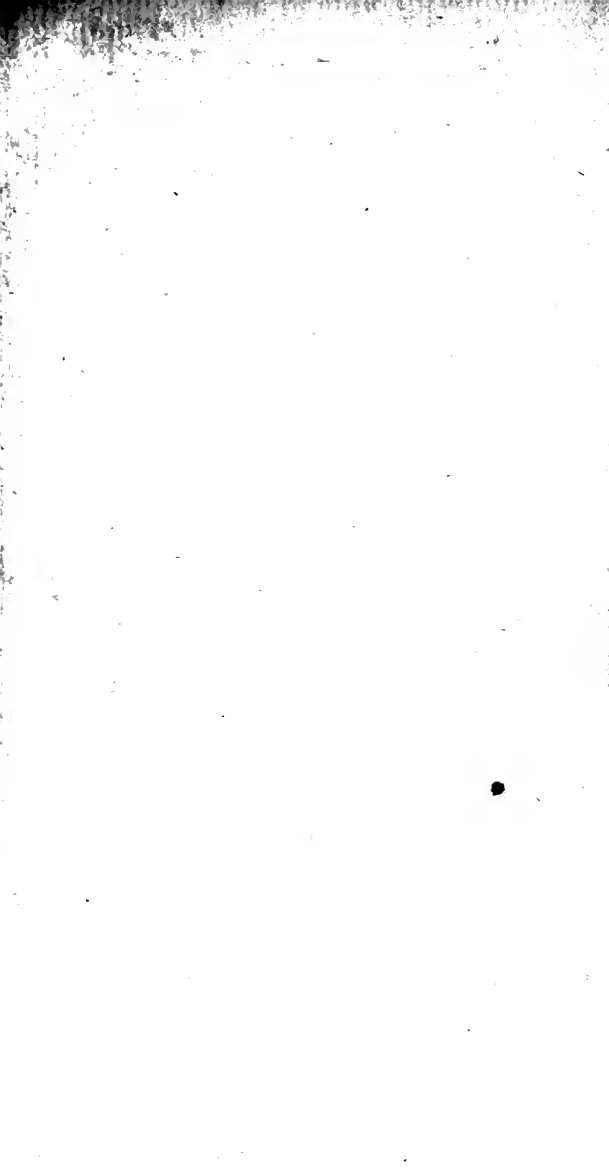


3006 yot







# THEATRE

ET

ŒUVRES DIVERSES

*Pierre*  
DE M. DE MORAND.

TOME PREMIER.



373274  
29.11.39

A PARIS,

Chez SEBASTIEN JORRY, Quay  
des Augustins, près le Pont Saint  
Michel, aux Cigognes.

---

---

M. DCC. LI.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*

THE A T E

IT

GUARANTY DIVERSES

DE M. J. J. J. J.

TOME PREMIER



PQ

2013

M4

1751

t. 1

A P A R I S

Chez SEBASTIEN JORRY, Quay  
des Augustins, près le Pont Saint  
Michel, aux Cigognes.

-----

M. DCC. LI.

Avec Approbation de l'Académie des Rois.

---

*Pièces contenues dans le premier  
Tome.*

PROLOGUE, représenté devant Son  
A. S. M<sup>te</sup> la Duchesse DUMAINE le  
21 Février 1734.

Autre Prologue, représenté à l'Arsenal  
pour la première fois le 7 Avril 1734.  
avant la Tragédie de Pyrrhus &  
Tégliis.

TEGLIS, Tragédie.

CHILDERIC, Tragédie.

LETTRE de M. PHILIPPE au sujet  
de la Tragédie de CHILDERIC.

L'ESPRIT DE DIVORCE, Comédie.

L'ENLEVEMENT IMPRÉVU,  
Comédie.

Pièces contenues dans le  
Tome.

PROLOGUE, représenté devant le  
A. S. M. le 10 Mars 1784.  
22 Février 1784.

Autre Prologue, représenté le 10 Mars  
pour la première fois le 7 Avril 1784.  
avant la Tragédie de l'Esprit de la Divinité.  
Télie.

TEGLIS, Tragedie.  
CHILDERIC, Tragedie.

LETTRÉ de M. PHILIPPE à M. de la Tragedie de CHILDERIC.

L'ESPRIT DE LA DIVINITÉ, Tragedie.  
FENLEVEMENT, Tragedie.

Comédie.

# TEGLIS,

## *TRAGÉDIE.*

Représentée pour la première fois par  
les Comédiens Ordinaires du Roi,  
le 19. Septembre 1735.

SECRET

SECRET

... ..

[illegible]





A SON ALTESSE  
SERENISSIME  
MADAME LA DUCHESSE  
DU MAINE.



ADAME,

*L'approbation que VOTRE ALTESSE  
SERENISSIME daigna accorder à cet  
Ouvrage , afin de m'encourager à le rendre*

*moins défectueux qu'il ne l'étoit , lorsque j'eus l'honneur de le lui présenter ; la bonté qu'elle eut de me marquer Elle-même les corrections que je devois faire ; enfin les nouvelles idées que ses réflexions judicieuses m'ont fournies, m'avoient toujours fait espérer que le Public auroit pour lui la même indulgence que VOTRE ALTESSE SERENISSIME ; & ce sont là des raisons qui me font aujourd'hui un devoir de lui en consacrer l'hommage.*

*Je joins à cette Pièce un Prologue qui a paru avec quelque succès devant VOTRE ALTESSE SERENISSIME. C'est là , où , par une juste allégorie , la désignant sous le nom de la Déesse des Arts & de la Sagesse , je lui rends le tribut de louange que tout le monde lui doit. J'ai saisi avec avidité l'occasion de rendre publique cette*

marque de mon zèle & de mon admiration.

C'est sous ces traits que la Renommée m'avoit dépeint VOTRE ALTESSE SERENISSIME; ce sont ces traits dont j'ai été frappé moi-même, lorsque j'ai eu l'honneur d'en approcher. Cet honneur faisoit mon ambition; & si j'ai fait quelque progrès dans les Lettres, je ne le dois qu'au désir, dont j'ai été animé, dès l'enfance, de m'attirer ses regards, & de mériter ses applaudissemens. Mon ardeur m'a prêté assez de force, pour ne pas rendre mes premiers efforts tout-à-fait indignes de cette gloire; & elle me procure l'avantage de ne me présenter au Public qu'à l'abri d'un nom si respectable.

Encore plus animé par un succès si

*peu attendu , toute mon attention sera désormais de justifier , par des efforts plus dignes du Public , & de V O T R E A L T E S S E S E R E N I S S I M E , les premières bontés dont elle m'a honoré. Je suis avec le plus profond respect ,*

*M A D A M E ,*

*DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,*

*Le très-humble & très-obéissant  
serviteur , D E M O R A N D.*

# PROLOGUE

Représenté devant SON ALTESSE  
SERENISSIME Madame la Duchesse  
DU MAINE, le 21 Février 1734.

---

## AVERTISSEMENT.

**M** Adame la Duchesse DU MAINE ayant eu la bonté d'accorder à une Societé de jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe, la permission de représenter des Comédies dans une Salle de l'Arsenal, & cette Princesse ayant daigné honorer de sa présence la première représentation, le Spectacle commença par ce Prologue. Voyez le Mercure de France, Février 1734. & suivans.

---

## PERSONNAGES DU PROLOGUE.

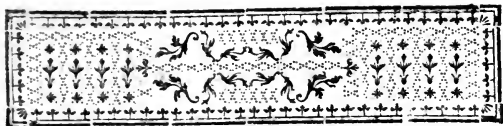
MELPOMENE.

THALIE.

APOLLON.

MERCURE.

MOMUS.



# PROLOGUE

Représenté devant S. A. S. Madame  
la Duchesse D U M A I N E , le 21.  
Février 1734. dans une Salle de l'Ar-  
senal.

---

## SCENE PREMIERE.

MELPOMENE seule.

*M*Es yeux , préparez-vous à répandre des larmes ,  
Si vous voulez avoir des charmes ,  
Pour cette auguste Cour ,  
Où le bon goût se mêle à la délicatesse ;  
Où dans cet heureux jour ,  
M'appelle une Déesse ;  
Où je vois auprès d'elle une aimable Princesse ;  
Dont les vertus décorent ce séjour ,  
Autant que ses appas , ses graces , sa jeunesse.  
Mais , Thalie en ces lieux ! qu'y vient-elle chercher ?

## S C E N E II.

MELPOMENE, THALIE.

THALIE, en entrant.

*Q*ue les Jeux, les Ris & les Graces,  
 Sur mes brillantes traces,  
 Soient, en ce jour prompts à marcher.  
 (apercevant Melpomene.)

*Ah, vous voilà, ma sœur! toujours triste & chagrine!*

MELPOMENE.

*Et vous, ma sœur, toujours folle & badine!*

THALIE.

*O Pénnyeux emploi, toujours faire pleurer!*

MELPOMENE.

*Le ridicule objet, sans cesse folatrer,  
 Et ne songer qu'à faire rire!*

THALIE.

*Du moins par tout, je me fais désirer.*

MELPOMENE.

*Et moi, ma sœur, en tous lieux on m'admire.*

THALIE.

*Où pourroit-on, sans moi, vous supporter?*

MELPOMENE.

*Songez qu'avant vous je suis née,  
 Que vous devez me respecter.*



# PROLOGUE.

xj

THALIE.

*En méritez-vous plus , pour être mon aînée ?*

MELPOMENE.

*Cessons , cessons ces propos superflus ,*

*Qui nous aigriroient l'une & l'autre :*

*Vous pensez que mon Art doit le céder au vôtre ;*

*Et je crois que le mien doit avoir le dessus :*

*Vouloir nous accorder , ce sont des soins perdus.*

*Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'au talent qu'il possède,*

*Chacun croit qu'il n'est point de talent qui ne cède.*

THALIE.

*Je le veux bien ; n'en parlons plus.*

MELPOMENE.

*Mais en ces lieux qui vous envoie ?*

THALIE.

*La belle question ! j'amène ici la joye.*

MELPOMENE.

*C'est moi seule, ma sœur, qu'on demande en ces lieux :*

*Tel est l'ordre de la Déesse.*

THALIE.

*Erreur ; non , elle ne s'empresse ,*

*Que pour voir mes aimables jeux.*

MELPOMENE.

*Je le tiens d'Apollon.*

THALIE.

*Il me l'a dit lui-même.*

MELPOMENE.

*Il vient fort à propos.*

avj

SCENE III.

APOLLON, MELPOMENE, THALIE.

MELPOMENE & THALIE ensemble.

*L* Aquelle de nous deux  
Peut se flatter de la douceur extrême . . .

APOLLON.

Parlez l'une après l'autre au moins.  
Votre zèle m'est doux ; j'approudis à vos soins :  
Mais bannissez la crainte qui vous presse ;  
C'est l'une & l'autre ici que mande la Déesse.  
Que d'abord Melpomene ait soin de la toucher ,  
Et n'offre que des traits dignes de l'attacher.  
Vous , ensuite , Thalie ,  
Par quelque agréable saillie ,  
Vous viendrez l'arracher  
Aux divers sentimens qui l'auront attendrie.  
Mais cependant souvenez-vous  
Que le vrai moyen de lui plaire  
Est de ne point sortir du sage caractère ,  
Qui fait , seul , de votre Art , les charmes les plus  
doux.

( à Melpomene. )

Que vous , en gémissant , il faut encore instruire ,  
( à Thalie. )

Et que vous , en raillant , vous ne devez pas  
amuser :

( à Melpomene. )

*Que le vice , par vous , sans cesse combattu ,  
Ne doit jamais accabler la Vertu ;*

( à Thalie. )

*Que vous , sans crainte , sans scrupule ,  
Livrant la guerre au ridicule ,  
Sous des traits généraux ,  
Vous devez le faire paroître ;  
Mais que l'on ne doit reconnoître  
Aucun Particulier trop peint dans vos tableaux :  
En un mot , que la Tragédie ,  
De toucher les grands cœurs , doit tirer tout son prix ;  
Et que la Comédie  
Doit tirer tout le sien de plaire aux bons esprits.*

MELPOMENE.

*Oui , telles sont les loix que jadis dans Athène ,  
Observèrent mes favoris ;  
Ne pensez pas que Melpomene  
Ait jamais approuvé ces fastueux écrits ,  
Où par la plus insigne audace ,  
On veut la dépouiller de sa première grace.  
De faux brillants , je ne me pique pas :  
Les sentimens les mœurs ont pour moi des appas ,  
Dont toute autre beauté s'efface.*

THALIE.

*Croyez vous que Thalie ait jamais inspiré  
Ces traits grossiers de la plus noire envie ,  
Où , sous le nom de Comédie ,  
L'homme d'honneur se trouve déchiré ?  
Lorsque la raillerie ,  
D'une utile leçon , n'est pas d'abord suivie ;  
Vous en devez être assuré ,*

xiv      P R O L O G U E.

*Ce n'est point là l'ouvrage de Thalie.*

A P O L L O N.

*Ah, qu'il m'est doux de vous voir en ce jour,  
Penser ainsi, mes sœurs, qu'on pense en cette Cour!  
J'en reconnois l'admirable génie.  
Sur ce sage principe, allez, empressez-vous,  
D'en faire encor les plaisirs les plus doux:  
Méritez par là sa présence;  
Et signalez votre reconnoissance  
Mais, quel sujet conduit Mercure auprès de nous?*

---

S C E N E   I V.

A P O L L O N , M E R C U R E , M E L P O M E N E ,  
T H A L I E.

M E R C U R E.

*Ciel, que vois-je, Apollon, Melpomene, Thalie!*

A P O L L O N.

*Quel est l'étonnement dont votre ame est saisie?*

M E R C U R E.

*Je ne m'attendois pas que dans ces mêmes lieux;  
Où Mars, de Jupiter, tient en dépôt la foudre,  
Vous vous offririez à mes yeux!*

*Pour achever de mettre en poudre*

*Les Titans orgueilleux,*

*Qui bravent, sans trembler, le Souverain des  
Cieux:*

*Je venois, au Dieu de la guerre,*

Porter l'ordre nouveau du Maître du tonnerre :  
Et je ne croyois pas ce terrible séjour ,  
Un lieu trop favorable à tenir votre Cour.

A P O L L O N.

Je dois avouer qu'à mon tour ,  
En ce moment , ma surprise est extrême.  
Comment , ignorez-vous , vous-même ,  
Que Minerve , en ces lieux , suit toujours le Dieu  
Mars ?

Que sur les pas de la Déesse ,  
Apollon aussi-tôt s'empresse  
A faire marcher les beaux Arts ?  
Qu'à son gré , Jupiter signale sa vengeance ,  
Contre ses ennemis jaloux ;  
Que Mars seconde son courroux ;  
Que deux jeunes Héros , qui recurent naissance  
Du terrible Dieu des combats ,  
Fassent sentir partout la force de leurs bras :  
Sur les pas de Minerve ,  
Apollon toujours se réserve  
Le soin de célébrer les Dieux , & les Héros ,  
Et de les delasser de leurs nobles travaux.  
Quand sur les Enfants de la Terre ,  
Jupiter lance le tonnerre ,  
Son Empire est-il ébranlé ?  
Sa fureur , des beaux Arts , détruit elle l'azile ;  
Dans mes travaux suis-je troublé ;  
Et le séjour des Cieux devient-il moins tranquile ?  
Non , les Rebelles seuls doivent trembler d'effroi :  
Tandis que ses Sujets paisibles sous sa loi ,  
Sans crainte & loin du bruit des armes ,  
Se réjouiront des allarmes ,  
Où seront justement livrés ses ennemis :  
Et tandis que mes Favoris ,

*Par des accords remplis de charmes ,  
Publieront en tous lieux ses travaux inouis.*

## M E R C U R E.

*A Jupiter , je rends plus de justice :  
Non , non , je ne crains pas que la gloire des Arts ,  
Sous son règne jamais périclisse :  
Ils lui sont chers autant que les travaux de Mars.  
Il a trop d'intérêt à conserver leur gloire :  
C'est vainement que la victoire  
Pourroit le couronner & mille & mille fois ;  
Sans les Muses , sans vous , de ses fameux exploits ,  
On garderoit peu la mémoire ;  
Et bientôt dans un triste oubli ,  
Son nom seroit enseveli  
Oui , les lauriers que la Victoire donne ,  
Sont d'eux-mêmes bientôt flétris :  
Ils ne sont toujours verts qu'autant qu'à leur couronne ,  
Vous ajoutez vous-même un nouveau coloris.  
Par ce Dieu triomphant une vaste carrière  
Vient d'être ouverte à vos efforts ;  
Bientôt il va fournir la plus ample matière  
A des accens plus brillans & plus forts :  
Préparez-vous sous les loix de Minerve ,  
A former des accords dignes d'elle , & de lui ;  
Et lorsque , par vos soins , elle veut aujourd'hui  
Prendre les seuls plaisirs que son cœur se réserve :  
Songez qu'elle est du sang du Souverain des Dieux ,  
Que d'exalter ses exploits glorieux ,  
C'est la célébrer elle-même ;  
Lorsque tant de vertus en elle se font voir ,  
Le seul encens qu'elle veut recevoir ,  
Est d'entendre louer son Empire suprême.*

PROLOGUE. xvij

*Si j'avois crû que ce séjour  
Fût honoré de sa présence ,  
Je n'aurois point troublé les jeux , dont en ce jour,  
Vous voulez signaler votre reconnoissance  
Hâtez-vous de répondre à ses justes desirs.*

*Adieu , je cours où Jupiter m'envoye ;  
Et , sur mes pas , je reviens avec joye ,  
Moi-même prendre part à ces charmans plaisirs.*  
( Il fort. )

A P O L L O N.

*Nous , hâtons-nous d'aller . . . .*

---

S C E N E V.

A P O L L O N , M E L P O M E N E , T H A L I E ,  
M O M U S .

A P O L L O N poursuivant.

*Q*ui vois-je encore paroître ?

M E L P O M E N E .

*Momus , qui vient nous ennuyer.*

T H A L I E

*Il vient plutôt nous égayer.  
Je l'aime fort.*

A P O L L O N .

*C'est qu'il fut votre maître.*

xviii PROLOGUE.

THALIE.

*Il est toujours vif, léger & badin.*

APOLLON.

*Oui, oui, mais il est trop malin;*

*Il va jusques à la satire.*

( Momus rit. )

THALIE.

*Bon jour, Momus ?*

MOMUS.

*Bon jour. ( Il rit. )*

THALIE.

*Qu'avez-vous donc à rire ?*

MOMUS.

*Je ris, je ris d'abord de vous.*

THALIE.

*De moi ?*

MELPOMENE.

*Le compliment est doux :*

*C'est, de votre amitié, la digne récompense.*

MOMUS à Thalie.

*Bon, rire entre nous deux, ce n'est pas une offense.*

( à Melpomene. )

*Madame la pleureuse. . . .*

THALIE.

*Allons, à vous, ma sœur ?*

MOMUS.

*Je ris aussi de vous.*



PROLOGUE.  
MELPOMENE.

xix

*Cela me fait honneur.*

THALIE.

*Ah , quelle suffisance !*

MOMUS.

*Pour vous , Monseigneur Apollon ;  
De tout mon cœur je vous honore ;  
Mais il faut que vous trouviez bon ,  
Qu'ici , de vous , je rie encore.*

A P O L L O N.

*Riez , depuis long-tems ce droit vous est acquis :  
Vous me traitez ainsi que tous les beaux esprits.*

MOMUS.

*Ah ! vous le méritez , Seigneur , plus qu'aucun  
autre.*

A P O L L O N.

*Pour tant de ris enfin , quel motif est le vôtre ?*

MOMUS.

*Peut-on le demander ! j'apprends que dans ces lieux ,  
Vous préparez tous trois des jeux ,  
Pour amuser une Déesse ,  
Dont les hautes vertus ,  
L'esprit , le savoir , la sagesse ,  
Furent toujours respectés de Momus :  
Je crois d'abord que votre zèle  
Ne lui présentera qu'un plaisir digne d'elle :  
Que , rassemblant de toutes parts ,  
Les plus renommés dans vos Arts ,  
Vous pourrez mériter l'honneur de sa présence.  
Point du tout ! quel objet a frappé mes regards !*

( Je ne puis m'empêcher d'en rire quand j'y pense.)

J'ai vû que vous aviez fait choix  
D'un tas d'Acteurs sans art , & sans expérience ,  
Et qui n'ont , du Théâtre , aucune connoissance ;  
Dont les gestes , la voix ,  
Le jeu , le pen d'intelligence ,  
Vont gâter les plus beaux endroits.  
Ah ! quel excès d'extravagance !

## A P O L L O N.

Voilà mes Critiques du tems !  
Précipitant toujours leurs jugemens ,  
Il faut que leur humeur caustique ,  
Au gré de leur prévention ,  
Avant d'avoir rien vû , critique ,  
Et ne prononce enfin que par présomption ,  
Ou pour mieux aiguïser leur langue satyrique.

## M O M M U S.

Oh , oh , vous croyez avoir dit  
Une magnifique sentence !  
Mais apprenez , Monsieur le bel Esprit ,  
Qu'il n'est rien , rien , dont sans extravagance ,  
On ne puisse juger d'avance ;  
Qu'en hâtant même ainsi son jugement ,  
On se trompe fort rarement ;  
Et que , de toute chose , ainsi que d'un Ouvrage ,  
Tout le succès assurément  
Vient du premier coup d'œil duquel on l'envisage.  
Quand le Public s'accorde à prononcer ,  
Que ce qu'on lui promet doit être détestable ,  
Cet arrêt aussitôt rend la chose exécration !  
Fût-elle bonne ensuite ; on doit sans balancer ,  
Soutenir constamment qu'elle est abominable.  
Tel est votre Spectacle ; il sera pitoyable.

## T H A L I E.

*Momus gagne beaucoup à fréquenter ces lieux,  
D'où partent dignement ces traits judicieux.  
Mais raillerie à part. . . .*

## M E L P O M E N E.

*Qu'allez-vous entreprendre ?  
Parler raison au caustique Momus ,  
C'est prendre des soins superflus.  
Rien ne peut arrêter son humeur satyrique.  
Mais après tout , que nous importe enfin ,  
Qu'il blâme , qu'il critique ,  
Et qu'il fronde notre dessein ,  
Pourvu que celle à qui nous voulons plaire ,  
Daigne approuver le choix que nous avons scû faire.  
N'avons nous pas voulu , qu'aujourd'hui nos Sujets  
Fussent guidés du même zèle ,  
Dont nous-mêmes brûlons pour elle ?  
Que nos Acteurs soyent des plus imparfaits ,  
Le digne feu qui les excite ,  
Leur tiendra lieu de tout mérite ;  
L'indulgence est le prix de si nobles objets.*

## M O M U S.

*Vos Acteurs , je le crois , brûlent d'un digne zèle.  
Mais qu'importe , je vous soutien  
Que l'ardeur la plus belle  
Ne suffit pas pour faire un bon Comédien.  
A votre gloire , Melpomene ,  
Ici , je le veux confesser ,  
Jadis vous m'aviez scû forcer ,  
De plaindre vos malheurs , d'entrer dans votre peine.  
Il n'en est plus de même qu'autrefois ;  
Je suis plus que jamais rentré dans tous mes droits ;  
Et je ne verrai pas vos nouveaux Jeux sans rire.*

*Mais je crains , en ce jour ,  
 Que Thalie à son tour ,  
 Ne prétende que je soupire ;  
 Qu'au lieu des ris , qu'elle doit inspirer ,  
 Ses Jeux même , bientôt ne me fassent pleurer.*

**T H A L I E** , avec indignation.

*Moi , faire pleurer ! \**

**M O M U S.**

*Mais , rire à la Tragédie ,  
 Et pleurer à la Comédie ,  
 C'est un plaisir bien digne de Momus.*

**M E L P O M E N E.**

*Oh ! pour le coup je n'y tiens plus :  
 Cette mauvaise raillerie ,  
 Assez , & trop long-tems m'ennuye ;  
 Laissons-le seul satyriser ,  
 Pour commencer mes Jeux , je vais tout disposer.*  
 ( Elle sort. )

**T H A L I E.**

*J'y cours aussi : vous m'avez outragée ,  
 Momus , souvenez vous que je serai vengée ;  
 Et vous verrez certainement ,  
 Que l'on n'offense pas Thalie impunément.*  
 ( Elle sort. )

---

\* Thalie en ce temps-là n'avoit pas encore imaginé ces tristes Comédies dont tout le mérite est de faire pleurer ; qu'on a désignées sous le nom de **LARMOYANT COMIQUE**.

SCENE VI.

APOLLON, MOMUS.

APOLLON.

*M* Ordre toujours, quelle douceur funeste !  
 Chacun, vous le voyez, vous fuit, & vous déteste.

MOMUS.

*De donner des leçons, vous voulez vous mêler ?*  
*Je veux aussi vous en faire une.*  
*Vous êtes un Pédant d'espece non commune,*  
*Fade, ennuyeux de tout, voulant toujours parler,*  
*Et que l'on ne sçauroit entendre sans bâiller.*  
*Adieu : profitez-en !*

---

SCENE DERNIERE.

APOLLON seul.

*OH ! la maudite engeance,*  
*Que celle de pareils esprits !*  
*N'applaudir pas à leur extravagance,*  
*C'est s'exposer à leurs mépris.*

( Il s'avance au bord du Théâtre. )

*Princesse, tu connois l'écueil qui nous menace,*

*Et nous-mêmes , trop tard , nous sentons le danger :  
Mais si ton goût exquis doit nous décourager ;  
Nous sçavons trop qu'au zèle ardente à faire grace,  
Déjà ton indulgence excuse notre audace.*

Fin du Prologue.

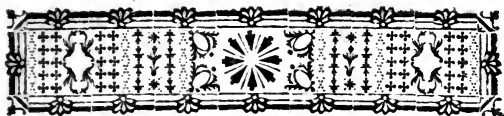
---

### A P P R O B A T I O N.

**J'**Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , un petit Poëme Dramatique , qui a eû l'honneur de servir d'amusement dans une Cour où régnerent le Goût & le Sçavoir ; & j'ai crû que le Public verroit avec plaisir l'impression de cet Ouvrage. Fait à Paris ce 18. Mars 1734.

D A N C H E T.

PROLOGUE



# PROLOGUE

Représenté à l'Arsenal pour la première  
fois le septième Avril 1734.

*Avant la Tragédie de PYRRHUS  
& TEG LIS \**

---

## SCENE PREMIERE.

UN MARQUIS, UN ACTEUR.

( *Quand on lève la Toile , le Marquis paroît  
assis dans un fauteuil , nécessaire pour la Tra-  
gédie. )*

L'ACTEUR allant au Marquis.

**M**onsieur, je suis au désespoir d'être obligé  
de vous dire que vous ne sçauriez rester  
à cette place. Ayez la bonté de tâcher de vous  
mettre ailleurs.

---

\* Cette Pièce fut jouée l'année d'après sur le Théâtre  
François avec succès sous le nom de TEG LIS.

P R O L O G U E.  
L E M A R Q U I S.

Et pourquoi , s'il vous plaît ?

L' A C T E U R.

Monsieur , vous comprenez bien que des personnes comme celles qui jouent ici la Comédie, qui n'ont pas un grand usage du Théâtre , sont fort embarrassées lorsqu'elles voyent quelqu'un à leurs côtés ; surtout leur Théâtre étant aussi petit que celui-ci. Vous voyez bien que vous êtes le seul qui y ait pris place.

L E M A R Q U I S.

La règle générale n'en est pas une pour moi. Un homme tel que moi fait toujours l'exception à la règle. Ne voudriez-vous pas que je fusse confondu dans la foule ?

L' A C T E U R.

La foule n'est pas bien grande ; & il n'est personne à qui il ne puisse faire honneur d'être placé parmi ceux qui composent cette assemblée. Vous devez faire attention que . . . . .

L E M A R Q U I S.

Vous devez faire attention vous-même qu'un homme comme moi ne vient au Spectacle que pour être vû , & que pour voir aisément les jolies personnes qui y sont. Il n'y a point de place plus commode pour cela que le Théâtre.

L' A C T E U R.

Eh ! Monsieur , puisque vous ne venez au Spectacle que pour faire admirer vos graces , celui-ci ne vous convient guères ; il n'y a pas assez de monde ici , pour leur rendre l'hommage qu'elles



méritent. C'est sur un plus grand Théâtre que vous devez paroître.

LE MARQUIS.

Eh , parbleu ! croyez-vous que je serois satisfait de moi-même , si je n'avois déjà étalé ma parure ailleurs ? Croyez-vous que je voudrois perdre ici la plus belle heure de ma journée ? J'ai déjà assisté au Prologue de l'Opéra , à un Acte de la Comédie Française , & à deux ou trois Scenes de l'Italienne : c'est-là qu'un joli Garçon de mes amis m'a dit qu'il y avoit ici une Comédie , où se rassembloient de très-aimables personnes , & dont les Actrices étoient assez gentilles ; j'ai voulu voir de quoi il étoit question ; & j'y venois passer quelques momens , en attendant l'heure d'aller lutiner les Danseuses de l'Opéra Comique.

L'ACTEUR.

Vous nous faites beaucoup d'honneur de nous donner du moins le pas sur l'Opéra Comique ; & nous vous sommes obligés de la préférence.

LE MARQUIS.

Ah , ah , cet honneur vous est bien dû . . . . . mais qu'est-ce que l'on joue ici aujourd'hui ?

L'ACTEUR.

On joue ; . . . . on joue . . . . une Pièce nouvelle.

LE MARQUIS.

Une Pièce nouvelle ? comment , parbleu , une Pièce nouvelle ? & quel est ce fat d'Auteur , qui s'avise de donner une Pièce nouvelle sans être venu la lire à ma Toilette , & sans me deman-

e ij

der ma protection ? Sçait-il bien , le sot , qu'il n'est point d'Auteur , quelque fameux qu'il soit , qui ne vienne la solliciter ? aussi je les sers à merveille. Quand une fois j'ai approuvé un Ouvrage , le Public auroit beau le condamner , je sçai l'art de tout faire applaudir , de faire paroître la salle pleine , lors même que la Pièce est dans les règles ; & si les Comédiens n'osent plus la donner , je sçai le moyen de la leur faire redemander avec de grands *Brouhaha* ; afin que la chute en soit imputée à leur mauvaise humeur , ou à leurs intrigues ordinaires , plutôt qu'au dégoût du Public. N'est-ce pas là servir les gens ?

## L' A C T E U R.

A merveille ! mais si les grands Auteurs vont briguer votre suffrage , je ne suis pas surpris que celui de la Pièce que nous allons donner ne l'ait pas mandié. Comme il n'a point encore de réputation , & qu'il ne fait que de commencer , il ne sçait pas comme il faut s'y prendre pour faire réussir une Pièce. D'ailleurs , il ne faut pas chez nous tant de cérémonie ; nous n'avons que des spectateurs indulgens qui se contentent de peu ; & qui sont aussi portés à excuser les défauts d'une Pièce nouvelle , qu'ils le sont à pardonner ceux des Acteurs. Auteurs , Acteurs , Musiciens , tous n'agissent ici que pour leur propre plaisir , pour celui de leurs amis , & surtout par l'espoir de contribuer quelquefois aux amusemens d'une Princesse illustre \* , qui veut bien se contenter de notre zèle & de nos foibles efforts ; ainsi , Monsieur , nous n'avons besoin d'aucun artifice.

\* Madame la Duchesse Du Maine.

ni pour faire applaudir nos Acteurs ; ni pour faire réussir nos Nouveautés.

LE MARQUIS.

Vous vous flattez du moins que cela devoit être ainsi : mais vous vous abusez : la plupart ne viennent ici que pour vous contrôler & vous critiquer. Et n'ont-ils pas raison ? parce qu'ils n'achètent pas leur entrée , doivent-ils tenir leur langue muette , & contraindre leur sentiment ? font-ils moins en droit de le dire tout haut ? Si vous êtes mauvais Comédiens , de quoi vous avisez-vous de jouer la Comédie ? oui , c'est à cause que ce n'est point là votre métier qu'on doit vous faire moins de grace qu'à ceux qui en font profession. Quand ceux ci nous déplaisent , on les punit en n'allant point au Spectacle ; & c'est les prendre par l'endroit le plus sensible : mais la vraie punition de gens comme vous , qui se mêlent de ce qui ne les regarde point , c'est de les tourner en ridicule. Car on a beau dire qu'on ne joue la Comédie que pour son propre plaisir ; ce plaisir n'est pas seulement celui de la jouer ; c'est l'espoir qu'on a d'être applaudi du Public & de mériter le suffrage des Connoisseurs.

L'ACTEUR.

Mais ce n'est pas ici le Public ; nous ne songeons qu'à nous divertir & personne n'est en droit d'y trouver à redire. Voilà ce qui vous trompe.

LE MARQUIS.

C'est-là ce qui vous trompe vous-même. C'est ici un Public plus dangereux que tout autre ; parce qu'il n'est pas moins éclairé , & qu'il est

plus tranquille. On n'est pas la dupe de ces sortes de raisonnemens : & quoique vous puissiez dire , la vanité guide tout Acteur qui paroît sur un Théâtre , & encore plus un Auteur. Il faut même que celui de votre Pièce nouvelle en ait une dose beaucoup plus forte que les autres , pour exposer son Ouvrage sur un pareil Théâtre ; & pour le confier à des Acteurs qui ne sont pas consommés dans l'art. Il faut ou qu'il le croye assez transcendant pour pouvoir être admiré malgré les défauts de la représentation ; ou il faut qu'ayant déjà été refusé des grands Comédiens , il n'ait plus que cette pauvre petite ressource pour contenter son amour-propre. Je gagerois, morbleu , cent contre un, que cette rapsodie a été refusée des Français , ensuite des Italiens , & peut-être encore de l'Opéra Comique & des Marionnettes.

L'ACTEUR.

Des Marionnettes ! pour qui nous prenez-vous ? Non , Monsieur , sçachez que cette Pièce n'a jamais été luë dans aucun foyer. L'Auteur a craint le jugement respectable de ces Aréopages éclairés , où l'on décide sans appel de ce qui doit plaire ou déplaire au Public ; qui pourtant semble se faire un plaisir de casser leurs arrêts & de condamner les Juges aux dépens \*. Notre Auteur s'est défié de ses propres forces ; il a cru que ce qui lui pourroit faire honneur ici & parmi nous , n'auroit pas tout le mérite nécessaire pour être exposé à un plus grand jour.

---

\* On a remarqué que les Pièces dont les Comédiens disent le plus de bien sont celles qui réussissent le moins, au contraire de celles qu'ils méprisent.

## L E M A R Q U I S.

Supposer encore de la modestie dans un Auteur ! en vérité c'est se moquer du monde. Allez, allez, vous ne me ferez pas changer de sentiment. Il n'y a point de Poëtereau qui ne se croie égal à Corneille, à Racine, ou à Moliere. Il en est même qui poussent l'extravagance jusqu'à se croire bien au-dessus de ces Messieurs-là ; & il arrive quelquefois qu'après se l'être persuadé à eux-mêmes, qu'à force de le dire partout & de le faire publier par de petits rimailleurs à gage, ils sont assez heureux pour le persuader encore à beaucoup d'autres.

## L' A C T E U R.

Comme je n'ai pas l'honneur d'être du nombre de Messieurs les beaux esprits, je ne répondrai rien là-dessus ; j'ignore & ce qui se passe dans leur ame, & leurs intrigues pour se faire un grand nom. Tout ce que je vous puis dire, c'est que nous avons pressé nous-mêmes notre ami de nous donner son Ouvrage ; & que nous nous y sommes portés volontiers, afin de l'encourager par-là à produire quelque chose de plus parfait dans les suites. Les Talents ont besoin d'être animés par l'émulation ; & nous nous sommes flattés que nos Spectateurs entrant dans nos vûes, tâcheroient par leurs applaudissemens d'en donner à un jeune Ecrivain qui commence.

## L E M A R Q U I S.

C'est être charitable ! & vous êtes bien bons, Messieurs, d'engager un nombre d'honnêtes gens à venir s'ennuyer pour donner de l'émulation à je ne sçai quel Auteur dont le Public n'a que

faire. Je suis assuré que cela va être détestable. La première Pièce d'un jeune Auteur qu'on n'a pas osé lire aux Comédiens ! je bâille seulement d'y penser ! Est-ce une Tragédie , ou une Comédie ?

L' A C T E U R.

C'est une Tragédie.

L E M A R Q U I S.

En prose , ou en vers ?

L' A C T E U R.

Une Tragédie en prose !

L E M A R Q U I S.

Il est vrai que le projet n'en a pas fait fortune. Je l'avois toujours fort approuvé à cause de sa singularité.

L' A C T E U R.

Ceux qui ne se tirent d'affaire que par le clinquant des vers n'y trouveroient pas leur compte. Ce ne pourroit être la ressource que de quelque Auteur judicieux , plein de sentimens , capable de composer une fable ingénieuse , & de conduire une Pièce avec art : mais sans brillant , sans feu , sans faillies , & qui n'auroit pas l'adresse de bien tourner un vers.

L E M A R Q U I S.

Eh , dites-moi , les vers de votre Tragédie nouvelle sont-ils beaux ? y a-t-il de ces vers ronflants , épithétiques , pompeux ? de ces vers qui éblouissent , étourdissent , ravissent ? y a-t-il de ces traits neufs , hardis . . . de ces caracteres introuvables , mais magnifiques , de ces . . .

## L' A C T E U R.

Non , tout est simple chez nous ; rien d'affecté ni de recherché ; beaucoup de douceur , de naturel , & de conduite ; des caractères vrais & bien soutenus : tout y est , sinon vrai , du moins très-vraisemblable : il n'y a qu'un morceau un peu trop épique que l'Auteur s'est obstiné à vouloir laisser.

## L E M A R Q U I S.

Parbleu , il a eu raison ; & je lui en sçai bon gré. Sçavez-vous bien qu'il ne faut que deux ou trois morceaux de cette espèce pour faire la fortune d'une Tragédie ? C'est donc un sujet tiré de quelque Roman , puisqu'il y a de l'épique ?

## L' A C T E U R.

Ordinairement le sujet d'une Tragédie est tiré de l'Histoire ; elle n'est presque pas altérée dans cette Pièce-ci ; & les caractères des Personnages s'y trouvent très-bien fondés.

## L E M A R Q U I S.

Tant pis : Parlez-moi d'un beau Roman , mis en Tragédie ! cela fournit des situations , des traits saillants , des images touchantes , des détails , des événemens ! Beaucoup d'événemens , morbleu , beaucoup d'événemens enfilés les uns sur les autres qui se succèdent sans être liés ! cela tient l'esprit en haleine ; on est toujours surpris par quelque chose d'inespéré !

## L' A C T E U R.

Cinq Tragédies dans une seule , n'est-ce pas ?

P R O L O G U E.  
L E M A R Q U I S.

Vous croyez badiner ? mais c'est - là où brille l'imagination , & la fécondité d'un Auteur. Voilà qui est bien merveilleux, une seule action dans cinq Actes ! il m'en faut tout au moins une à chacun : & quand il y en auroit davantage , il n'en feroit que mieux.

L' A C T E U R.

C'est ce que vous ne trouverez pas aujourd'hui. Je vous l'ai déjà dit ; tout est simple chez nous. Une seule action fait tout le fond de la Pièce , & il ne faudroit , pour sa durée , guères plus de temps que pour la représentation.

L E M A R Q U I S.

Du simple , du simple ! Ah , que cela est fade ! Des caracteres soutenus , une seule action ; je m'ennuye déjà ! adieu , je ne suis pas curieux de tant de simplicité ; il me faut quelque chose qui pique , qui réveille : du simple , du simple ! Ah , ah !

( *Il fait quelques pas pour s'en aller & il revient aussitôt.* )

Parbleu , j'oubliois de vous demander le titre de cette fadeur.

L' A C T E U R *en colere.*

Fadeur !

L E M A R Q U I S.

Allons , ne nous brouillons point pour une épithète. Dites-moi , s'il vous plaît , le nom de ce magnifique chef-d'œuvre ?



PROLOGUE.

xxxv

L'ACTEUR.

PYRRHUS & TEG LIS.

LE MARQUIS.

Miséricorde ! encore un *Pyrrhus* ! C'est sans doute quelque mauvaise copie de Racine , de Crébillon , de la Fosse , ou de l'Opera ?

L'ACTEUR.

Rien de tout cela, Monsieur le Caustique ! Quoique ce nom ne soit pas neuf au Théâtre , le héros de cette Pièce n'y a pourtant jamais paru. C'est aujourd'hui pour la première fois.

LE MARQUIS.

Et peut-être pour la dernière ?

L'ACTEUR.

Cela se pourroit fort bien. Nous n'aimons pas à jouer souvent la même chose.

LE MARQUIS.

Et cette *Teglis* , qui est-elle ? Je ne la connois point.

L'ACTEUR.

C'est à-peu-près le nom d'une maîtresse qu'a-voit eu notre *Pyrrhus*.

LE MARQUIS.

Il y a donc beaucoup d'amour dans cette Pièce ?

## L' A C T E U R.

Oui, & comme nous ne nous flattons pas, je vous avoue de bonne foi qu'il y en a même un peu trop. Ce Héros aime trop passionnément, trop constamment; mais je vous en ai prévenu, l'Auteur est un jeune homme qui a cru plaire au beau sexe, en mettant sur la Scene un Prince qui sacrifie tout à son amour.

## L E M A R Q U I S.

C'est un Amant tendre, constant, fidèle, doux, & c. Tenez, je vous parle naturellement, cela ne sçauroit plaire; ce n'est plus là le goût du siècle: les Dames même que votre Auteur a voulu flatter seront les premières à s'y ennuyer. Vive un Amant passionné & furieux! voilà ce qui fait des caracteres beaux & intéressans! voilà du sublime! J'en sçai assez à présent pour décider: Adieu; je vais achever de lorgner une jolie femme que j'ai aperçue dans une seconde Loge à l'Opera. Simplicité, constance, fidélité! eh, fi, fi, fi! vive, vive la confusion, la vivacité, & le changement!

## S C E N E I I.

L' A C T E U R *seul.*

**L**E voilà parti: nous en sommes enfin défaits! Il ne nous faudroit que trois ou quatre étourdis comme lui, pour mettre ici le dé-

ordre. Mais heureusement nous n'avons à parler que devant des personnes sentées & raisonnables ; & nous espérons qu'elles voudront bien regarder avec complaisance, le coup d'essai qu'on va leur offrir. Annoncer un coup d'essai , n'est-ce pas , Messieurs , demander de l'indulgence ! Qui ne sçait que des plus foibles commencemens sont sortis quelquefois des Chef-d'œuvres,

*Fin du Prologue.*



1977 31 DEC 10 4 10  
[Illegible text]

original in 4-1



# PRÉFACE.

**S** I je me conforme à l'usage assez ordinaire , en mettant ici une Préface , ce n'est pas qu'enorgueilli par le succès de cette Pièce , je veuille apprendre avec emphase à ceux qui , dans quelques années , la pourroient trouver dans la poussiere de quelque Bibliothèque , qu'elle a obtenu les suffrages du Public ; & prendre de-là occasion de tâcher de prouver , par de vains raisonnemens , qu'elle méritoit d'être encore plus applaudie.

Cet encens , qu'un Auteur offre à son amour-propre , lui devient souvent plus funeste qu'il ne pense : ceux , entre les mains de qui tombe son Ouvrage , indignés de tant de vanité , ne le lisent que pour le critiquer ou du moins trop prévenus en sa faveur , & trop préparés

à être frappés par des traits admirables ; sont fort surpris de le trouver au-dessous de l'idée qu'ils s'en étoient formée ; & sans égard alors à l'approbation du Public dont se vante l'Auteur , ils accusent celui-ci d'arrogance , & l'autre de mauvais goût.

Perfuadé que je ne dois l'accueil favorable qu'a reçu ma Tragédie , qu'à l'indulgence qu'on a eue pour un coup d'essai ; & convaincu qu'on m'a tout pardonné en faveur de quelque talent qu'on a cru reconnoître en moi , je suis bien éloigné de penser qu'on n'a fait que me rendre la justice qui m'étoit dûe , & que l'Ouvrage est digne , par lui-même des applaudissemens qu'on a daigné lui accorder.

Je ne demandois du Public que de n'être pas rebuté ; il a fait plus ; il m'a encouragé : trop satisfait de ses bontés , je croirois m'en rendre indigne , si je laissois échapper l'occasion de l'assurer de ma reconnoissance. C'est ce motif , qui non seulement , m'engage à faire une Préface , mais qui me détermine encore à me faire imprimer. Il est vrai que je suis rassuré par la première grace qu'il

m'a déjà faite ; je me flatte que , se ressouvenant des raisons qui l'ont désarmé en ma faveur , il daignera lire la Pièce avec le même esprit qu'il l'a vûe représenter.

Je sçais bien qu'il exige de ma reconnaissance d'autres marques que de foibles remerciemens : mais plus il a eu de bontés pour moi , plus il me faut de tems pour travailler à les mériter. J'y ferai mes efforts ; j'étudierai son goût , je profiterai de ses décisions ; mais quelque soin que je puisse prendre je ne compterai jamais que sur ses nouvelles graces , parce que je n'aurai rien oublié pour me les attirer.

Je n'ai pas dessein non plus de répondre ici aux diverses objections qui m'ont été faites ; de pareilles dissertations sont presque toujours fort inutiles & sont rarement revenir la victoire du côté de l'Auteur. Elles prouvent seulement qu'il se croit infailible , & qu'il est assez orgueilleux pour s'imaginer d'avoir fait un Ouvrage sans défaut. La meilleure façon de répondre aux Critiques, c'est de tâcher de ne plus retomber dans les mêmes fautes ; je suivrai cette maxime au-

tant que je pourrai : Heureux , si voulant éviter *Caribde*, je ne vais pas échouer contre *Scylla* !

Cependant comme le sujet de cette Pièce n'est pas fort connu , on ne sera peut-être pas fâché que je le rapporte ici : & sans me parer d'une vaine érudition , j'avouerai de bonne foi que le hazard me l'ayant présenté dans le Dictionnaire de Bayle , je crus y découvrir tout d'un coup un fonds assez heureux pour une Tragédie. Mon âge & surtout la situation où étoit mon cœur , me le firent envisager comme celui où je réussirois le mieux. Je n'eus d'abord que le dessein de me satisfaire moi-même , & de vaincre l'ennui , où l'oïveté & le séjour de la Province m'exposaient. Mais quelques amis auprès de qui je voulus me faire honneur de mes amusemens , m'ayant excité à retoucher mon Ouvrage , étant ensuite venu moi-même à Paris , on m'a engagé insensiblement de correction en correction , à le mettre en état d'être hazardé sur le Théâtre.

Voici l'article tel qu'on le trouvera dans le Dictionnaire qui m'a fourni la



première idée de la Pièce, tome 3. pag. 2315. de l'édition de Rotterdam en 1720. au troisième art. *Pyrrhus*.

» Pyrrhus Roy d'Epire, petit-fils du  
 » précédent, ( *a* ) succéda à son pere  
 » Alexandre, & fut d'abord sous la tu-  
 » telle de sa mere Olimpias. Sa minorité  
 » rendit les Etoliens assez injustes pour  
 » entreprendre de lui enlever une partie  
 » de l'Acarnanie. . Olimpias eut recours  
 » à Démétrius Roi de Macédoine ; &  
 » pour l'engager plus fortement à la se-  
 » courir, elle lui donna en mariage  
 » Phthie sa fille. L'Historien ( *b* ) nous  
 » laisse là, sans nous apprendre d'autres  
 » suites du dessein des Etoliens, que l'ir-  
 » ruption qu'ils firent sur les frontieres  
 » de l'Epire au tems de Ptolomée, frere  
 » & successeur de notre Pyrrhus. Il faut  
 » qu'il y ait là du vuide ; car sans doute  
 » il se passa quelques années entre la  
 » minorité & la mort de Pyrrhus. Quoi-  
 » qu'il en soit, la Princesse Olimpias re-  
 » courut à des moyens trop violens,

---

( *a* ) C'est celui qui s'est rendu fameux par ses Guerres contre les Romains.

( *b* ) Justinus. lib. XXVIII. cap. 1. & sec.

» quand elle voulut s'opposer aux amou-  
 » rettes de son fils; car elle fit empoison-  
 » ner une Maîtresse qu'il avoit. ( *a* ) A.  
 » Ptolomée qui lui succéda ne lui survê-  
 » cut pas beaucoup ; leur mere les sui-  
 » vit bientôt , ayant été accablée de la  
 » perte de ses deux fils.

Et dans les remarques.

» A. *Une Maîtresse qu'il avoit.* Elle  
 » étoit de Leucade , & se nommoit Ti-  
 » gris. ( *b* ) M. de Boissieu ( *c* ) rejetant  
 » toutes les interprétations qu'on a don-  
 » nées à ces deux vers d'Ovide ,

» *Utque nepos dicti , modo nostro carmine , regis*

» *Cantharidum succos dante parente bibas.*

» a conjecturé qu'il s'agit là de notre  
 » Pyrrhus , & qu'Olimpias sa mere ne  
 » lui fit pas plus de quartier qu'à Ti-  
 » gris ( *d* ) sa concubine. Si cela est ,  
 » Justin a été bien bon d'imputer la mort

( *a* ) Athen. lib. XIII. pag. 589.

( *b* ) Athen. lib. XIII. pag. 589.

( *c* ) In ibi. pag. 65.

( *d* ) Je ne crois pas qu'on me blâme d'avoir  
 changé ce nom , qui ne convenoit guères à une  
 Héroïne de Tragédie , & qui n'étoit pas fait pour  
 des vers françois.

» de cette Princeſſe au regret d'avoir  
 » perdu ſes deux fils. Il ne faut pas don-  
 » ner un nom honorable au deſeſpoir qui  
 » accableroit une mere bourrelée des re-  
 » mords de ſa conſcience , après avoir  
 » fait mourir ſon fils.

On voit par là qu'il n'eſt rien dans  
 l'Histoire dont je n'aye fait uſage ; &  
 que rien de ce que j'ai ajouté ne lui  
 eſt contraire. Je crois plutôt avoir rem-  
 pli le vuide dont ſe plaint M. Bayle, &  
 avoir concilié les deux Hiſtorienſ & le  
 Commentateur d'Ovide , par le carac-  
 tere que j'ai donné à Olimpias. J'en fais,  
 ſelon Juſtin , la plus tendre des meres ;  
 ſelon Athenée , une Reine qui s'oppoſe  
 avec vigueur à la folle paſſion de ſon fils ;  
 & ſelon Monſieur de Boiſſieu, je la rends  
 du moins la cauſe de la mort de ſon fils ,  
 par le deſeſpoir où elle le réduit en fai-  
 ſant mourir ce qu'il aime. Pour qu'ils  
 ayent raïſon tous trois , elle n'a pû agir  
 que de la façon , & par les motifs que je  
 ſuppoſe.

On voit encore , par ce peu que l'Hiſ-  
 toire nous apprend de Pyrrhus , qu'il  
 ne m'a pas été permis de le repréſenter  
 autrement , que comme un Prince très-

amoureux. Mon deſſein a été de faire craindre, par ſon exemple, tous les égaremens où peut jeter l'amour, lorsqu'il ſe rend maître d'un cœur. Pyrrhus lui ſacrifie ſa fortune, ſa gloire, ſon devoir, ſon amitié pour ſon frere, ſon reſpect pour ſa mere, ſa vie même, & porte encore les ſoins de ſon amour juſqu'au-delà du trépas. J'ai voulu de même dans *Soſthène*, dépeindre les égaremens de l'ambition; & j'ai crû que la plus grande peine dont ils pourroient être punis, étoit de voir périr à leurs yeux & par leur faute, celle pour qui ils agiſſoient; tandis que *Ptolomée* qui, immolant l'amour, & l'ambition à ſon devoir, fait le conſtraſte de *Pyrrhus* & de *Soſthène*, devoit être récompensé de ſon ſacrifice, en obtenant tout ce que ſa vertu lui faiſoit céder.

Enfin je me flatte qu'en examinant le fond Hiſtorique & la Tragédie, on verra qu'il y a peut-être un peu d'art à les avoir ſi bien ajuſtés enſemble; & qu'on jugera que je n'ai pas eu peu de peine à éviter de trop reſſembler à *Rodogune*, & à *Inès de Caſtro*, à quoi me jettoit malgré moi, mon ſujet: car on ne trou-

vera d'autre ressemblance entre ces Pièces & la mienne , que dans ce que j'ai été obligé de tirer de l'Histoire : ayant eu attention dans tout ce que j'y ai ajouté , de m'éloigner des caractères, de l'intrigue , & des incidens de ces deux Tragédies. C'est là une des principales raisons qui m'a empêché de donner plus d'étendue au rôle d'Antigone ; & c'est peut-être ce qui m'a fait tomber dans la plûpart des défauts qu'on m'a reprochés.



---

## A C T E U R S.

OLIMPIAS, Reine d'Epire, *Mlle Balicourt*.

PYRRHUS, fils aîné d'Olimpias, *M. Grandval*.

PTOLOME'E, frere de Pyrrhus, *M. Fleury*.

ANTIGONE, sœur de Démétrius Roi de Macédoine, *Mlle Grandval*.

SOSTHENE, Ministre d'Etat, *M. Sarrazin*.

TEGLIS, fille de Sosthène, *Mlle Gauffin*.

DORIS, Confidente de la Reine, *Mlle Jouve-not*.

CEPHISE, Confidente d'Antigone, *Mlle du Boccage*.

IPHIS, Confident de Pyrrhus, *M. Dubrenil*.

MITRANE, Capitaine des Gardes. *M. le Grand*.

GARDES.

---

*La Scène est à Buthrote, Capitale d'Epire,  
dans le Palais des Rois d'Epire.*

# TEGLIS,

## *TRAGÉDIE.*

Représentée en 1735, par les Comédiens Ordinaires du Roy.



## ACTEURS.

OLIMPIAS, Reine d'Epire , *Mlle Balicourt.*  
PYRRHUS, fils aîné d'Olimpias , *M Grand-*  
*val.*

PTOLOME'E, frere de Pyrrhus , *M. Fleury.*

ANTIGONE, sœur de Démétrius Roi de Ma-  
cédoine , *Mlle Grandval.*

SOSTHENE, Ministre d'Etat , *M. Sarrazin.*

TEGLIS, file de Sosthène , *Mlle Gaussin.*

DORIS, Confidente de la Reine , *Mlle Jouve-*  
*not.*

CEPHISE, Confidente d'Antigone , *Mlle du*  
*Bocange.*

IPHIS, Confident de Pyrrhus , *M. Dubreuil.*

MITRANE, Capitaine des Gardes. *M. la*  
*Grand.*

GARDES,

---

*La Scène est à Buthroze , Capitale d'Epire ,  
dans le Palais des Rois d'Epire.*





# TEGLIS,

TRAGÉDIE.



## ACTE PREMIER.

---

### SCENE PREMIERE.

PYRRHUS, *seul.*



IMPETUEUX transports d'un amour  
sans espoir,

Qui prenez, sur mon cœur, un sou-  
verain pouvoir,

Funeste souvenir, triste & cruelle  
idée,

Dont toujours en secret mon ame est obsédée,  
Que ne me laissez-vous un moment de repos !  
Eloignez-vous, fuyez ; vous redoublez mes maux !  
Privé depuis un an de l'objet que j'adore ,  
Pourquoi m'en occuper, & me l'offrir encore ?  
La gloire me doit seule animer en ce jour ;  
Il est tems de bannir un inutile amour.

A ij

4 T É G L I S ,

Non , ne balançons plus : que ma flâme étouffée ,  
D'un vertueux effort soit le premier trophée ;  
Que les appas du thône arrachent de mon cœur  
Ce tyrannique amour , qui fait tout mon mal-  
heur !

Inutiles projets d'un amant déplorable !

Envain je veux dompter cet amour qui m'accable,  
Je conserve toujours l'image de Tégliis ;

Des plus vives ardeurs mon cœur toujours épris ,  
Ne trouve de douceur qu'à rappeler ses charmes,  
Qu'à s'en entretenir , qu'à lui donner des larmes.  
Sans être criminel , Dieux ! dois je être puni ?

A l'amour , contre moi , le destin s'est uni :

Ai-je pû résister à des coups si terribles ?

Quels cœurs à tant de traits peuvent être insensi-  
bles ?

---

## S C E N E I I.

P Y R R H U S. I P H I S.

I P H I S.

**V**ous verrai-je toujours inquiet , consterné ,  
Aux plus sombres chagrins , sans cesse abandonné ?  
Quoi ! pour vous , aujourd'hui la gloire préparée ,  
Ne peut-elle vous rendre une paix désirée ?

N'écoutant désormais qu'un généreux devoir ,  
La Reine vous élève au souverain pouvoir ;

Et , comblant les souhaits d'un peuple qui vous  
aime ,

Avec un digne hymen , vous offre un diadème.  
Seigneur , l'ennui mortel dont vous êtes frappé ;  
Par tant d'objets flatteurs doit être dissipé.

# TRAGÉDIE.

PYRRHUS.

Toi , qui sçais dans quels maux un triste amour  
me plonge ,

Devrois-tu condamner le chagrin qui me ronge ?

J'ai perdu le seul bien que mon cœur estimoit ,

Iphis , & j'ai perdu le seul cœur qui m'aimoit !

I P H I S.

Quoi , toujours , de Tégliis , l'image vous posséde ;

Aux loix d'un vain amour votre fermeté cède ?

En vain j'ai parcouru mille divers climats ,

Je n'ai pû découvrir ni son sort , ni ses pas.

P Y R R H U S.

Les Dieux ne vouloient pas qu'on en pût rien ap-  
prendre.

Ah ! si par son retour , ils daignoient me surpren-  
dre...

Mais hélas ! vain espoir , qui toujours me séduit !

Qu'attendrois-je des Dieux , leur haine me pour-  
suit.

I P H I S.

Etouffez donc , Seigneur , une cruelle flânte.

Que de plus nobles feux régnent seuls dans votre  
ame ;

Et , sans oser , du Ciel accuser le courtois ,

Reconnoissez l'effet de ses bontés pour vous.

Par la dernière loi de votre auguste pète ,

Vous le sçavez , Seigneur , la Reine votre mere

Peut , entre ses deux fils , élire un successeur ,

Et nommer Ptolomée , ou vous , à cet honneur.

Mais celui que son choix placera sur le trône ,

Doit , selon nos traités , épouser Antigone ;

La Reine l'a promis ; & depuis en ces lieux ,

Cette Princesse attend un hymen glorieux.

Ne pouvant à Tégliis offrir le diadème ,

L'auriez-vous préférée à la grandeur suprême ;

A iij

**T É G L I S,**  
Ou, content de régner, d'un Amant plus heureux,  
Auriez-vous pû souffrir qu'elle comblât les vœux?  
**P Y R R H U S.**

Que ne puis-je, aux dépens du sceptre & de la vie,  
La revoir en des lieux, où l'on me l'a ravie!

**I P H I S.**  
Seigneur!..... mais cependant quel est votre  
dellein,

D'Antigone en ce jour recevrez-vous la main?

**P Y R R H U S.**  
Hélas !

**I P H I S.**  
Quoi !.....

**P Y R R H U S.**  
L'épouser ! grands Dieux!

**I P H I S.**  
Tous vous en presse.

**P Y R R H U S.**  
Eh le pourrois-je, Iphis, sans mourir de tristesse?  
Mon cœur.....

**I P H I S.**  
Puisque Tégliis ne peut plus être à vous,  
D'Antigone, Seigneur, daignez être l'époux.

**P Y R R H U S.**  
Mon ame, en quels regrets, te verrois-tu plongée,  
Si lorsqu'ailleurs ma main se seroit engagée,  
A mes yeux éperdus, venoit s'offrir Tégliis,  
Redemandant des feux indignement trahis!

**I P H I S.**  
C'est nourrir trop longtems une vaine espérance,  
Seigneur.... mais en ces lieux, votre frere s'avance.

SCENE III.

PYRRHUS. PTOLOME'E. IPHIS.

PTOLOME'E.

ENfin c'est en ce jour qu'immolant sa grandeur ,

La Reine à notre pere élit un successeur.

Et l'on dit que ce choix , dicté par sa tendresse ,  
Rend la justice due à votre droit d'aînesse.

Je ne viens point , Seigneur, brulant d'un fier courroux ,

Donner ici l'essor à des transports jaloux :

Non, non, malgré l'orgueil d'une haute naissance,

Je viens vous assurer de mon obéissance.

Par le thrône à la gloire on peut bien parvenir;  
Mais elle est toujours sûre à qui sçait obéir.

PYRRHUS.

C'est ainsi qu'un grand cœur, quelque prix qu'il en coûte ,

De la gloire toujours sçait se frayer la route.

Mais la rendre amitié, qui, par ses plus doux nœuds ,

Disposé de nos cœurs & nous unit tous deux ,

Mon frere , a t-elle pû vous permettre de croire

Qu'à sçavoir obéir , je bornerois votre gloire ?

Avez-vous pu penser qu'un ami tel que moi ,

Trouvât quelque douceur à vous donner la loi ?

Ah ! qu'un pareil soupçon m'est un cruel supplice !

Rendez à mon amour , rendez plus de justice ;

A iij

8

## TEGLIS,

Sitôt qu'à mes côtés vous ne régnerez pas ;  
Croyez que , pour mon cœur , le thrône est sans  
appas :

Non, vous ne verrez point, à cet honneur suprême,  
Monter jamais sans vous un frere qui vous aime.  
La Reine vient ; son choix va sans doute éclater ;  
De mes vrais sentimens , vous ne pourrez douter.

---

## SCENE IV.

OLYMPIAS. PYRRHUS. PTOLOME'E.

IPHIS. MITRANE. *Suite de la Reine,  
Gardes , &c.*

OLIMPIAS. *Elle s'assied & les Princes  
à ses côtés.*

**P**renez place , mes fils ; & vous \* qu'on se re-  
tire.

\* A sa suite & aux Gardes.

---

## SCENE V.

OLYMPIAS. PYRRHUS. PTOLOME'E.

OLIMPIAS.

**E**nfin voici le jour , qui doit , de cet Empire ,  
Assûrer le bonheur , & fixer le destin ,  
En lui donnant un Roi couronné de ma main.

Pour vous placer au trône, il est tems d'en descendre ;

Il ne m'appartient pas ; je viens pour vous le rendre.

Mais je trouve dans vous deux fils dignes de moi ;

Je vous trouve chacun digne d'être mon Roi ;

C'est ce mérite égal qui me gêne & me trouble ;

A voir tant de vertus mon embarras redouble ;

Vous vous montrez tous deux dignes de commander ;

Mon amour tremble , hésite , il n'ose décider.

Il faut pourtant , il faut qu'en ce jour je prononce :

Ma gloire , sur ce choix , exige ma réponse ;

Je la dois à l'Epire , à l'Univers , à vous !

Aux ordres d'un Monarque , aux manes d'un époux ;

Impatient de voir l'effet de ma promesse ,

Par ses Ambassadeurs , Démétrius m'en presse :

Et n'en eussai-je enfin qu'un motif si puissant ,

Pour me déterminer , n'est il pas suffisant ?

A peine , sous les coups de la Parque cruelle ,

Votre père plongé dans la nuit éternelle ,

A son trône , en mourant , ne laissoit pour appui ,

Que deux fils hors d'état de régner après lui ,

Qu'espérant profiter du tems de votre enfance ,

Les fiers Etoliens arment en diligence ;

Les cruels dans l'Epire entrent de toutes parts ;

Déjà , sous leurs efforts , tombent mille remparts ;

Rien ne peut résister , toute l'Acarnanie ,

Alloit , à leurs Etats , se voir encor unie.

Au Roi de Macédoine , aussi-tôt j'ai recours ;

Dans ce péril pressant , j'implore son secours :

Sosthène , auprès de lui , chargé de l'ambassade ,

Au gré de mes desirs , enfin le persuade.

Démétrius consent à servir mon courroux ;  
 Et même , de ma fille , il veut être l'époux ;  
 Il veut que je promette à sa sœur Antigone ,  
 Que ce fils , par mon choix , élevé sur le trône ,  
 Avec elle unira son glorieux destin ;  
 Qu'il ne deviendra Roi qu'en lui donnant la main.  
 Avec empressement , je signai ces promesses.  
 De ce Roi généreux , les armes vangeresses.  
 Me défirent bientôt de tous mes ennemis ;  
 Je les vis , par ses coups , abattus & soumis.  
 La moitié du traité , dès-lors , fut accomplie ;  
 Avec Démétrius votre sœur fut unie ;  
 Et la fienne , avec pompe amenée à ma Cour ,  
 Vint , de son hyménée , attendre l'heureux jour.  
 Je crois que cet hymen , où ma foi vous engage ,  
 Vous fait voir à régner un nouvel avantage :  
 Mais telles , de mon sort , sont les cruelles loix ,  
 Qu'il faut qu'un seul des deux tienne tout de mon  
 choix ;

Que , malgré mes souhaits , que , malgré ma tendresse ,

Un seul doit obtenir le trône & la Princesse.

Mais aussi le destin a soin de désigner

Lequel de vous , mes fils , je dois faire régner :

Si je puis , sans égard au droit de la naissance ,

Au plus digne des deux , donner la préférence ,

Voyant même vertu d'un & d'autre côté ;

Le choix , par ce droit seul , me doit être dicté.

C'est donc à vous , Pyrrhus , qu'est dû le diadème !

Que l'Épire bientôt vous admire , vous aime ,

Et , secondant enfin mes souhaits les plus doux ,

D'Antigone , en ce jour , soyez l'heureux époux.

P Y R R H U S .

Ce n'est point , dans ce rang , le destin qui me place ,  
 A vos seules bontés , je dois en rendre grace ,



Madame : mais pourquoi hâtez-vous ce grand jour ,

Où le Sceptre devient un don de votre amour ?

Pensez-vous qu'ébloui de la grandeur suprême ,

J'envie à votre front l'honneur du diadème !

M'élever au grand nom que vous avez acquis.

C'est l'unique desir digne de votre fils ,

Ah ! souffrez que mon cœur , instruit par votre exemple ,

Se forme à des vertus que l'Univers contemple.

### OLIMPIAS.

Si j'avois pû penser , Prince , que votre cœur

Eût été lâchement jaloux de ma grandeur ,

En vain le sort , pour vous , m'auroit voulu séduire ,

Je n'aurois , en vos mains , jamais remis l'Empire.

Mais qui , d'un beau devoir , cherche à suivre la loi ,

Qui n'en veut qu'à la gloire est digne d'être Roi.

Un si noble desir dans votre cœur domine ,

Mon fils , montez au trône , où mon choix vous destine ( à Ptolomée. )

Je crois que sans courroux , Prince , vous allez voir

Dans les mains de Pyrrhus passer tout mon pouvoir :

A la gloire d'un frere , aux ordres d'une Reine ,

Un cœur si généreux doit souscrire sans peine :

Tant de vertus qu'en vous , l'Epire a vu briller

Vont sans doute en ce jour encor se signaler.

Si , secondant les vœux de mon amour extrême ,

Les Destins sur mon front laissoient un Diadème ,

Pour vous en couronner , je m'en dépouillerois ;

Qu'avec ardeur , mon fils , je vous le céderois !

Mais je me vois réduite en cet état funeste ,

Qu'une amitié stérile est tout ce qui me reste.

A vj

T E G L I S ;  
P T O L O M E ' E .

Et ce reste si doux est tout ce que je veux :  
Il me suffit, Madame , & me rend trop heureux :  
Quelque prétention que j'eusse à cet Empire ,  
Je n'espérai jamais de régner en Epire :  
Prévenu qu'à Pyrrhus l'honneur en étoit dû ,  
A demeurer sujet je m'étois attendu ;  
Loin de voir sa puissance avec un œil d'envie ,  
Je voudrois la défendre au péril de ma vie.

P Y R R H U S .

Mon frere , vous sçavez que ma tendre amitié ,  
Vous a fait , de ce Throne , espérer la moitié :  
Vous-même disposez de la premiere place ;  
Pour prix de mon amour , j'exige cette grace ;  
De la Reine , par là , secondant les souhaits.  
Tous trois , en ce grand jour , nous ferons satisfaits.

O L I M P I A S .

Dans cet instant , mes fils , que mon ame est ravie !

O mere trop heureuse ; ô sort digne d'envie !

( *en se levant.* )

Mais , selon vos desirs , je ne puis diviser  
Un rang , dont pour tous deux , je voudrois disposer.

Ce seroit renverser les loix de cet Empire ;  
Et détruire peut-être un amour que j'admire.

( *à Pyrrhus.* )

Nos Peuples , de vous seul doivent prendre des loix :

Je vais dès ce moment leur annoncer mon choix ;  
Et , dégageant enfin une auguste promesse ,  
Remplir en même-tems les vœux de la Princesse.  
Mon fils , pour cette fête , on va tout préparer ;  
Dans le Temple bientôt il faut la célébrer.

Par votre empressement à vous montrer fidèle  
Aux sermens que pour vous a prononcé mon zèle,  
Instruisez l'Univers combien vous respectez  
La parole des Rois, & l'honneur des-traites.

---

## SCENE VI.

### OLIMPIAS. DORIS.

OLIMPIAS.

**V**iens, ma chere Doris, prendre part à ma  
joye !

Que mon cœur tout entier à tes yeux se déploie !  
Mes soins, enfin mes soins, ne sont pas superflus :  
Je ne crains plus Tégliis ; je couronne Pyrrhus.

DORIS.

Madame, quel dessein ! ma surprise est extrême !  
Vous pouvez vous résoudre à perdre un diadème !  
Tranquiles sous vos loix, vos peuples & vos fils,  
A vos moindres desirs, sont toujours plus soumis ;  
Charmés de voir en vous la suprême puissance,  
Ils font tout leur bonheur de leur obéissance :  
Quand rien ne vous en presse, eh pourquoi quit-  
tez-vous

Un rang, dont votre cœur paroïssoit si jaloux ?

OLIMPIAS.

Oui, Doris, il est vrai : mon ame ambitieuse  
N'aspiroit autrefois qu'à la douceur trompeuse,  
De régler à son gré, de tenir en ses mains  
La fortune, les jours, le repos des humains :  
Mais à peine, à ce rang, hélas ! suis-je montée,  
Que, de son vain éclat, je me suis dégoutée ;

Je me suis vûe en proie à des troubles affreux ;  
 Ah ! Doris , quels écueils pour un cœur vertueux !  
 Des vils adulateurs la troupe sacrilège ,  
 Est sans cesse , d'un Roy , le malheureux cortège :  
 Leur soin est d'ériger ses vices en vertus ,  
 De lui cacher les maux des peuples abattus ;  
 La vérité tremblante , en butte à leurs outrages ,  
 Jamais , à ses regards , ne paroît sans nuages ;  
 Il couronne le vice , en voulant l'abaisser ,  
 Et proscriit la vertu , qu'il croit récompenser.  
 De plus nobles desirs , aujourd'hui je m'enflâme ;  
 A de plus doux objets , j'abandonne mon ame :  
 D'un peuple obéissant assûrer le bonheur ,  
 Et , d'un fils vertueux , affermir la grandeur ;  
 A ces sublimes soins , que la gloire m'ordonne ,  
 J'immole avec plaisir , l'honneur d'une couronne.

## D O R I S .

Quand votre ordre secret fit enlever Tégliis ,  
 Et , d'un coup si terrible , étonna votre fils ,  
 Je crus que , pour garder la grandeur souveraine ,  
 Vous aviez fait , contre elle , éclater tant de haine ;  
 Que votre ambition vous armant de rigueur....

## O L I M P I A S .

Que tu pénétrés mal dans le fond de mon cœur !  
 Mon amour pour mon fils , le bonheur de l'Epire ,  
 Voilà les intérêts qui la firent proscrire.  
 Pyrrhus n'avoit des yeux que pour voir ses apas ,  
 Il me cachoit ses feux : je ne m'y trompai pas ,  
 Je m'appergus bientôt du secret de son ame ;  
 Je prévis les effets de cette indigne flâme.  
 Je craignis que , contraire à mon juste dessein ,  
 D'Antigone , Pyrrhus ne refusât la main ;  
 Ou plutôt , je craignis que , pour monter au trône ,  
 Se livrant , sans amour , à l'hymen d'Antigone ,

Son cœur tout à Tégliſ ne lui gardât ſes vœux.  
Mon eſprit fut frappé des déſordres affreux,  
Où ſe trouve plongé le malheureux Empire,  
Dont le Maître ſe livre à l'amour qui l'inſpire.  
Il ne fait plus régner la juſtice & les loix;  
Son Idole en ſon cœur, en étrouffe la voix;  
Elle règle l'Etat au gré de ſon caprice,  
De ſon ambition, & de ſon avarice;  
Les emplois, les honneurs ne ſe diſpenſent plus  
A la haute naiſſance, aux talens, aux vertus,  
Ils ſont en proye à ceux, qui peuvent ſatisfaire  
A la cupidité de ſon cœur mercenaire;  
Et l'orgueilleuſe enfin perſécute à jamais  
Tous ceux qui, mépriſant ſon crédit, ſes attraits,  
Oſent lui refuſer un ſolemnel hommage,  
Et lui ravir l'encens qu'elle veut en partage.  
Ah! lorsque je pouvois aſſurer ſon repos,  
Falloit-il expoſer mon Peuple à tant de maux?  
Mais quand même Tégliſ n'eût pas cauſé ma  
peine,  
Ne me devois-je pas défier de Soſthène?  
Je le connois trop bien; ſous les plus beaux dehors,  
Il cache adroitement d'ambitieux tranſports:  
Il auroit tout tenté pour couronner ſa fille,  
Ou pour porter la guerre au ſein de ma famille.  
Il eſt chéri du Peuple, & des Grands eſtimé;  
Falloit-il rien de plus à mon cœur allarmé?  
Ainſi, diſſimulant mes craintes, ma colére,  
Par les plus grands bienfaits, je m'aſſurai du père,  
Et mon ordre en ſecrer, dans l'ombre de la nuit,  
Fit enlever Tégliſ ſans obſtacle & ſans bruit.  
Je n'ai point oublié les marques de ton zèle;  
J'en garderai toujours un ſouvenir fidèle;  
Mon projet fut, par toi, ſi bien exécuté,  
Tu me ſervis ſi bien qu'aucun ne s'eſt douté,

16 T É G L I S ,  
Que j'eusse quelque part à cette violence ;  
Je promis à Sosthène une prompte vengeance ,  
Je voulus .....

---

## SCENE VII.

OLIMPIAS. DORIS. MITRANE.

MITRANE.

UN vaisseau vient d'arriver au Port.  
Madame ; mais à peine a-t-il touché le bord ,  
Qu'on a cru voir Tégliis , même on l'a reconnuë :  
Elle va , dans ce jour , paroître à votre vuë.

OLIMPIAS , *à part.*

Qu'entens-je ! Quel secours a pû la conserver ,  
( *à Mitrane.* )

O Dieux !... Sçait-on comment elle a pû se sauver ?

MITRANE.

L'on n'en dit rien : bientôt par un récit fidèle ,  
Vous pourrez d'elle-même .....

OLIMPIAS.

Allez.

---

## SCENE VIII.

OLIMPIAS. DORIS.

OLIMPIAS.

Quelle nouvelle !  
Du succès de mes soins , Dieux, étiez-vous jaloux !  
Pour nous la ramener , quel tems choisissiez-vous ?

Encor quelques instans, ne pouviez-vous attendre !  
 Ah ! je crains bien, Doris, que pour elle trop tendre,  
 Pyrrhus ne songe . . . avant qu'il la puisse revoir ,  
 Courons hâter l'hymen qui fait tout mon espoir.

DORIS.

Et s'il le refusoit ?

OLIMPIAS.

Il n'osera peut-être !

Mon cœur , de ses transports , ne seroit pas le maître :

J'en ai trop fait . . . malheur à cet objet , Doris ,  
 Par qui se détruiroit la gloire de mon fils.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE. CEPHISE.

CEPHISE.

**M** Adame, où courez-vous, d'où naissent ces  
allarmes ?

Quel trouble vous saisit ? quoi vous versez des  
larmes !

La Couronne autrefois attiroit tous vos vœux ;  
Quand, de la recevoir, brille l'instant heureux ,  
Quel chagrin dévorant, dans ce trouble vous jet-  
te ?

ANTIGONE.

Hélas ! jamais un cœur sçait-il ce qu'il souhaite,  
Céphise ? Dans ces lieux conduite pour régner ,  
J'attendois l'heureux jour de me voir couronner ;  
Cet espoir me flattoit ; mon cœur se plaignoit mê-  
me ,

Qu'Olimpias tardât à rendre un diadème,  
Qui n'est, depuis long-tems, qu'en dépôt sur son  
front ,

Et, d'un plus long délai, je redoutois l'affront.  
A mes vœux, en ce jour, elle vient de se rendre,  
Céphise ; & je voudrois qu'elle pût le reprendre :



Quel coup de foudre , ô Ciel ! que deviendrai je ,  
hélas !

CEPHISE.

Je vous entens , le sceptre a pour vous des appas ;  
Mais , d'un choix qui vous gêne , inquiète , allar-  
mée ,

Vous vouliez , avec vous , voir régner Ptolomée.  
C'est là...

ANTIGONE.

De mon destin , tu vois la cruauté ;  
Le seul bien dont mon cœur pouvoit être flatté ,  
Je le perds !

CEPHISE.

Quoi ! Pyrrhus , ce Prince jeune , aimable ,  
Lui , que mille vertus doivent rendre estimable...

ANTIGONE.

Céphise , en arrivant dans ces funestes lieux ,  
Je n'eus d'autre désir que de plaire à ses yeux ;  
Pour une autre bientôt je découvris sa flâme.  
Un trop juste dépit s'empara de mon ame ;  
Mais à de dignes soins , abandonnant mon cœur ;  
Je l'occupois enfin de gloire & de grandeur ;  
Je ne songeois qu'au trône ; & cependant son frere ,  
Presque insensiblement , trouvoit l'art de me plaire ;  
C'est ce fatal moment qui va m'en séparer.  
Où j'ai trop reconnu qu'il s'est fait adorer ,

CEPHISE.

Votre sort est cruel , mais reprenez , Madame ,  
Ces désirs de régner , seuls dignes de votre ame.

ANTIGONE.

Ah ! de l'amour sur moi , quel que soit le pouvoir ,  
Il ne peut un moment balancer mon devoir :  
Faite pour commander , je sçais qu'une Princesse  
Ne doit point écouter une vaine tendresse :  
Un cœur tel que le mien ne suit que les grandeurs ;

Tout ce que peut l'amour , c'est d'en tirer des  
pleurs.

Mais ô Ciel ! quel objet ! Que mon ame est émue !  
Allons , Céphise....

## S C E N E I I.

ANTIGONE. PTOLOME'E.

CEPHISE.

PTOLOME'E.

E H quoi, vous fuyez à ma vue !  
ANTIGONE.

Pyrrhus est votre maître ; il sera mon époux ;  
Notre sort est réglé : que me demandez-vous ?

PTOLOME'E.

Croyez-vous qu'accablé des coups de la fortune ,  
J'aïlle vous fatiguer d'une plainte importune ?  
Celui qu'un sort propice a comblé de faveurs  
Plaint peu les malheureux en bute à ses rigueurs ,  
Madame, je le sçais ; mais aussi sans murmure ,  
Mon cœur , d'un sort cruel , sçait supporter l'in-  
jure :

De la grandeur d'un frere , il ne s'irrite pas ;  
Le sceptre brille envain de mille & mille appas :  
Sa perte ne fait point mon plus cruel supplice :  
Est-ce là le seul bien que ce jour me ravisse ?

ANTIGONE.

Que dites-vous , Seigneur !

PTOLOME'E.

Aux rigueurs de mon sort.

Madame , pardonnez un indiscret transport.

Lorsque j'ai tout perdu , daignez au moins entendre ,

Jusques à quel excès mon malheur peut s'étendre ;  
 Lorsqu'il faut pour jamais me séparer de vous ,  
 Reconnoissez du moins le pouvoir de vos coups.  
 Que Pyrrhus est heureux ! non de monter au trône ;  
 Mais d'obtenir la main & le cœur d'Antigone ?  
 Les Dieux me sont témoins , si j'aurois souhaité  
 D'autre bien , d'autre honneur , d'autre félicité !  
 Ah ! qui connoît le prix d'un cœur tel que le vôtre ;  
 Peut-il , s'il le possède , en désirer quelqu'autre ?

A N T I G O N E.

Le respect auroit dû contraindre votre feu ;  
 Il devoit m'épargner ce téméraire aveu.  
 Je ne veux pas pourtant accroître votre peine ;  
 Ni me ressouvenir que je suis votre Reine ;  
 Et même en vous quittant je vous dirai bien plus :  
 Je prends part à vos maux ; j'estime vos vertus ;  
 Du thrône , de ma main , si j'eusse été maîtresse ,  
 Peut-être que sensible à l'ardeur qui vous presse ,  
 Mon cœur , pour vous , Seigneur , eût pû se déclarer.

P T O L O M E ' E ,

Ah , Madame...

A N T I G O N E.

Arrêtez , gardez-vous d'espérer.

Vous connoissez les loix , où nos traités m'obligent ,

Tout ce que ma vertu , ce que ma gloire exigent ;  
 Etouffez un amour qui blesse ce devoir ;  
 Et commencez surtout par cesser de me voir.



## SCENE III.

PTOLOME'E *seul.*

Serois-je aimé, grands Dieux! eh, puis - je m'y méprendre?

Que fais je... hélas! pourquoi chercher à le comprendre!

Pourquoi, dans mon malheur, me voudrois - je assurer

D'un retour qui ne peut que me désespérer?

Je ne dois désormais travailler qu'à l'éteindre,  
Fatal amour!....mais quoi, suis - je le seul à plaindre?

Le malheureux Pyrrhus a-t-il moins à souffrir :  
A ses regards charmés, quand Teglís va s'offrir,  
Ne faut-il pas aussi qu'au traité qui nous lie,  
En subjuguant l'amour, son cœur se sacrifie!  
Observons ses desseins, & ceux d'Olimpiás,  
Ceux de Teglís... son pere ici porte ses pas :  
Il cherche cet objet qui coûta tant de larmes ;  
De leurs premiers transports, je troublerois les charmes.

Il le faut éviter.

## SCENE IV.

SOSTHENE *seul.*

L'Ai-je bien entendu !  
A ce bonheur si grand, me serois-je attendu?

Je revertois Téglis ? quelle main secourable  
Pourroit sécher les pleurs d'un pere déplorable ?  
Mais c'est un faux rapport ! elle ne paroît pas ;  
Déjà , vers ce palais , elle eût porté ses pas.  
Je cours de tous côtés & rien ne se présente !  
Ah ! je la vois . . . . Grands Dieux , vous comblez  
mon attente !

---

## S C E N E V.

SOSTHENE. TEGLIS.

TEGLIS.

AH ! Seigneur , permettez . . . .

SOSTHENE.

Ah , ma fille ! c'est vous ?

Que cet embrassement , que ce retour m'est doux !  
Ah , Dieux ! qu'en renvoyant une fille si chere ,  
Je sens , avec transport , la douceur d'être pere !  
Par ta présence , enfin mes vœux sont exaucés ;  
Et , de mon souvenir , mes maux sont effacés.

TEGLIS.

Dans ce tendre moment , je n'ai pas moins de  
joye !

Je rends graces au Ciel du bonheur qu'il m'en-  
voye !

SOSTHENE.

Ah ! de combien de cris , de combien de regrets ,  
Ai-je fait retentir les murs de ce Palais !  
Mais par quel coup fatal vous avois-je perdue ,  
Et par quel heureux sort m'êtes-vous donc rendue ?

Je revenois du Temple, où, non loin de ces lieux;  
On offre son hommage au Souverain des Dieux;  
Déjà l'afireuse nuit, développant ses ombres,  
Couvroit tout l'univers des voiles les plus sombres;  
Et, des flambeaux des Cieux, déroboit la clarté.  
Cléonice & Phoenix marchoient à mon côté :  
Justes Dieux ! des cruels, dans un lieu solitaire,  
Osent porter sur nous une main téméraire ;  
Et tandis que les uns s'opposent à nos cris ,  
D'autres, nous enlevant dans leurs bras ennemis,  
Nous privent aussitôt de la douce espérance ,  
De trouver du secours contre leur violence.

S O S T H E N E .

Grands Dieux ! ne pouviez-vous, en ce fatal mo-  
ment ,  
Connoître les auteurs de cet enlèvement ?

T E G L I S .

Ils m'étoient inconnus : la nuit & le silence  
Enhardissoient encor leur coupable insolence.  
Ils nous traînent ainsi jusques dans un vaisseau,  
Qui fend, dès notre abord, l'humide sein de l'eau;  
Et les vents & les Dieux, secondant leur furie,  
Presqu'aussitôt, l'Epire, à nos yeux, est ravie.  
De mes cris redoublés, retentissent les airs ;  
Je tente de m'ouvrir un tombeau dans les mers ;  
On s'oppose aux efforts de mes vives allarmes ;  
Mais on ne peut tarir la source de mes larmes.  
Notre vaisseau flotloit au gré de leurs desirs ,  
Et leur perfide joye irritoit mes soupirs.  
Mais enfin, échapés de leur prison obscure ,  
Tous les vents en courroux soulèvent la nature :  
Sous un nuage épais, le soleil s'obscurcit ,  
L'Univers est plongé dans une horrible nuit ;  
Les élémens, entre eux, se déclarent la guerre ;  
L'air

L'air ne raisonne plus que du bruit du tonnerre ;  
 Avec fureur, le feu, de son séjour, descend,  
 Il fait bouillonner l'onde & s'y perd à l'instant ;  
 L'eau s'irrite à son tour, se mutine & s'élance  
 Jusques aux régions où le feu prend naissance ;  
 Notre vaisseau devient, en ce désordre affreux,  
 De l'eau, du feu, de l'air, le jouet malheureux :  
 Par des rochers aigus, dans cette nuit profonde,  
 Le navire brisé se disperse sur l'onde.  
 Mais touché du péril qui menace mes jours,  
 Le fidèle Phoenix accourt à mon secours ;  
 Par ses généreux soins j'aborde le rivage,  
 Qui nous sauve tous deux d'un malheureux nau-  
 frage.

S O S T H E N E.

Quel bienfait, juste Ciel !

T E G L I S.

Sur ces bords éloignés ;

D'interminables pleurs mes yeux étoient baignés ;  
 Le sort, après un an, y conduit un navire,  
 Qui, reprenant bientôt la route de l'Épire,  
 M'a fait revoir des lieux à mon cœur si charmans ;  
 Et me laisse jouir de vos embrassemens.

S O S T H E N E.

Je ne puis revenir de ma surprise extrême !  
 Et j'adore, des Dieux, la clémence suprême ;  
 Ils ont, en ta faveur, signalé leur pouvoir ;  
 Tant de bonté pour moi surpasse mon espoir.  
 Je veux, pour reconnoître un secours si propice ;  
 Ordonner, pour demain, un pompeux sacrifice.  
 Que ne puis-je, Grands Dieux ! dès l'instant allu-  
 mer

L'encens, dont vos Autels doivent par tout fumer.  
 Mais l'hymen solennel, une superbe fête,  
 Qui, dans cet heureux jour, se publie & s'apprête ;

De ma reconnoissance , éloigne un juste effet.

TEGLIS.

Quel hymen , quelle fête , arrête ce projet ?

SOSTHENE.

Pyrrhus monte aujourd'hui sur le trône d'Epire ;

Olimpias le nomme héritier de l'Empire ;

Et, dans le même tems , achevant un traité ,

Du sang Etolien , tant de fois , cimenté !

Ma fille , il va donner la main à la Princesse.

TEGLIS *bas*.

Voilà le coup affreux que craignoit ma tendresse !  
Ciel !

SOSTHENE.

Je vais chez la Reine & de notre bonheur ,  
Lui portant la nouvelle.....

TEGLIS , *avec trouble*.

A la Reine , Seigneur !

SOSTHENE.

Quel trouble vous faït !

TEGLIS.

Pensez-vous qu'avec joye,  
Dans l'Epire , Seigneur, la Reine me revoye ?  
Quel autre.....

SOSTHENE.

Quel soupçon tu me fais concevoir !  
Tu croirois.... par l'accueil que j'en vais recevoir,  
Je verrai si ta crainte est justement placée,  
Je m'en vais pénétrer au fond de sa pensée.





## SCÈNE VI.

TEGLIS *seule.*

**E**Nfin il est donc vrai, je n'arrive en ces lieux  
Que pour être témoin d'un hymen odieux ?  
Ah ! du moins si l'ardeur de monter sur le trône  
Le déterminoit seule à l'hymen d'Antigone,  
Si son cœur.... Mais il vie. t ...

## SCÈNE VII.

PYRRHUS, TEGLIS.

PYRRHUS.

**E**st-il vrai, justes Dieux !  
Téglis, je vous revois ! Puis-je en croire mes  
yeux ?

TEGLIS.

N'en doutez point, Seigneur ; oui, c'est Téglis ;  
c'est elle,  
Que ramène en ces lieux la fortune cruelle.

PYRRHUS.

Que dites-vous, que vois-je ! ô ciel, quelle froi-  
deur,  
Madame ! me revoir, c'est pour vous un mal-  
heur !

Eh quoi, dans ce moment qui me comble de  
joye,

M'enviez-vous le bien qu'un sort heureux m'en-  
voye !

Ouvrez les yeux, voyez Pyrrhus à vos genoux,  
Pyrrhus, dont le bonheur est de vivre pour vous ;  
C'est le plus tendre amant qui toujours vous adore,  
Dont le sort est trop doux, si vous l'aimez encore.

T E G L I S.

Mon triste amour, Seigneur, ne doit plus vous  
toucher.

A de plus nobles soins, il faut vous attacher :  
La gloire vous destine une plus digne épouse,  
Suivez ses loix ; Tégliis n'en fera pas jalouse.

P Y R R H U S.

Qu'entens-je ! quoi, Madame, oseriez-vous pen-  
ser

Qu'une autre, de mon ame, ait pû vous effacer !  
Quoi, vous soupçonneriez qu'à l'absence insensi-  
ble,

Mon cœur, d'une autre flâme, ait été susceptible ?  
Est-ce donc là le prix dont vous récompensez  
Les maux que j'ai soufferts, les pleurs que j'ai ver-  
sez !

Quand je me livre entier à ce bonheur suprême,  
Qui, vous offrant à moi, me rend tout ce que  
j'aime,

Lorsqu'après un long-tems, le Ciel nous réunit,  
Par un cruel soupçon, votre cœur me punit ?

T E G L I S.

Parjure, sur le point d'épouser Antigone,  
Vous vous plaignez ençor que Tégliis vous soup-  
çonne !

Et, par un vain rapport, par de tendres discours,  
Vous voulez colorer vos nouvelles amours !

Je ſçai trop que de vous ma main étoit peu digne ;  
 Le trône vous impoſe un hymen plus inſigne :  
 Vous avez dû céder aux douceurs de régner ;  
 Et je vous aimois trop pour vous en éloigner ;  
 Mais j'eſpérois du moins qu'avant que de ſe ren-  
 dre ;  
 Votre ame . . .

## P Y R R H U S.

A ces diſcours , je n'ai pas dû m'attendre ;  
 Hélas ! un ſeul moment , me ſuis-je démenti !  
 A ce fatal hymen , avois-je conſenti !  
 C'eſt en vain qu'animé par les feux de la gloire ,  
 Qu'occupé quelquefois du ſoin de ma mémoire ;  
 Du ſceptre & des grandeurs , je voyois les appas ;  
 Ils ébranloient mon cœur , mais ne le gaignoient  
 pas ;  
 Votre ſeul ſouvenir plus puiffant ſur mon ame ,  
 En revenoit bientôt bannir toute autre flâme.  
 C'eſt en vain qu'en ce jour , par un choix ſolem-  
 nel ,  
 La Reine m'élevoit au trône paternel ,  
 En vain , pour mon amour , je vous croyois per-  
 due ,  
 Sans compter que jamais vous lui ſeriez rendue ;  
 Loin que , d'un autre hymen , j'euffe pu me lier ,  
 J'étois prêt à l'inſtant à tout ſacrifier :  
 Cet amour ſans eſpoir , mes ſoupirs & mes larmes ,  
 Plus que tant de grandeurs , avoient pour moi de  
 charmes.  
 Votre cœur eſt d'un prix à qui tout doit céder ,  
 Ma gloire la plus grande eſt de le poſſéder.  
 Qu'un autre déſormais obtienne la couronne ;  
 Qu'un autre ſoit choiſi pour l'époux d'Antigone !  
 De ces foibles honneurs , je ne ſuis point épris :  
 Grands Dieux ! vous ramenez l'adorable Tégliſ ;

Tous vos autres bienfaits , tous les dons de ma  
mere

N'offrent plus , à mon cœur , rien qui puisse lui  
plaître.

TEGLIS.

Pardonne à mon amour , pardonne ce transport ;  
Mon cœur s'est abusé par le premier rapport.

Il ne veut désormais expier cet outrage ,

Cher Prince , qu'en t'aimant , s'il se peut , davan-  
tage.

Cependant quel malheur me menace en ce jour !

Sort cruel ! à quels maux , réduis-tu mon amour !

Dures extrêmités ! malgré notre tendresse ,

Il faut ou que l'hymen vous lie à la Princesse ,

Ou que , de la couronne , un indigne refus ,

Me gardant votre foi...

## SCENE VIII.

OLIMPIAS. PYRRHUS.

TEGLIS.

OLIMPIAS (*en entrant.*)

J E vous cherchois Pyrrhus !  
(*à part.*)

Quoi , Téglis avec lui ! la fatale entrevue !

(*à Téglis.*)

Par quel rare bonheur , nous êtes-vous rendu ?

Que le sort , à propos , presse votre retour !

Vous allez relever l'éclat de ce grand jour ;

Vous allez ajoûter à la commune joye,  
Ce plaisir imprévu que le ciel nous envoie.

TEGLIS.

Du destin contre moi , si longtems déchaîné,  
Le barbare courroux , Madame , est terminé :  
Je ne redoute plus ni ses coups , ni sa haine,  
Puisqu'enfin mon retour a pu plaire à ma Reine.

## SCENE IX.

OLIMPIAS. PYRRHUS.

OLIMPIAS.

**E** H quoi , dans cet instant , qui doit combler vos  
vœux ,  
Prince , faudra-t-il donc vous presser d'être heu-  
reux ?

Vous ne répondez rien !.... ah ! dissipez ma crainte ;  
Détruisez le soupçon dont mon ame est atteinte !  
Parlez , mon fils.

PYRRHUS.

Hélas !

OLIMPIAS.

Achevez....

PYRRHUS.

Je ne puis.

OLIMPIAS.

Ah ! que vous redoublez ma crainte & mes en-  
nuis !

Expliquez-vous enfin ; c'est trop long-tems vous  
taire ,

T É G L I S ;  
P Y R R H U S.

Pourquoi tant me presser d'éclaircir ce mystère ?  
Vous le pénétrez trop : Tégliis est dans ces lieux ,  
Tout mon cœur....

O L I M P I A S.

Vous l'aimez !

P Y R R H U S.

Je l'adore.

O L I M P I A S.

Grands Dieux !

D'un méprisable amour , vous seriez la victime !  
Qu'osez-vous avouer ? quel espoir vous anime ?  
Avez-vous oublié qu'aux pieds des Immortels ,  
Vous devez , à l'instant , par des nœuds éternels ,  
Engager votre cœur à celui d'Antigone ?  
N'est-ce pas à ce prix que vous montez au trône ?

P Y R R H U S.

Si ma main , avec moi , n'y peut placer Tégliis ,  
Du désir d'y monter , je ne suis point épris :  
Je fais tout mon malheur de ce vain diadème ,  
S'il faut que je l'acquiere en perdant ce que j'aime :  
Nommez qui vous voudrez à ce sublime honneur ,  
Et laissez-moi du moins disposer de mon cœur.

O L I M P I A S.

Q'entens-je ! quel langage ! ô Dieux ! puis-je le  
croire !

Le Fils de tant de Rois démentiroit sa gloire ,  
Et livré , sans rougir , aux plus funestes vœux ,  
Feroit passer sa honte à nos derniers neveux !  
Quelle tache pour moi de n'avoir pû connoître ,  
Que je prenois pour Roi le moins digne de l'être ?

P Y R R H U S.

Condamnez , de mes feux , détestez les transports ,  
Je tenterois , contre eux , d'inutiles efforts :

Pour me faire étouffer leurs flatueuses amorces ,  
Je sens que ma raison n'a point assez de forces.  
Lorsque avec tant de traits , l'amour attaque un  
cœur ,  
Est-il quelque mortel dont il ne soit vainqueur ?  
Aimer n'est point un crime ; & ce n'est qu'un hom-  
mage  
Que nous rendons aux Dieux dans leur plus digne  
ouvrage.

J'aime , c'est mon destin ; je ne puis l'éviter ;  
Mille trônes offerts ne sçauroient me tenter.

## O L I M P I A S.

D'un tel aveuglement , je ne puis que te plaindre !  
Mais , mon fils , en ce jour , ose un peu te contrain-  
dre ;

Paye ainsi l'amitié , qui toujours m'inspira :  
Voi , de quel œil , bientôt l'Univers apprendra  
La folle passion dont ton ame est séduite :  
La honte , le mépris en vont être la suite :  
Voi les appas d'un trône ; une cour à tes pieds ;  
Des peuples , sous tes lois , tremblans , humiliés ,  
Attendant leur bonheur de leur obéissance ;  
Voi les solides fruits d'une auguste alliance :  
Et , sur tant de grandeurs où je te fais monter ,  
Songe qu'un fol amour ne doit point l'emporter !  
A peine un tendre hymen satisferoit ta flâme ,  
Que mille affreux d'goûts accableroient ton ame ;  
Tu sentirois alors tout le poids de tes fers ;  
Alors , tu pleurerois le sceptre que tu perds :  
Il n'en feroit plus tems : un autre en seroit maître :  
Quels remords , en ton cœur , cet objet feroit naître !  
Dans cet abîme aff'eux , pourquoi te plonges-tu ?  
Ouvre les yeux , mon fils , consulte ta vertu ;  
Plus il t'en coûtera pour cet effort insigne ,  
Et plus , de commander , tu te montreras digne.

Mais c'est t'en dire trop : un cœur tel que le tien  
 Sçaura se dégager d'un funeste lien ;  
 Il se rendra bientôt , en gardant mes promesses ,  
 Fameux par ses hauts faits , & non par les foiblesses.  
 Je te laisse y penser.

## S C E N E X.

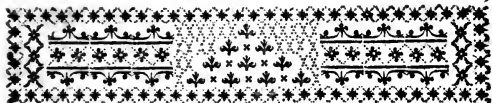
## PYRRHUS.

**N** On, le dessein est pris !  
 Ciel ! pour sécher mes pleurs , tu m'as rendu Té-  
 glis ,  
 Préférer à sa main l'éclat du diadème ,  
 Ce seroit mal répondre à ta bonté suprême !

*Fin du second Acte.*







# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### OLIMPIAS. DORIS.

OLIMPIAS.

**Q**ue dois-je faire, O Ciel ! je ne sçais où je suis.

Qui pourroit concevoir l'horreur de mes ennuis ?

Quoi, mon fils, sur ton cœur la gloire est impuissante ?

Quelle erreur ! à ton rang, préférer une Amante !

Tout ce que je craignois n'est que trop arrivé.

Mon sang, à cette honte étoit-il réservé ?

DORIS.

Faut-il qu'à sa douleur votre cœur s'abandonne ?

Vous n'avez pas encor cédé votre couronne.

Si Pyrrhus démentant la gloire de son sang,

Ose ainsi pour Tégis descendre de son rang,

Pour punir les transports dont son ame est charmée,

Vous pouvez ....

OLIMPIAS.

Oui, je puis couronner Ptolomée :

Je le puis, mais le dois-je ? Entre dans mes projets ;

De mes craintes, Doris, voi les justes sujets.

Je ne le nîrai point, un penchant invincible

B vj

A rendu pour Pyrrhus mon ame plus sensible :  
 Sa honte causeroit mon plus cruel ennui :  
 Oui , mes soins les plus doux n'agissent que pour  
 lui.

Quoi , par un nouveau choix approuvant sa foiblesse ,

Puis-je l'abandonner à sa folle tendresse ?

Non , Doris , mon amour ne me le permet pas.

D'ailleurs , j'allumerois la guerre en mes Etats.

Le laissant à Tégliis , l'ambitieux Sosthène

Exigeroit de lui qu'il la fît Souveraine :

Et mon choix , pour ce Prince hautement déclaré ,  
 Seroit pour la révolte un prétexte assuré.

Pyrrhus est dans ces lieux plus aimé que son frere ;

Plus que lui complaisant , affable , populaire ,

Par là , de mes sujets il a gagné le cœur :

Sosthène , d'un seul mot , pourroit en sa faveur ,

Peut être malgré lui , soulever tout l'Empire ,

Et de troubles affreux inonderoit l'Epire.

Il faut , pour prévenir les maux que je prévoi ,

Que j'oblige Pyrrhus à dégager ma foi.

Si le même intérêt l'unit avec Sosthène ,

Tout est perdu , Doris , & ma promesse est vaine.

D O R I S .

Cependant , si Pyrrhus s'obstine en ses refus ....

O L I M P I A S .

S'il s'obstine ? ah ! pour lors .... Mais ne différons plus ;

Affurons-nous d'abord de la fille & du pere.

Que dis-je , il vaudroit mieux suspendant ma colère ....

Oui , le Ciel me l'inspire , employons la douceur ,

C'est le plus sûr moyen pour s'attirer un cœur :

D'un sujet trop puissant qui se rend redoutable ,

Flattons , pour les grandeurs , la soif insatiable ;

Faisons tout pour sa fille , & cachons mon cour-  
roux.

Il faut que Ptolomée en devienne l'époux.

DORIS.

Quoi!....

OLIMPIAS.

Pour gagner Sosihène , & vaincre un feu-  
funeste ,

Je dois tenter encor ce moyen qui me reste.  
Sans doute que l'honneur où je veux l'élever ,  
Comblera les desirs qui l'ont pu captiver.  
Heureux Rois , que seconde un Ministre fidèle ,  
Qui , dans tous ses dessein , guidé par un pur  
zèle ,

D'une injuste grandeur fuyant le vain éclat ,  
Ne songe qu'au bonheur du peuple & de l'Etat ;  
Que l'élévation , sans ce bien , importune ;  
A qui ce bien tient lieu de trésor , de fortune ,  
De famille , d'honneurs , de parens & d'amis ,  
Et borne tous les vœux dont son cœur est épris !  
Si tel étoit Sosihène , hélas ! loin ce me plaindre ;  
D'un odieux amour je n'aurois rien à craindre ;  
Et sans être gagné par de nouveaux bienfaits ,  
Lui-même en prévien droit les funestes effets.  
O Vous , qui connoissez les motifs qui me gui-  
dent ,

A mes justes dessein , que vos secours président ;  
D'un éclat de vangeance & de sévérité ,  
Dieux , ne me faites pas une nécessité !

à Doris.

Va , fais venir Sosihène.

DORIS.

Il s'approche , Madame.

## SCENE II.

OLIMPIAS. SOSTHENE.

OLIMPIAS.

UN plaisir imprévu vient de toucher mon ame,  
Sosthène, en apprenant que dans cet heureux jour,  
Votre fille, en ces lieux, est enfin de retour.

SOSTHENE.

Désarmés par les pleurs du plus malheureux pere,  
Les Dieux ont apaisé leur injuste colere.

OLIMPIAS.

Pour mieux calmer vos maux, sur Téglis & sur  
vous,

Je veux faire éclater mes bienfaits les plus doux.

SOSTHENE.

Que pouvez-vous encor ? votre main bienfaisante  
A depuis si long-tems surpassé mon attente,  
Madame, que mon cœur n'a rien à souhaiter.

OLIMPIAS.

Non, non, j'ai trop peu fait, je prétens m'ac-  
quitter.

D'un sujet vertueux, à son devoir fidèle,

Je dois récompenser la valeur & le zèle.

La plus haute vertu pour l'homme est un devoir ;

Les Dieux daignent pourtant épuiser leur pouvoir,

A rendre heureux, un jour, le mortel qui s'y li-  
vre :

Cet exemple des Dieux, les Rois doivent le suivre.

Heureuse de pouvoir payer avec éclat,

Vos soins & vos travaux pour le bien de l'Etat.

Ah! Madame....

OLIMPIAS.

Pyrrhus succède à la couronne ;  
Il doit, en cet instant épouser Antigone.  
Un fils me reste encor ; je le donne à Tégliis,  
De ce que je vous dois, voilà le digne prix :  
Je ne puis trop permettre à ma reconnoissance :  
Je ne sçaurois trop haut mettre la récompense.

SOSTHÈNE.

Je vois avec transport cet excès de bonté,  
Et d'un honneur si grand mon cœur est trop flaté :  
Plus il est éclatant, plus je me sens confondre ;  
Madame, à vos bienfaits comment puis-je répondre ?

OLIMPIAS.

En imposant silence à de funestes feux.  
Jusqu'au cœur de Pyrrhus, Tégliis porte ses vœux.

SOSTHÈNE.

Tégliis ! que dites-vous ?

OLIMPIAS.

Que prétend son audace ?  
Veut-elle, avec Pyrrhus, ou partager ma place,  
Ou qu'il renonce, en lâche, à l'honneur d'être  
Roi ?

Car enfin, vous sçavez ce qu'exige ma foi ;  
Puis-je....

SOSTHÈNE.

Ne craignez rien d'un amour téméraire ;  
Je suis sujet, Madame avant que d'être pere.  
De Pyrrhus, de l'Etat la gloire & le bonheur,  
Même contre mon sang, l'emportent dans mon  
cœur.

Vainement, pour Pyrrhus son ame est enflammée ;  
Ma fille recevra la main de Ptolomée.

T E G L I S,  
O L I M P I A S.

A s'élever trop haut, on risque d'échouer :  
 Mais, d'un si grand bienfait, elle doit se louer.  
 Vous-même regardez si jamais les Monarques,  
 Plus loin, de leur estime ont sçu porter les mar-  
       ques ;  
 Si quelque heureux sujet, par degrés élevé,  
 A ce comble de gloire est jamais arrivé ?  
 De mon affection cette preuve nouvelle,  
 Sosthène, doit du moins redoubler votre zèle.

S C E N E III.

S O S T H E N E *seul.*

**M**A fille aime Pyrrhus! à ce superbe amour ;  
 Je reconnois le sang qui lui donna le jour.  
 Le plus flatteur espoir . . . . Mais en est-elle aimée ?  
 Puis je en douter ? La Reine en est trop alarmée.  
 Je lis dans tes desseins, perfide Olimpias,  
 Tes détours séduifans ne m'abuseront pas :  
 J'ouvre les yeux enfin : ce fut par ta furie ;  
 Que si cruellement Tégliis me fut ravie ;  
 Et tu crois aujourd'hui, par ta feinte bonté,  
 Appaiser la fureur de mon cœur irrité.  
 Tu crois, pour quelque honneur, que Sosthène  
       abandonne  
 L'espoir de voir monter sa fille sur le trône ?  
 Non, non, j'ai trop souffert : tu m'as trop outragé,  
 D'un affront si sanglant je dois être vengé,

De ces lâches soupçons Téglis fut la victime ;  
 L'amour nous vengera , si l'amour fut son crime.  
 Déguifons cependant , difsimulons fi bien ,  
 Que de nos foins fecrets on ne foupçonne rien :  
 Trompons même Téglis , pénétrons dans fon  
 ame ;  
 Que l'hymen projeté défefpere fa flamme.  
 Mettre obftacle à l'amour , c'eft lui prêter des  
 feux ;  
 C'eft plus étroitement en refferrer les nœuds.

---

SCÈNE IV.

SOSTHÈNE. TEGLIS.

SOSTHÈNE.

**A**pprochez-vous, Téglis : que me fait-on en-  
 tendre ?

A l'Amour de Pyrrhus, vous oferiez prétendre ?  
 Et, fans l'aveu d'un pere , engageant votre foi ,  
 Vous pourriez aspirer au cœur de votre Roi ?

TEGLIS.

Je ne le puis nier : pouvois je m'en défendre ?  
 Si , vers moi , de Pyrrhus les vœux daignent def-  
 cendre ,

Mon cœur reconnoiffant a dû les approuver ,  
 Les miens , jufques à lui peuvent bien s'élever.

SOSTHÈNE.

Non , le fang d'un fujet , quelque beau qu'il puiſſe  
 être ,

Ne ſçauroit mériter de s'unir à fon maître.

La Reine cependant , par son affection ,  
 Permet encor assez à votre ambition :  
 Toujours , de mes travaux , de mes soins , *plus*  
     charmée ,  
 Elle vous veut , ma fille , unir à Ptolomée.  
 Etrouffez , pour lui plaire , un téméraire amour ;  
 Je l'ordonne ; & songez qu'il vous faut , en ce jour ,  
 Relever votre sort par cet hymen auguste.

---

## S C E N E V.

TEGLIS *seule.*

**A** H ! que m'ordonnes tu , barbare !.... pere in-  
     juste ,  
 De quel plus rude coup , pouvois-tu m'accabler ?  
 De l'exil , des dangers , je n'avois pû trembler ;  
 Mais , Dieux ! en ce moment , mon ame intimi-  
     dée ,  
 De ce fatal hymen , ne peut souffrir l'idée !  
 Grands Dieux ! quand , dans les flots , j'allois trou-  
     ver la mort ,  
 Pourquoi vous opposer à la rigueur du sort ?  
 Il m'eût été plus doux de perdre alors la vie ,  
 Que d'être en proie aux maux dont je suis pour-  
     suivie.  
 Je le voi trop , Pyrrhus , je ne puis être à toi :  
 Tout , jusqu'à mon amour , m'en impose la loi :  
 Hélas ! j'aimerois peu , je serois trop cruelle ,  
 Si je te laissois perdre un Trône où l'on t'appelle.



SCÈNE VI.

PYRRHUS. TEG LIS.

PYRRHUS.

ENfin, belle Tég lis, de l'amour de Pyrrhus,  
Et de son changement, vous ne vous plaindrez  
plus :

Mes feux ont éclaté même aux yeux de la Reine ;  
Elle m'offroit envain la grandeur souveraine...

TEGLIS.

Qu'avez-vous fait, Seigneur !

PYRRHUS.

Quoi, vous me condamnez ?

TEGLIS.

Ah ! songez aux honneurs que vous abandonnez ?

PYRRHUS.

Quel langage nouveau me faites-vous entendre !

Votre amour seroit-il plus timide, ou moins tendre ?

TEGLIS.

Pourriez-vous le penser ! mon cœur n'a point  
changé :

Sous les premières loix, il est toujours rangé ;

Toujours mon seul bonheur, toujours ma seule  
envie

Sont de vous consacrer tous les jours de ma vie.

Mais quand votre intérêt s'oppose à tous mes  
vœux ,

Ce cœur tendre doit-il n'être plus généreux ?

Si tantôt, à vos yeux, alarmée, inquiète,  
 Je n'ai pu déguiser une crainte secrète !  
 Si je vous reprochois votre manque de foi,  
 Ma tendresse, pour lors, ne regardoit que moi :  
 Voulez-vous que, pour prix d'une flâme sibile,  
 Je fouille votre nom d'une tache éternelle ?  
 Que d'un tel sentiment, mes vœux sont éloi-  
 gnés !

Aimez-moi, je l'exige ; aimez-moi ; mais réglez.

P Y R R H U S.

Non non, sur votre cœur tout mon bonheur se  
 fonde ;

J'aime mieux l'obtenir que l'empire du Monde.

T E G L I S.

Que ces tendres discours, en des tems plus heu-  
 reux,

Ranimeroient, cher Prince, & combleroient mes  
 vœux,

Mais enfin, trop long-tems, c'est vous laisser sé-  
 duire ;

C'est trop croire un espoir qui ne peut que vous  
 nuire ;

Nous ne vivrons jamais dans un même lien ;

L'hymen n'unira point votre sort & le mien ;

Il faut nous séparer ; hélas ! tout le demande ;

Votre gloire l'attend ; mon devoir le commande.

P Y R R H U S.

Eh ! l'amour connoît-il une gloire, un devoir,

Qu'il ne fasse, en Vainqueur, céder à son pou-  
 voir !

Cependant, à mes vœux, quel devoir vous arra-  
 che ?

T E G L I S.

O Dieux ! au sort d'un autre on veut que je m'at-  
 tache ;

Vous seul, montant au Trône, au lieu d'y renoncer,

De ce cruel devoir, pourrez me dispenser.

PYRRHUS.

Ah ! sans former des nœuds que mon ame dé-  
reste,

Je sçaurai m'opposer à ce projet funeste :

Et quel heureux mortel doit être votre époux ?

Quel ordre, quel pouvoir, qui dispose de vous ?

TEGLIS.

Un pouvoir légitime ; & la Reine, & mon pere ;

Ils m'ordonnent tous deux d'épouser votre frere.

PYRRHUS.

Ptolomée ! ah grands Dieux ! ... quel soupçon...  
frere ingrat,

Quoi, contre mon amour, un si noir attentat,

De ma tendre amitié, seroit la récompense ?

Ne crains-tu pas l'effet de ma juste vengeance ?

Mais pourquoi m'alarmer, mais pourquoi m'é-  
mouvoir ?

Ce projet doit plutôt réveiller mon espoir :

Si la Reine consent que, devenant sa fille,

Un glorieux hymen vous lie à sa famille,

Je puis, comme mon frere accomplir son dessein,

Qu'importe qui des deux reçoive votre main ?

TEGLIS.

Cessez de vous flatter d'une espérance vaine :

La Reine, en me liant de cette auguste chaîne,

Prétend moins signaler son amitié pour moi,

Que séparer nos cœurs & vous ravir ma foi :

Par de feintes faveurs, sa colere m'accable ;

Elle est, de notre amour l'ennemie implacable :

Quelle autre a pû, Seigneur, m'enlever à vos  
yeux,

Et, si cruellement m'arracher de ces lieux ?

Ah ! si je le croyois... Eh quoi, tout se souleve !  
 Parens , Amis ! hélas !... Destin barbare , achève !  
 Viens , contre nous , encor armer tout l'Univers ;  
 Viens épuiser sur moi la rage des Enfers ;  
 Viens m'accabler de coups encor plus redouta-  
 bles !

Toujours mes sentimens seront inébranlables :  
 Les malheurs augmentant accroîtront mon amour,  
 Tu peux bien à ton gré, tu peux m'ôter le jour ?  
 Mais tu ne peux jamais étouffer une flâme,  
 Qui seule anime , embrase & possède mon ame.

T E G L I S.

Ah ! modérez , Seigneur , modérez ce transport :  
 Hélas ! cédonz plutôt à la rigueur du fort.  
 De la Reine , sur moi , tomberoit la colere :  
 Ah ! quelle horreur pour vous ! si sa haine sévère ,  
 En répandant mon sang , vous privoit à jamais...  
 Je ne crains point la mort , la vie à mes souhaits  
 Ne sçauroit plus , cher Prince , offrir rien d'agréa-  
 ble ,  
 Mon sort sera sans vous toujours plus déplora-  
 ble ;  
 Mais n'importe , mes yeux vous verront quelque-  
 fois ;  
 Ils seront les témoins de vos fameux exploits ;  
 Tout mon cœur... je m'égare , & mon ame éton-  
 née...  
 Adieu , Prince ; songez que , dans cette journée ,  
 Vous prendrez , vers la gloire , un pénible che-  
 min ,  
 Où Ptolomée , hélas !... va recevoir ma main.

## SCÈNE VII.

PYRRHUS, *seul.*

**N** On, je mourrai cent fois plutôt que de souffrir

A ces ordres cruels que vous m'osez prescrire.

Hélas ! vous soupirez en me les annonçant ;

Et je vous trahirois en vous obéissant.

Ce jour ne verra point mon hymen, ni le vôtre,

Je sçaurai bien sans doute éloigner l'un & l'autre.

Que dis-je, malheureux ! ainsi donc, dans ton cœur,

De la gloire, l'amour demeurera vainqueur !

Ah, prends enfin des soins que l'Univers contemple !

Tégliis même, Tégliis t'en donne un bel exemple :

Malgré tout son amour, sa générosité

Préfère ta grandeur à sa félicité,

Pourras-tu moins ! . . . hélas ! cet effort admirable

La présente, à mes yeux, encor plus adorable !

C'est, pour mon triste cœur, le lien le plus fort ;

Amour, pour m'accabler, c'est ton dernier effort !



## S C E N E V I I I .

P Y R R H U S . P T O L O M E ' E .

P T O L O M E ' E .

**P** Ermettez-moi , Seigneur . . . .

P Y R R H U S .

Que me veux tu , perfide ?

Eh quoi ne crains-tu pas le transport qui me guide ?

P T O L O M E ' E .

Que vois-je ? quels regards ! quel nom me donnez-vous !

P Y R R H U S .

Tu paroïs étonné d'un si juste courroux !

P T O L O M E ' E .

J'en frémis d'autant plus qu'il est moins légitime.

Je n'ai devant vos yeux , à rougir d'aucun crime.

P Y R R H U S .

Tu romps , de l'amitié , le plus sacré lien ;

Et ton cœur en secret ne te reproche rien ?

Pourquoi dissimuler ? crois-tu que je l'ignore ?

Tu prétens , à mes vœux , ravir ce que j'adore.

P T O L O M E ' E .

Moi !

P Y R R H U S .

Vous , qui , secondé du pouvoir souverain ,  
Exigez que Tégliis reçoive votre main.

P T O L O M E ' E .

J'ai demandé sa main ! Dieux ! quelle est ma surprise !

D'aucun feu pour Tégliis , mon âme n'est éprise !

Aura

D'aucun feu, pour Tégliſ, mon ame n'eſt épri'e :  
 Autant que vous, Seigneur, j'ai lieu d'être allar-  
 mé,  
 Mon cœur, je vous l'avoue, eſt d'une autre char-  
 mé.

Des vertus d'Antigone, il n'a pû ſe défendre ;  
 Mais j'immolois ma flamme, & ceſſois d'y préten-  
 dre ?

PYRRHUS.

Qu'entens-je ! ah ! pardonnez à mes tranſports ja-  
 loux !

Je rougis, à vos yeux, d'un aveugle courroux :  
 Je craignoſ, il eſt vrai, qu'une trop vive flamme,  
 Comme moi, pour Tégliſ, n'eût pénétré votre  
 ame.

Je crois qu'en la voyant, tous les cœurs enchan-  
 tés,

Doivent être auſſi-tôt épris de ſes beautés.

Honteux de mes ſouçons & de mon injuſtice,  
 Les plus cruels remords, font déjà mon ſupplice :

De mes égaremens, daignez avoir pitié,

Mon frere, je vous rends toute mon amitié ;

Mais c'eſt peu, recevez encor une couronne,

Que je ne puis payer par l'hymen d'Antigone.

Charmé que, dans mon frere, un deſtin trop  
 fatal

Ne me préſente point un odieux rival,

Voudrois-je, pour le prix d'une amitié ſi chère,

Le priver du ſeul bien trop digne de lui plaire !

P T O L O M E' E.

Votre honneur m'eſt trop cher ; je ne veux pas,  
 Seigneur,

Sur ſes honteux débris, élever ma grandeur :

La Reine a prononcé : c'eſt vous que, pour mon  
 maître,

Le devoir désormais m'ordonne de connoître :  
 Heureux , si je pouvois , libre de mon amour ,  
 A la seule amitié , me livrer en ce jour ;  
 Si je pouvois vous voir ceint de ce diadème ,  
 Sans qu'il m'en dût , hélas ! coûter tout ce que j'ai-  
 me !

Oui , je ne cherche pas , Seigneur , à le cacher ;  
 Je tremble , je frémis de me voir arracher  
 Un bien que ma vertu veut que je sacrifie :  
 Mais je n'hésite pas , m'en coûtât-il la vie.  
 Eh ! puisque , du destin , tel est l'ordre sur nous ,  
 Que la gloire combat nos desirs les plus doux ,  
 En domptant notre amour , donnons un grand  
 exemple

Que l'univers entier , que l'avenir contemple ;  
 Qu'un triomphe si beau , digne même des Dieux ,  
 Rende nos noms , mon frere , à jamais glorieux.

P Y R R H U S .

Ces nobles sentimens , que tout mon cœur admi-  
 re ,

Vous rendent trop , Seigneur , digne de cet Em-  
 pire.

Je brûle de les suivre ; & je dois l'avouer ,  
 De mes plus grands efforts , l'amour sçait se jouer.

P T O L O M E' E ,

Eh quoi , vous oseriez lui céder la victoire ?

P Y R R H U S .

Est-ce-donc sans retour , que j'immole ma gloire ?  
 Si l'amour aujourd'hui me force à la ternir ,  
 Quoi , par d'autres chemins , ne puis-je y parvenir ?  
 Ne nous reste-t-il plus d'ennemis à réduire ,  
 De Rois à protéger , de Tyrans à réduire ?  
 Contre nous , l'Étolie arme encore une fois ;  
 Quelle vaste carrière à d'immortels exploits !



Regardant du même œil le Monarque & l'esclave,  
 Rome, la fiere Rome, insolemment nous brave;  
 Vengeons nos droits sacrés, punissons son orgueil;  
 Que notre bras vainqueur creuse enfin son cercueil!  
 Notre Ayeul commença, finissons son ouvrage;  
 Faisons avec son nom, revivre son courage.  
 Voilà, par quels travaux, je prétens effacer  
 La honte, où mon amour semble ici m'abaisser.  
 Les cœurs touchés des soins dont la gloire les presse  
 Conservent leur grandeur jusques dans leur foiblesse,  
 Et vaincus, sans jamais le céder au vainqueur,  
 De leur chute, souvent tirent tout leur honneur.  
 Non, non, l'amour envain dispose de mon ame,  
 Je sçaurai réparer les erreurs de ma flâme.

---

## SCENE IX.

PTOLOME'E *seul.*

**N**E l'abandonnons point; & tâchons, en ce  
 jour,  
 D'accorder l'amitié, les grandeurs & l'amour.  
 Raison, vertu, devoir, que vous avez de charmes!  
 Mais qu'en un triste cœur vous suscitez d'allar-  
 mes,  
 Quels combats!...ah! peut-on payer à trop haut prix  
 La gloire & le bonheur de vous être soumis?

*Fin du troisième Acte.*



## ACTE IV.

### SCENE PREMIERE.

SOSTHENE, *seul.*

**E**Nfin, en ma faveur, le destin se déclare :  
 A seconder mes vœux, tout ici se prépare.  
 Je n'aurai qu'à parler ; les peuples prévenus  
 Couronnent aussitôt ma fille avec Pyrrhus.  
 C'est elle ! il n'est pas tems qu'à ses yeux je me mon-  
     tre ;  
 Evitons-la,

### SCENE II.

SOSTHENE. TEGLIS,

TEGLIS.

**S**Eigneur, vous fuyez ma rencontre !  
 Quoi, m' refusez-vous un reste d'amitié ;  
 Mon pere, ai-je perdu jusqu'à votre pitié ?

SOSTHENE.

Que pensez-vous, Téglis ! vous m'êtes toujours  
     chère :

Vous n'avez point perdu la tendresse d'un pere ;

Je vous plains ; je vous aime ; & les Dieux sont  
témoins

Que vous êtes l'objet de mes plus tendres soins.  
Mais pourquoi dans ces lieux , m'arrêter par vos  
larmes ;

Pourquoi m'entretenir de ces vaines allarmes !  
Les moments me sont chers ; je dois en profiter ,  
Pour vous prouver l'amour dont vous osez douter.  
D'un hymen glorieux , déjà l'instant s'approche ;  
Si je ne le hâtois , par un juste reproche ,  
Vous pourriez quelque jour . . . . .

T E G L I S.

Eh , c'est donc là , Seigneur ,  
L'amour & la pitié qui touchent votre cœur !  
Désespérant vous-même un feu qui me dévore ,  
C'est vous seul qui hâtez cet hymen que j'abhore :  
Ah laissez-vous , mon pere , attendrir par mes  
pleurs ;

Cessez de mettre enfin le comble à mes malheurs.

Pyrrhus obéïra ; je consens qu'Antigone ,  
Plus heureuse que moi , partage sa couronne ;  
De ce fatal hymen , je lui fais une loi :  
Je sçai trop que son cœur n'étoit pas fait pour moi.  
N'est-ce donc pas assez de la douleur extrême ,  
De voir une rivale obtenir ce que j'aime ;  
De m'arracher moi-même à mes vœux les plus  
doux ;

Dois - je être encor réduite au choix d'un autre  
époux ?

S O S T H E N E.

Quoi , ma fille , est-il vrai qu'étrouffant sa tendresse ,  
Pyrrhus consente enfin d'épouser la Princesse ?

T E G L I S.

Son amour s'en étonne ; il murmure , il gémit ;  
Mais , Seigneur , c'est envain que son cœur en fré-

A sa gloire , à mes loix , il faut qu'il obéisse :  
 Pour prix de mon amour , je veux ce sacrifice.  
 Sûr de la fermeté d'un cœur tel que le mien ;  
 Il ne peut espérer d'unir mon sort au sien.  
 Pour moi d'Olimpias , il craindra la colére ;  
 Il craindra que moi même , à l'hymen de son frere,  
 Je n'ose par vertu , me soumettre à mon tour.

S O S T H E N E.

Ah ! s'il brûle pour vous d'un véritable amour ,  
 Il vous garantira de la douleur mortelle, ...

T E G L I S.

Hélas ! & que peut-il ? la fortune cruelle ,  
 Sur nos cœurs malheureux , épuise sa fureur ;  
 Un obstacle éternel s'oppose à notre ardeur ;  
 Il ne peut rien pour moi , sans offenser sa gloire ;  
 Sans céder à l'amour une triste victoire :  
 Et sa gloire , Seigneur , est trop chere à mes yeux :  
 Des nœuds de mon amour , c'est le plus précieux ;  
 S'il pouvoit la fouiller , aussi-tôt de mon ame ,  
 Vous verriez , à jamais , s'évanouir ma flâme.  
 C'est à des cœurs communs , intéressés , sans foi ,  
 D'aimer sans nulle estime , & seulement pour soi ;  
 L'effort de la vertu , c'est de sçavoir soi-même ,  
 S'immoler à l'honneur de l'objet que l'on aime.  
 Voilà mes sentimens : pour vous en assurer ,  
 De ce fatal séjour , daignez me retirer :  
 Qu'une éternelle absence achève ma victoire ;  
 Que , de mon triste amant , elle assure la gloire ,  
 Et , pour tout dire enfin , qu'elle assure , en ce jour ,  
 Les vœux d'Olimpias , trahis par mon retour.

S O S T H E N E.

De votre bonheur seul mon ame est inquiète ;  
 Apaisez vos douleurs ; vous serez satisfaite :  
 Allez , voyez Pyrrhus ; portez-lui vos adieux ;  
 Dites-lui qu'à jamais vous partez de ces lieux :

J'y consens.

TEGLIS.

Ah ! Seigneur, je retrouve mon pere !  
Voilà, de votre amour, la marque la plus chere.  
(à part.)

Du moins, si tu ne peux, cher Pyrrhus, être à  
moi,

Tégليس ne vivra point pour un autre que toi.

### SCENE III.

SOSTHENE *seul.*

J'Engage ainsi Pyrrhus à seconder mon zèle...  
Mais si toujours ce Prince à son devoir fidèle,  
N'osoit... qu'en puis-je craindre ! il aime ; & dans  
mes mains,  
De son cœur amoureux, je tiens, seul, les destins !  
Je ne prends plus ses loix ; c'est moi qui lui com-  
mande ;  
L'amour me l'affervit ; il faudra qu'il se rende ;  
Je sçaurai... mais déjà, lui-même vient à nous.

### SCENE IV.

PYRRHUS. SOSTHENE.

PYRRHUS.

S Osthène, mon bonheur ne dépend que de  
vous.

Quand , du sein paternel , Téglis fut arrachée ;  
 Peut-être , plus que vous , mon ame en fut touchée ;

Je vous cachois mes feux ; j'attendois l'heureux  
 jour ,

De pouvoir par l'hymen , signaler mon amour.  
 Ce doux moment nous luit ; le Ciel même m'approuve ;

Puisque , par ses bontés , enfin je la retrouve ;  
 Puisqu'il n'a pas permis qu'une vaine grandeur  
 Eût , sous un autre joug , rangé mon triste cœur.  
 Les Héros comme vous , dont la valeur illustre  
 Du trône de leur Maître , a soutenu le lustre ,  
 Dont les sages conseils font adorer les loix ,  
 Sont faits pour s'allier au sang des plus grands Rois.  
 A mes tendres desirs , c'est à vous de souscrire ;  
 Venez hâter les nœuds pour qui seuls je soupire.

#### S O S T H E N E .

Que me demandez-vous ! me connoissez-vous  
 bien ?

Moi , je consentirois à ce fatal lien !  
 Je pourrois approuver une honteuse chaîne ,  
 Qui vous fait mépriser la grandeur souveraine ?  
 Non , Prince , non , en vain jusques au sang des  
 Dieux ,

Vous voyez remonter le sang de vos Ayeux ;  
 Cette haute naissance honore peu ma fille ;  
 J'aimerois beaucoup mieux lier à ma famille ,  
 Un mortel vertueux , qui né pour obéir ,  
 Mais , des seules grandeurs , se laissant éblouir ,  
 Montreroit des vertus dignes du diadème ,  
 Qu'un Prince , qui , formé pour cet honneur su-  
 prême ,

Par un aveugle amour , a démenti son sang ,  
 Qui , pour une maîtresse , abandonne son rang.

Je connois mon devoir; & dès cette journée,  
Téglis sera de vous, à jamais éloignée:  
Votre gloire l'ordonne; adieu, Prince.

P Y R R H U S.

Arrêtez :

Pourquoi vous armez-vous de tant de cruautés !  
En croirez-vous toujours une vertu farouche !  
Barbare, mon amour n'a-t-il rien qui vous tou-  
che ?

S O S T H E N E.

Aux sentimens humains mon cœur n'est point  
fermé :

J'excuse des transports qui vous ont trop charmé ;  
Mais ce qu'exige ici votre gloire, la mienne,  
L'emporte dans mon cœur sur une pitié vaine.

P Y R R H U S.

Eh ! quoi ne peut-on plus être grand sans régner;  
Pour le suprême rang, faut-il tout dédaigner ?  
La fiere ambition n'est-elle plus un vice ;  
Dois-je, de mon amour, lui faire un sacrifice ?

S O S T H E N E.

Est-ce être ambitieux que soutenir son rang ;  
Que défendre les droits que nous donne le sang ?  
Ce soin est, d'un grand cœur, la plus illustre  
marque ;

Régner est un devoir pour le fils d'un Monarque :  
Loin de céder le Trône, il doit plutôt mourir :  
La honte est d'en descendre & non pas d'y périr.  
Voilà les sentimens que votre ame doit suivre :  
Ah ! sans plus hésiter, Seigneur, qu'elle s'y livre :

P Y R R H U S.

Eh bien, Sosthene, eh bien, je sçaurai vous mon-  
trer

Que, malgré mon amour, l'honneur peut m'ins-  
pirer !

C r

Le fier Etolien s'arme contre l'Epire ;  
 Je vais porter la flamme au sein de son Empire ;  
 Le vaincre, le dompter , sur ses états conquis ,  
 Couronner avec moi l'adorable Tégliis.

## S O S T H E N E .

Je veux que le succès réponde à l'entreprise ;  
 Que bientôt l'Etolie à vos loix soit soumise !  
 Sur ce trône étranger , comment vous soutenir ,  
 Vous , qui , de vos Etats aurez pu vous bannir ?  
 Devez-vous écouter ces projets téméraires ?  
 Non , c'est un plus haut rang , c'est le rang de vos  
 peres ;  
 C'est un trône plus ferme , où vous devez monter ;  
 Et la gloire & l'amour , tout doit vous y porter.  
 Sans aller entreprendre une vaine conquête ,  
 La couronne , en ces lieux , est pour vous , toute  
 prête :  
 Vous n'avez qu'à paroître , ou qu'à dire un seul  
 mot ,  
 Seigneur , sur votre tête , on la pose aussitôt :  
 Tout le peuple est pour vous ; il se plaint, il mur-  
 mure ;  
 Il veut que l'on respecte un droit de la nature :  
 Impatient déjà de vous avoir pour Roi ,  
 Ce n'est que de vous seul qu'il veut prendre la loi.  
 Ah ! ne balancez point ; profitez de son zèle ;  
 Venez ; vous allez voir un peuple si fidèle ,  
 Faire éclater , pour vous , ses sentimens secrets !  
 Ne pensez pas pourtant que , pour mes intérêts ,  
 Ou , pour l'honneur de voir le sceptre en ma fa-  
 mille ,  
 Je vienne vous presser de couronner ma fille ?  
 Que de plus tendres soins m'arment pour son  
 secours !  
 Je ne songe , Seigneur , qu'à défendre ses jours.



PYRRHUS.

Quelle main oseroit attenter sur sa vie ?

SOSTHENE.

Sur un simple soupçon, elle vous fut ravie ;  
Et quand vous signalez l'amour le plus constant,  
Vous douteriez encor du destin qui l'attend ?  
Hélas ! il est trop vrai, Seigneur, daignez m'en  
croire ;

Vous perdez à jamais Tégkis, & votre gloire :  
Si vous brûlez d'unir vos jours avec les siens,  
Le trône en peur, lui seul, assurer les liens :  
Si vous en descendez, sa mort est assurée ;  
Peut-être que déjà la Reine l'a jurée :  
J'en frémis . . . . le tems presse ; en l'ôtant de vos  
yeux ,

Je dois parer le coup qui l'attend en ces lieux.

PYRRHUS.

Quel trouble, en ce moment, dans mon ame,  
s'élève !

SOSTHENE.

Vous tremblez du péril ! il est tems que j'achève,  
Votre trouble, Seigneur, m'apprend ce que je doi.

PYRRHUS.

Où suis-je ! quelle horreur ! . . .

SOSTHENE.

Reposez-vous sur moi.

PYRRHUS.

La Reine vient ?

SOSTHENE.

O Ciel !

## SCENE V.

OLIMPIAS. SOSTHENE:

PYRRHUS.

OLIMPIAS *au fond du Théâtre.*

MA présence les trouble !  
 Quel soupçon j'en conçois ! que ma crainte redou-  
 ble ! *(à Sosthène.)*

Sosthène, eh bien , le Prince est-il déterminé  
 A monter sur le trône où je l'ai destiné ?  
 Que lui conseillez-vous ?

SOSTHENE.

N'en doutez point, Madame ;  
 Je venois ranimer la vertu dans son ame ;  
 Et je crois qu'à la gloire , il va rendre , en ce jour ,  
 Tout ce qu'elle est en droit d'exiger de l'amour.

OLIMPIAS.

Et Tégliis ?

SOSTHENE.

A mes loix, elle est prête à se rendre.

OLIMPIAS.

Il suffit.

## SCÈNE VI.

OLIMPIAS. PYRRHUS.

OLIMPIAS.

Venez donc ; c'est trop long tems attendre ;  
Antigone , à l'Autel , me demande un époux ;  
Allons , mon fils.

PYRRHUS, *avec une espece d'horreur.*

O Ciel ! que me proposez-vous ?

OLIMPIAS.

Quoi , rien ne pourra donc te défilier la vûe !  
Sans relâche abreuvé , d'un poison qui te tue ,  
Insensible à mes pleurs , & sourd à mes soupirs ,  
Tu ne te rendras point à de nobles desirs ?  
Lorsqu'avec tant d'ardeur , je travaille à ta gloire ,  
Toi seul , dédaignes-tu le soin de ta mémoire ?

*( Elle regarde attentivement Pyrrhus qui paroît dans un trouble extrême , & qui ne répond rien , reprenant aussitôt. )*

C'en est trop , justes Deux ! fils indigne de moi ,  
Je ne te dis plus rien ; suis une infame loi :  
Cours te livrer entier à la beauté fatale ,  
Pour qui , ton fol amour t'abaisse , te ravale ;  
Va lui sacrifier ton nom , ta liberté :  
Mais tremble. . . je pourrois punir ta lâcheté.

PYRRHUS.

Ah ! sans que votre bouche ici me le déclare ,  
Je sçais trop ce que peut votre fureur barbare !  
Mais si , pour m'asservir à d'odieuses lois ,  
Vous m'enleviez Tégliis une seconde fois ;

Si vous ofiez , sur elle , étendre votre haine ;  
 Ne croyez pas qu'alors le respect me retienne ;  
 Je ne connoîtrois plus ni raison , ni devoir :  
 Vous voyez mon amour. . . craignez mon déses-  
 poir.

---

## SCENE VII.

OLYMPIAS *seule.*

O U suis-je ! quelle audace ! & que viens-je  
 d'entendre !

Est-ce Pyrrhus ; ce fils si soumis & si tendre ?  
 Quel démon , aujourd'hui , s'empare de son cœur ?  
 Peu content d'immoler sa gloire , son bonheur ,  
 Le perfide , pour plaire à l'objet qu'il adore ,  
 Oseroit , en ce jour , sacrifier encore ,  
 Et le devoir de fils , & celui de sujet ?  
 Mais comment a-t-il pû découvrir mon secret ?  
 Ah ! je vois qu'il est tems qu'éclate ma vengeance !  
 Trop de bonté me nuit ; punissons qui m'offense !

---

## SCENE VIII.

OLIMPIAS. MITRANE.

MITRANE.

E N faveur de Pyrrhus , le peuple est révolté ,  
 Madame ; chacun s'arme , on court de tout  
 côté :

Déjà , des plus murins , une troupe hardie ,  
Sur la garde du Fort , signale sa furie :  
Ils veulent que Pyrrhus dispose de sa foi ,  
A grands cris , en tous lieux , on le proclame Roi :  
C'est lui seul , en un mot , qu'ils demandent pour  
maître.

OLIMPIAS.

Ah ! voilà les projets que méditoit un traître !  
Ciel ! ... courez arrêter Sothène avec Tégliis ;  
Qu'ils soient chargés de fers !

## SCENE IX.

OLIMPIAS , DORIS.

OLIMPIAS , *poursuivante.*

Que m'apprens-tu , Doris ?  
DORIS.

Madame , à chaque instant , le désordre s'aug-  
mente :

Les rebelles partout , ont semé l'épouvante ;  
Bientôt vous n'avez plus de fidèles sujets ;  
Un gros de révoltés marche vers ce Palais ;  
Sothène est à leur tête , il presse , il les anime.

OLIMPIAS.

Sothène ! Ah ! sur sa fille , allons punir son crime ;  
Frappons.

DORIS.

Il n'est plus tems ; ces soins sont superflus ,  
Madame , en ce Palais , déjà Tégliis n'est plus.

T E G L I S,  
O L I M P I A S.

Pour braver ma fureur, sa fuite est inutile.  
Contre mes justes coups, quel sera son asile?  
Par force, ou par adresse, il faut s'en emparer;  
Rien n'est perdu, Doris, si je l'en puis tirer.  
De l'insolent orgueil dont se nourrit sa flâme,  
Allons sans perdre tems....

D O R I S.

Ce n'est pas tout, Madame,  
On dit que Pyrrhus même a joint les révoltés.

O L I M P I A S.

Dieux, je ne crains plus rien; tous vos coups sont  
portés!

Mon espoir désormais est donc en Ptolomée;  
Pour venger nos affronts, que sa main soit armée;  
Hâtons-nous d'assembler mes Chefs & mes Sol-  
dats;

Qu'ils aillent seconder les efforts de son bras.  
Et vous, si ma fureur vous paroît légitime,  
Dieux, qui me trahissez, livrez-moi la victime,  
Sur qui doit retomber l'éclat de mon courroux;  
Que la foudre me venge, ou conduisez mes coups!

*Fin du quatrième Acte.*





A C T E V.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE. CEPHISE.

ANTIGONE.

**N** On, rien ne peut calmer l'ennui qui me  
dévore ;

Tes discours & tes soins le redoublent encore :

Laisse moi me livrer à l'horreur de mon sort ;

Ne contrains plus , Céphise , un trop juste trans-  
port !

Pour tant de honte , ô Dieux ! j'étois donc des-  
tinée !

Ainsi donc , dans le cours d'une même journée ,

L'on m'arrache à jamais à l'objet de mes feux ;

Un autre , malgré moi , doit obtenir mes vœux ;

Et lorsque mon hymen lui donne un diadème ,

C'est peu que le perfide , à cet honneur suprême ,

Préfère un autre objet dont son cœur est épris ;

C'est peu de m'accabler de haine & de mépris ,

Sa passion encor jusques-là le ravale

Qu'il prétend , en ma place , élever ma rivale !

N'entends-tu pas les cris d'un peuple audacieux ,

Armé pour soutenir ses desseins odieux ?

Céphise, c'en est trop ! sortons de cet Empire ;  
 A son triste destin , abandonnons l'Epire ;  
 Allons , pour nous venger , soulever nos Etats ;  
 Portons le feu , le fer au sein de ces climats ;  
 Que , dans des flots de sang , s'effacent mes injures ;  
 Et donnons , s'il se peut , à trembler aux parjures !

## C E P H I S E .

Vainement , pour Pyrrhus , le peuple est révolté ;  
 Leur funeste projet n'est point exécuté :  
 Madame , pensez-vous que la Reine y consente ?  
 Croyez-vous que bientôt sa vengeance éclatante  
 Ne dissipera pas un complot criminel ;  
 Laisseroit elle rompre un serment solennel !  
 Contre eux , autant que vous , sa haine est animée ;  
 Vos Gardes , ses Soldats ont suivi Ptolomée ;  
 Il fera tout pour vous , il sçaura vous venger.

## A N T I G O N E .

Il ne fera peut-être , hélas ! que m'outrager.  
 Oui , sans doute , lui seul suffit pour me défendre ;  
 Oui , s'il sçavoit aimer , j'en pourrois tout attendre ;  
 Mais , inutile espoir ! l'amour le touche peu ;  
 Avec quelle froideur , il immoloit son feu ;  
 Presque sans murmurer , il cédoit Antigone.  
 Quand un cœur tout entier , à l'amour , s'abandonne ,  
 Ah ! qu'il fait éclater de plus ardens transports !  
 Juges-en par Pyrrhus ; voi quels fougueux efforts !  
 Pour couronner l'objet dont son ame est charmée ,  
 Il ne suit que l'ardeur dont elle est enflammée.  
 L'excès de cet amour irrite mon ennui ;  
 Heureuse , si son frere aimoit autant que lui !



SCÈNE II.

OLIMPIAS. ANTIGONE. CEPHISE.

OLIMPIAS.

JE conçois les douleurs dont votre ame est atteinte ;

Mais, Madame, calmez une inutile crainte.

Votre gloire, ma foi, tout est en sûreté ;

Vous allez voir bientôt s'accomplir le traité :

Toutes deux, d'un ingrat, nous sommes outragées ;

Toutes deux, à la fois, nous en ferons vengées.

En vain, pour assurer d'ambitieux projets,

Sosthène a fait sortir sa fille du Palais,

Vainement, dans le Fort, sa crainte l'a cachée ;

Mes Gardes l'ont surpris ; ils l'en ont arrachée :

Ceux qui la défendoient sont tombés sous leurs coups :

On vient de la livrer à mon juste courroux.

Je ne crains plus Pyrrhus avec un tel otage ;

Il ne peut, à mes vœux, résister davantage.

ANTIGONE.

Il ne seroit plus tems : après l'indigne affront,

Dont ce Prince, en ce jour, a fait rougir mon front,

L'on ne verra jamais, entre nous, d'hyménée !

J'aime mieux retourner aux lieux où je suis née.

Quoi ! j'unirois mon sort à celui d'un époux,

Qui, d'obtenir mon cœur, ne seroit point jaloux ;

Qu'un autre retiendrait dans un vil esclavage;  
 Qui m'auroit lâchement fait le sanglant outrage,  
 D'aimer mieux obéir, que régner avec moi !  
 Non, non, si c'est Pyrrhus que vous prenez pour  
     Roi,  
 Qu'il se livre, Madame, au feu qui le surmonte !  
 Je ne dois m'occuper que de cacher ma honte.

---

## S C E N E I I I.

OLIMPIAS, *seule.*

A Ces justes transports elle peut se livrer !  
 Mais je verrai bientôt son cœur se rassurer.  
 Croit-on, lorsque je tiens sur qui punir l'offense,  
 Que je laisse au hazard le soin de ma vengeance ?  
 Traîtres, bravez mes loix, revenez en vainqueurs ;  
 Je ne redoute plus vos perfides fureurs !

---

## S C E N E I V.

OLIMPIAS. MITRANE. !

OLIMPIAS.

E H bien, triomphons-nous, Mitrane ? & Ptolomé....

MITRANE.

Tout succède à vos vœux ; la révolte est calmée.  
 Le perfide Sosthène, à grands cris, vers ces lieux,  
 Conduisoit fièrement un peuple furieux,

Quand Ptolomée épris d'une plus noble audace,  
Tel que le fier vainqueur de l'Inde , ou de la  
Thrace ,

Paroît accompagné de vos braves Soldats ,  
Et, d'un traître Sujet , vient arrêter les pas.  
Déjà rien ne résiste à son ardeur guerrière ;  
Déjà les plus hardis tombent sur la poussière ;  
Infatigable Chef , intrépide Soldat ,  
Il commande partout , & partout il combat ;  
Il sembloit que ce Prince héritoit du courage  
De ceux qu'il immoloit pour venger votre outrage,  
Tant , à chaque trépas qu'il venoit de porter ,  
On voyoit son ardeur & sa force augmenter.  
La valeur dont la gloire & le devoir sont guides ,  
A l'avantage heureux sur celles des perfides ,  
Que le crime des uns fait trembler leur fierté ,  
Lorsque tout , des premiers , accroît la fermeté.  
Sosthène envain jadis répandoit les allarmes ,  
Aujourd'hui, dans ses mains, il voit briser ses armes,  
Pour son premier exploit , le plus jeune vainqueur  
Charge de fers un bras qui portoit la terreur ;  
Celui qui défioit la plus fière cohorte ,  
Sans gloire , est ramené sous une sûre escorte.  
Mais cependant Pyrrhus , à travers mille morts ;  
Vole , vient , de Sosthène , appuyer les efforts :  
Il ne le trouve plus ; & sa bouillante rage  
Cherche , sur Ptolomée , à venger cet outrage.  
De cet affreux combat , chacun déjà gémit ;  
Et Peuples , & Soldats , tout tremble , tout frémit :  
L'Epire , en un seul jour , craint de perdre ses  
Maîtres ,

Et le reste du sang de leurs fameux Ancêtres.  
Mais , loin de se défendre , ou d'attaquer Pyrrhus ;  
Celui , par qui déjà les plus fiers sont vaincus ,

Lui cédant, tout-à-coup, une triste victoire,  
S'ouvre un nouveau chemin, pour marcher à la  
gloire :

Il jette son épée, & découvrant son sein,  
» Frere ingrat, lui dit-il, achève ton dessein ;  
» Abreuve de mon sang la rage qui te dompte ;  
» Frappe ; je t'aime trop pour survivre à ta honte ;  
» Pour voir tremper tes mains dans cet auguste  
» flanc ,  
» Dont nous avons tous deux succé le plus pur  
» sang :  
» C'est par ce digne coup, c'est en perçant ton  
» frere ,  
» Que ton bras doit apprendre à s'immoler ta me-  
» re.

A ces mots, il se tait. Immobile d'horreur,  
Pyrrhus rappelle envain sa première fureur,  
D'un plus doux sentiment, son ame est enflâ-  
mée :

Enfin avec transport embrassant Ptolomée :

» Quoi vous pensez, dit-il, que Pyrrhus, de  
» vos jours,  
» Ou de ceux d'une mere, ose trancher le cours ?  
» Non, cher Prince, entraîné par un pouvoir  
funeste....  
» Faites votre devoir, je me charge du reste,  
Lui répond Ptolomée.... Alors ils n'ont songé  
Qu'à calmer la révolte où le peuple est plongé.  
Chacun à leur exemple, abandonne ses armes ;  
Et ce combat fatal, qui causoit tant d'alarmes,  
Qui n'a pu, pour l'Etat, être trop redouté,  
Par cet heureux retour de générosité,  
N'a fait couler enfin que des larmes de joye.

OLIMPIAS.

Ciel !

## MITRANE.

Lorsqu'à tout calmer l'un l'autre encor s'emploie,  
J'ai couru vers ces lieux, vous apprendre un suc-  
cès,

Qui nous doit en ce jour, assurer de la paix.

OLIMPIAS *à part.*

A mes premiers transports, je me suis trop li-  
vrée,

Peut-être ma vengeance est trop bien assurée !

Peut-être que . . . l'on vient ! . . .

( *à Mitrane.* )

Cours, va dire à Doris ;  
Que, s'il se peut encore, elle sauve Tégliis !  
Dis-lui que je l'ordonne.

## S C E N E V.

OLIMPIAS. PTOLOME'E.

PTOLOME'E.

**E**Nfin tout est tranquile;  
Tout respecte vos loix, & l'Armée & la Ville :  
Vous verrez à l'instant, confus de son courroux ;  
Un fils respectueux, tomber à vos genoux :  
Le Trône n'étoit point l'objet de son envie ;  
Il n'attenta jamais sur votre auguste vie !  
Un ascendant vainqueur l'entraînoit malgré lui ;  
De tout ce qu'il adore il se rendoit l'appui.  
Je réponds de son cœur ; oubliez son audace ;  
Aux transports de l'amour peut-on refuser grace ?

Il fait subir ses loix, même aux plus vertueux :  
Ah ! rendez à Pyrrhus, l'objet de tous ses vœux !

O L I M P I A S.

Oui, Prince, je le vois, il faut que je lui cède ;  
Il faut que je souscrive au feu qui le possède.  
Vous pouvez l'assurer qu'il va revoir Tégliis,  
Que ses souhaits enfin vont tous être remplis.

## S C E N E V I.

P T O L O M E ' E, *seul.*

Ah ! que ce doux moment aura, pour lui, de  
charmes !

## S C E N E V I I.

P Y R R H U S. P T O L O M E ' E. I P H I S.

( *Pyrrhus, en entrant, paroît agité, &  
fort inquiet.* )

P T O L O M E ' E.

Venez, Prince, venez ; bannissez vos allarmes !  
On n'opposera plus d'obstacle à vos soupirs,  
La Reine a consenti de combler vos desirs,

P Y R R H U S.

Puis-je le croire, ô Ciel ! ô flatteuse espérance !  
Que ne vous dois-je point ! quelle reconnoissance,  
Cher Prince, me pourroit . . .

SCENE

SCENE DERNIERE.

PYRRHUS. PTOLOME'E.

TEGLIS mourante, & soutenue par  
une Suivante & par son pere ;  
SOSTHENE, désarmé, IPHIS.

PYRRHUS *appercevant Téglis, & courant à sa  
rencontre.*

**A**H ! Madame, c'est vous !  
Quoi, je puis me flatter du lien le plus doux ?  
Mais, quelle horreur... vos yeux ne s'ouvrent  
qu'avec peine ! ...

Je ne vois que des pleurs !

PTOLOME'E, *à part.*

Ah ! trop cruelle Reine !

SOSTHENE, *à Pyrrhus.*

Seigneur, voilà le coup qui me faisoit frémir ;  
Que tous mes soins n'ont pû parer, ni prévenir.  
Le destin qui poursuit une triste famille,  
Aux mains d'une inhumaine, a fait tomber ma  
fille ;

La perfide aussi-tôt, par un poison cruel, ...

PYRRHUS.

Où suis-je ! que deviens-je ! ô desespoir mortel !

TEGLIS, *à Pyrrhus.*

Cher Prince, hélas ! la mort, pour jamais nous  
sépare :

Je vous avois prédit qu'un destin si barbare

D

Termineroit enfin un amour malheureux ;  
 Vous avez négligé mes conseils généreux ;  
 Trop prévenu pour moi , trop tendre , trop fidèle ,  
 Aux désirs d'une mère , en ma faveur , rebelle ,  
 Votre cœur a voulu me conserver sa foi ;  
 Et votre amour me perd pour vouloir être à moi ,

P Y R R H U S .

Je vous perds !.. à mes pleurs , ne l'aviez-vous renduë ,

Que pour la faire , ô Dieux , expirer à ma vuë !

S O S T H E N E .

Si ce cruel spectacle a pû vous affliger ,  
 Venez armer du moins mon bras pour la vanger.

P Y R R H U S , à *Sosthène*.

Va , je la vangerai ! Je veux que la barbare ,  
 Pleure à jamais du coup que ma main lui prépare ?

T E G L I S .

Eh , qui prétendez-vous punir de mon trépas ?  
 Des rigueurs de mon sort , je ne murmure pas :  
 Pourquoi m'en plaindre ? Helas ! Je meurs pour  
 ce que j'aime ;

Mon œil , en se fermant , vous voit toujours le  
 même ;

Pour vous utile enfin , ma mort va vous placer  
 Au Trône , où trop d'amour vous faisoit renoncer.

P Y R R H U S .

Ah ! je veux vous vanger , non en amant timide ,  
 Qui , n'osant se frapper , deviendrait parricide ;  
 Non en portant mes coups sur un perfide flanc ;  
 Où , malgré les fureurs , j'ai puisé tout mon sang ;  
 Mais en fidèle amant , dont le bonheur suprême  
 Est de vivre , ou mourir avec l'objet qu'il aime.

( *Il se tue.* )

( *Ptolomée fait un mouvement pour l'arrêter ,  
 mais le coup est déjà porté.* )



TRAGÉDIE.  
TEGLIS.

75

Ce coup hâte ma mort !

PTOLOMÉE.

Que faites-vous, Seigneur ?

Où vient de vous porter une aveugle fureur !

SOSTHÈNE.

Grands Dieux !

PYRRHUS à Ptolomée :

Tu vas regner. . . .

PTOLOMÉE,

Epargnez ma tendresse ;

Prince trop cruel , puis-je. . . .

PYRRHUS.

Ecoute , le tems presse :

*( en donnant la main à Tégliis , qui lui présente aussi la sienne. )*

Fais qu'un même tombeau m'enferme avec Tégliis ;

Qu'après la mort , du moins nous soyons réunis !

*( en regardant Sosthène. )*

Protège un malheureux , pour moi , trop plein  
de zèle ;

Avec la même ardeur , il te sera fidèle.

Mais c'en est fait , je meurs. . . déjà je ne vois  
plus. . . .

Adieu. . . chère. . . Tégliis.

TEGLIS.

Adieu. . . mon. . . cher. . . Pyrrhus.

*Fin.*

---

## A P P R O B A T I O N.

**J'** Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *Teglis, Tragédie*, & je crois que le Public qui l'a applaudie dans les représentations, en verra l'impression avec plaisir. A Paris ce 3. Octobre 1735. DANCHET.

---

## P R I V I L E G E D U R O Y.

**L** OUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre; A nos amés & féaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T: Notre bien-amié le Sieur P I E R R E D E M O R A N D, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, *Childeric, Teglis & autres Poësies* de sa composition, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires. A C E S C A U S E S, voulant traiter favorablement le Sieur Exposant, Nous lui avons permis & accordé, permettons & aecordons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes: Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs & autres d'imprimer & faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucun Extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'ougmentation, correction, changement de titre

ou autrement , sans la permission expresse & par écrit du-  
dit Sieur Exposant ou de ceux qui auront droit de lui , à  
peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de  
trois mille livres d'amende contre chacun des contreve-  
nans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de  
Paris , l'autre tiers audit Sieur Exposant , & de tous dé-  
pens , dommages & intérêts. A la charge que ces Présen-  
tes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la  
Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , & ce  
dans trois mois de la date d'icelles : Que l'impression des-  
dits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ail-  
leurs ; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Ré-  
glemens de la Librairie , & notamment à celui du 10  
Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente , les  
Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'im-  
pression desdits Livres , seront remis dans le même état  
où les Approbations y auront été données , ès mains de  
notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Chauvelin ,  
Garde des Sceaux de France , Commandeur de nos Or-  
dres , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires  
dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de no-  
tre Château du Louvre , & un dans celle de notre très-  
cher & féal Chevalier le Sieur Chauvelin Garde des Sceaux  
de France , Commandeur de nos Ordres , le tout à peine  
de nullité des présentes : Du contenu desquelles vous man-  
dons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant  
ou ses ayant cause pleinement & paisiblement , sans  
souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêche-  
ment; Voulons que la copie desdites Présentes , qui sera  
imprimée tout au long au commencement ou à  
la fin desdits Ouvrages , soit tenuë pour dûement signifiée,  
& qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés &  
féaux Conseillers & Secrétaires , foi soit ajoutée comme  
à l'Original. Commandons au premier notre Huissier  
ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes  
requis & nécessaires , sans demander autre permission ,  
& nonobstant clameur de Haro , Charte Normande &  
Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné  
à Versailles le premier jour du Février l'an de grace mil  
sept cent trente-sept, & de notre Regne le vingt-deuxième.

Par le Roy en son Conseil, SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre  
Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs  
de Paris, N<sup>o</sup> 21 fol. 85. conformément au  
Règlement de 1723. Qui fait défenses Art IV. à  
toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient,  
autres que les Libraires & Imprimeurs, de ven-  
dre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour  
les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent  
les Auteurs ou autrement. Et à la charge de four-  
nir les Exemplaires prescrits par l'Art. CVIII.  
du même Règlement. A Paris ce 8 Février 1737.

G. MARTIN, Syndic.

# CHILDERIC,

## *T R A G E D I E.*

Représentée pour la premiere fois , par  
les Comédiens ordinaires du Roi ,  
le 19 Décembre 1736.

Et iragicus plerumque dolet sermone pedestri,  
Telephus & Peleus, cum pauper & exul uter-  
que  
Projicit ampullas & sesquipedalia verba.

Hor. de Art. Poët.



A

LA REINE.



ADAME,

*L'approbation dont VOTRE MAJESTE' a daigné honorer cette Pièce ; excuse la liberté que je prends d'oser Lui en consacrer l'hommage.*

*N'étoit-il pas juste d'ailleurs que, pour,*

A ij

*ne rien perdre de leur ancienne gloire , Childeric & Clovis ne parussent qu'à l'abri du Trône qu'ils ont fondé , dont la Grandeur croissant de siècle en siècle , est enfin parvenuë au plus haut degré , par les sublimes vertus dont leur Auguste S U C C E S S E U R & VOTRE MAJESTE' le décorent. Celle en qui l'on voit revivre l'Illustre Clotilde , pouvoit seule offrir à ces Héros une protection digne d'eux.*

*Ne craignez point , MADAME , que je profite de l'heureuse occasion que me procure l'honneur que je reçois aujourd'hui , pour rendre à VOTRE MAJESTE' les tributs de louange qui lui sont dûs. Quoique plus vivement pénétré que personne de l'admiration qu'elle imprime dans tous les cœurs ; quoique j'aye puisé dans un si beau modèle les divers sentimens de générosité & de grandeur d'ame que j'ai tâché de faire briller sur la Scène , je sçai mettre un frein à mes transports les plus vifs : Je connois trop combien l'éloge le*



## E P I T R E. 5

*plus légitime , que n'auroit point fardé la flatterie , & qui ne seroit dicté que par la vérité même , blefferoit cependant cette modestie , qui fait le prix des autres Vertus de VOTRE MAJESTE' , qui en rehausse l'éclat , & qui n'est elle-même que l'effet de l'assemblage des plus éminentes qualités.*

*Trop heureux que mon zèle & que mes foibles talens ayent pû trouver un accès favorable auprès du Trône , je ne dois m'occuper que de la vénération , & du profond respect avec lesquels je suis ,*

M A D A M E ,

D E V O T R E M A J E S T E' ;

Le très-humble , très-obéissant , & très-fidèle  
Sujet & Serviteur , D E M O R A N D.

---

## A G T E U R S.

**CHILDERIC**, Premier du Nom, Roi des Français, détrôné par Gellon & crû mort, *M. Sarrazin.*

**CLOVIS**, Fils de Chideric, crû Fils aîné de Gellon, & régnant en sa place depuis sa mort, *M. Quinaut du Fresne.*

**SIGIBERT**, Fils aîné de Gellon, crû son second Fils & Frere de Clovis; mais par quelques-uns crû Fils de Childeric, *M. Grand-Val.*

**ALBIZINDE**, Nièce de Childeric, *Mlle Gaussin.*

**CLODOADE**, ci-devant Gouverneur des Enfans de Gellon, Ministre d'Etat de Clovis, *M. Fierville.*

**LISOIS**, Seigneur Français, attaché à Childeric, *M. Le Grand*

**GONTARIS**, Capitaine des Gardes de Clovis, *M. du Breuil.*

**ELLENIRE**, Confidente de la Princesse, *Mlle du Breuil.*

**AGIONE**, Suivante de la Princesse, *Mlle du Boccage.*

**VALAMIR**, Ami de Sigibert, *M. Dangeville, neveu.*

**GARDES.**

**TROUPE DE PEUPLE.**

*La Scene est à Tournay, dans le Palais de Childeric.*



# CHILDERIC,

TRAGÉDIE.



## ACTE PREMIER.



### SCENE PREMIERE.

CLOVIS. ALBIZINDE. ELLENIRE.  
AGIONE. GARDES.

CLOVIS.



N EN ces tristes jours de deuil &  
de douleurs,  
Que la mort de Gellon avoit semés  
d'horreurs,  
Ne nous entourent plus de nuages  
funébres ;

Un Soleil plus serain a chassé leurs ténébres.  
Après avoir rempli tous les devoirs de fils,  
Les soins de mon amour me sont enfin permis.

A iij

**C H I L D E R I C ,**

Avant la mort du Roi , vous m'étiez destinée,  
Madame ; j'approchois de ce digne hymenée,  
Et ma joye égaloit mes transports amoureux ;  
Mais ce fatal revers désespéra mes feux.  
Rien ne les contrainst plus ; qu'une chaîne éternelle

Dès ce jour , vous unisse au cœur le plus fidelle,  
N'hésitez point ; venez.

**A L B I Z I N D E .**

Permettez-moi , Seigneur ,  
De vous ouvrir ici les secrets de mon cœur :  
A vos empressements je ne veux point répondre  
Par d'indignes détours qui pourroient me confondre ;  
Nourrissant votre ardeur d'un inutile espoir,  
Je trahirois ma gloire & même mon devoir.  
Vous vous flattez en vain que , d'amour enflammée,  
Comme vous , de ces nœuds je dois être charmée,  
D'Albizinde , Clovis ne peut être l'époux ;  
Trop de haine , Seigneur , doit regner entre nous.  
Non que , de vos vertus en secret peu touchée,  
Au tribut qu'on leur doit , je me sois arrachée ;  
Avec tout l'Univers , j'en vois briller les traits :  
J'en connois tout le prix ; j'admire vos bienfaits ,  
Votre haute valeur , votre rare clémence :  
Mais quand je songe au sang dont vous prîtes  
naissance ,  
Je ne vois que le fils d'un lâche Usurpateur ,  
Du bourreau de ma Race , & de son destructeur ,  
Que le fils de Gellon , qui de meurtres avide ,  
Au sang de Childeric , trempa sa main perfide.

**C L O V I S .**

Eh , Madame , perdez un fatal souvenir !

De ces tristes objets , pourquoi s'entretenir !  
 Ne voyez à vos pieds qu'un Roi qui vous adore ,  
 Qui partage avec vous l'ennui qui vous dévore ,  
 Qui , sans ce digne hymen , estimant peu son  
 rang ,

D'un pere trop cruel pour votre auguste sang ,  
 Est prêt à réparer la fureur sanguinaire ;  
 Qui veut , par ses bontés , faire oublier son pere.

## A L B I Z I N D E.

Qui pourroit , des forfaits d'un Tyran si cruel ,  
 Chasser de mon esprit le souvenir mortel ?  
 Cette effrayante image , à ma triste pensée ,  
 Hélas ! fut trop souvent , & trop bien retracée.  
 J'étois trop jeune alors pour en être témoin ;  
 Mais , de me la dépeindre , on a pris tant de soin ,  
 Que , de ses traits affreux sans relâche occupée ,  
 Mon ame en est toujours également frappée.  
 Je crois être toujours dans ces temps de fureur ,  
 Où , portant sur ses pas la révolte & l'horreur ,  
 Gellon , accompagné de Romains téméraires ,  
 Renversa Childeric du Trône de ses Peres ,  
 Le poursuivit , le prit , le fit charger de fers ;  
 Et , las de l'accabler de mille maux divers ,  
 Ou , pour mieux assurer son injuste conquête ,  
 A ses yeux , de ce Roi , fit apporter la tête :  
 Sans cesse je crois voir mes freres malheureux :  
 Egorgés & punis d'en être les reveux :  
 J'entends encor les pleurs de la Reine Bazine ,  
 Mourante dans les fers , à la Tour de Vastine ;  
 J'entends encor les cris de son fils au berceau ,  
 Que l'ingrat Clodoade a mis dans le tombeau .  
 Du Sang de Mérouté ce déplorable reste  
 Né put être sauvé de sa rage funeste.  
 Pendant près de vingt ans que ce Monstre a regné ,  
 Dans le sang le plus pur , il s'est toujours baigné ;

Vous prétendez en vain suivre d'autres maximes ;  
En épouser le fils, c'est partager ses crimes.

CLOVIS.

Ah ! sans prendre le soin de me les rappeler,  
Tant de malheurs, Madame, ont trop sçu m'accab-  
bler.

Une pareille horreur de mon ame s'empare ;

Je rougis d'être né d'un pere si barbare.

Tyrans, qui, pour regner, foulez les plus saints  
droits,

Voyez quel est le prix de vos tristes exploits !

Jetez, jetez, cruels, les yeux sur votre race !

Elle n'a point d'honneurs que ce crime n'efface ;

Vos enfans malheureux, comme vous redoutés,

En aimant la vertu, sont encor détestés.

Vainement des Prisons, de l'exil, je rappelle

Tous ceux que proscrivit une main trop cruelle ;

Vainement je me livre aux plus généreux soins,

S, malgré mes bienfaits, on ne me hait pas moins.

Vous le voyez, Madame ; en vain le Diadème,

A mes jeunes desirs, promet le bien suprême :

Au milieu de ma gloire, & sur le Trône assis,

Une invincible horreur assiège mes esprits ;

Je veux la dissiper, je ne puis m'en défendre ;

Je ne songe qu'au sang qu'il a fallu répandre,

Pour faire jusqu'à moi, passer un Sceptre affreux ;

J'entens toujours la voix d'un Prince malheu-  
reux :

Et le jour, & la nuit, à mon ame tremblante,

S'offre, de ce grand Roi, l'ombre pâle & sanglante ;

Qui, d'un pere, a mes yeux, comptant les attentats,

Sembler redemander la vie & ses Etats.

Dieux, si vous destiniez mon front au Diadème ;

Par un bienfait plus grand, plus digne de vous-  
même,

Me faisant l'Héritier d'un légitime Roi,  
Ne pouviez-vous ranger des Peuples sous ma loi ?  
Vous seule, à ce haut rang, pouvez rendre ses  
charmes ;

Témoin de mes regrets, dissipez mes allarmes !  
Nièce de Childeric, ce Trône est votre bien :  
Venez, en unissant votre destin au mien ,  
Et rétablir ma gloire, & me sauver du crime ,  
Et , d'un Usurpateur, faire un Roi légitime !  
Possédant tout alors de votre seule main ,  
Je n'ai plus à rougir pour un pere inhumain.

ALBIZINDE

J'admire les transports que tu me fais paraître !  
Mais la seule vertu les a t'elle fait naître ?  
Veux tu m'en assurer ? ose rendre mon bien !  
Descends, descends du Trône & n'en exige rien :  
Viens, aux Français charmés, montrer leur Sou-  
veraine ;

Viens tomber le premier aux genoux de ta Reine !  
Laisse-moi libre enfin de me choisir un Roi :  
Peut-être tes vertus me parleront pour toi.  
Voilà par quel respect , par quel effort insigne ,  
De ma main, de mon cœur, tu dois te rendre di-  
gne !

Tu ne peux, qu'à ce prix, m'appaiser désormais ;  
Fais ton devoir, Clovis, ou ne me vois jamais !



## S C E N E II.

CLOVIS. GARDES.

CLOVIS.

**Q**U'entens je ! quel dessein ? Qu'ose-t-elle prétendre ?

T'unir à mon destin, n'est-ce pas te le rendre,  
Cruelle, cet Empire où tendent tes desirs ?

Mais quoi, pour me tromper, pour cacher ses  
soudirs,

N'est-ce pas là plutôt un détour de l'ingrate ?

Peut-être qu'en secret son cœur déjà se flatte...

## S C E N E III.

CLOVIS. CLODOADE. GARDES.

CLOVIS.

**C**Her Clodoade, viens, viens consoler ton Roi !

Une Orgueilleuse encor lui refuse sa foi :

Dédaignant cet amour où mon cœur s'abandonne,

Elle veut disposer de sa main & du Trône.

Dans les divers transports dont je tuis combattu,

Je veux bien l'avouer, mon amour, ma vertu.



Peut-être auroient déjà surpassé son attente ;  
Mais une idée affreuse aussi tôt m'épouvante.  
Peut être elle ne feint de rebuter mes vœux ,  
Que pour mieux m'éblouir , pour cacher d'autres  
feux !

Te le dirai-je encor ? Une aveugle colère  
Me fait craindre surtout un rival dans mon frere ;  
Je crains que Sigibert ne l'emporte aujourd'hui.  
Je ne sçais quel sujet m'irrite contre lui ;  
Mais , ami , dès l'enfance , une invincible haine  
M'a toujours fait souffrir sa présence avec peine.  
Justes Dieux ! à deux cœurs formés du même

sang ;

Tous deux , le même jour , sortis du même flanc ,  
Deviez-vous inspirer des sentimens contraires ,  
Et , presque en les formant , rendre Ennemis deux  
freres ?

Car enfin , je le vois , il me hait à son tour.

## C L O D O A D E .

Eh ! qu'importe à Clovis sa haine ou son amour ?  
Si son aspect vous blesse , il est le seul à plaindre !  
Vous êtes Roi , Seigneur ; vous n'avez rien à crain-  
dre .

Le Français , avec joye , embrasse vos genoux ;  
Il fléchit sous vos loix plus par amour pour vous  
Que par obéissance à votre droit d'aînesse.  
Si vos feux rebutés d'une fière Princesse ,  
N'ont pû , de ses mépris , vous rendre encor vain-  
queur ,

Honorez d'autres yeux du don de votre cœur .

Entre Alaric & vous , cette guerre obstinée  
Pourroit se terminer par un digne hyménée.  
En épousant sa sœur , aisément à vos loix ,  
Vous pourriez achever d'affervir les Gaulois .

Et dompter ces Guerriers dont jadis les Ancêtres,

Dans les neveux d'Hector, reconnoissoient leurs maîtres.

## CLOVIS.

Si, des traits de l'amour, j'avois pû m'échaper,  
De ces vastes projets, je pourrois m'occuper.

D'ailleurs, s'il étoit tems d'entrer dans ces Contrées,

Où la gloire a pour nous, des palmes préparées,  
Malgré les vains efforts des Gots & des Romains,  
Les Français suffiroient à mes justes desseins.

Mais tant d'ambition n'est pas ce qui m'inspire.

Cette soif de regner, d'étendre son empire

Fait-elle donc toujours la grandeur d'un Héros ?

D'un peuple obéissant, affermir le repos,

Poursuivre le forfait, protéger l'innocence ;

Ces objets, sur mon âme, ont bien plus de puissance :

A la Princesse enfin ne dois-je pas le rang,

Que mon Pere ravit aux Héros de son sang ?

Obtenons par nos soins, qu'enfin elle se rende ;

Qu'elle accorde à mes vœux le prix que je demande.

Ah ! qu'un cœur vertueux est charmé de pouvoir

Satisfaire à la fois sa flâme & son devoir !



SCÈNE IV.

CLODOADE, *seul.*

**C**ontre un Prince si grand à regret je conspire ;  
Mais l'amour de mes Rois est tout ce qui  
m'inspire.

D'un lâche Usurpateur, le sang est odieux ;  
Le coup qui le répand est toujours glorieux !

Mais Lisois tarde bien ! A les Princes fidèle,  
Des plus zélés Sujets, c'est le digne modèle ;  
Je veux lui confier mes importans projets ;  
Son ardeur, son secours m'assurent du succès.  
Ah, qu'il sera surpris d'un secret qu'il ignore !  
Que les empressemens vont redoubler encore !  
Quelqu'un vient, c'est lui-même.

SCÈNE V.

CLODOADE. LISOIS.

LISOIS.

**E**Nnemi de ton Roi,  
Protecteur des Tyrans, que veux-tu donc de moi ?  
Ne m'a-t-on rappelé du fond de la Rhétie,  
Que pour trancher enfin les restes de ma vie ?

16                    C H I L D E R I C ;

Non , ne le pense pas , mon cœur n'a point changé :

Du malheur de mes Rois , toujours plus affligé ,  
J'abhorre , d'un Tyran , la fureur parricide ;  
Je pleure encor le sang versé par le perfide.

C L O D O A D E .

Ne contrains point tes pleurs ; ne redoute plus rien !

Les transports de ton cœur ont passé dans le mien.

L I S O I S .

Qui fut , à son serment , à son Maître infidèle ,  
D'un sujet vertueux , peut-il chérir le zèle ?

C L O D O A D E .

Né me reproche plus de les avoir trahis .

L I S O I S .

Cruel , de Childeric , tu fis périr le fils !  
Et tu veux qu'oubliant un forfait que j'abhorre . . .

C L O D O A D E .

Si je l'avois sauvé , s'il respiroit encore ,  
Ce fils , que dirois tu ?

L I S O I S .

Que tu fis ton devoir .

Mais surquoi me flatter d'un si charmant espoir ?  
Le devoir , sur ton cœur , n'eut jamais de puissance .

C L O D O A D E .

N'en croyez pas , vous dis-je , une vaine apparence .

Enfin je l'ai sauvé : ne me jugez du moins  
Qu'après être informé du succès de mes soins . .

Evagès & Bizine éprouvant la vengeance ,  
Que sur eux , de Gellon , porta la défiance ,  
Le tyran me chargea du soin de ses deux fils ,  
Qu'à la foi d'Evagès , lui-même avoit commis .  
Mais peu de tems après , Gellon scut qu'à sa haine ,

Un fils de Childeric , attaché par la Reine ,  
Des Peuples attachés encore à leur devoir ,  
Entretenoit l'amour & nourrissoit l'espoir.  
Je fus , par le Tyran , chargé de le poursuivre :  
Je le cherche en effet ; bientôt on me le livre :  
Mais en obéissant , mon cœur s'armoit pour lui ;  
Je le persécutois pour être son appui.  
Tout à coup , le Ciel même à mes desseins propice ,  
Et m'inspire , & seconde un trop juste artifice.  
Le second des enfans à ma garde commis ,  
Sigibert meurt ; mon Prince à sa place est remis ;  
Et je porte à Gellon , pour flatter son envie ,  
Son Fils percé de coups , qu'il prend , dans sa furie ,  
Pour le reste du sang qu'elle veut épuiser.  
Il ne songea depuis qu'à me favoriser :  
Délivré par moi seul d'une crainte importune ,  
Aussi haut qu'il pouvoit , il poussa ma fortune.  
Ce sont là de tes jeux , Idole des Humains !  
Flatter de fiers Tyrans dans leur plus noirs desseins ;  
C'est se les asservir ; dès lors ils vous chérissent ;  
Leurs trésors sont souvent pour ceux qui les tra-  
hisent.

Le grand Art en effet d'assurer leur repos ,  
N'est que l'art de sçavoir les trahir à propos.

L I S O I S.

Ainsi , de Childeric , Sigibert prit naissance :  
Mais , pour ce Prince encor quelle est votre espé-  
rance ?

Quand le tyran mourut , pourquoi laisser regner  
Clovis , que de l'empire il falloit éloigner ?

C L O D O A D E.

Que pouvois-je , moi seul ? sa haute renommée  
Avoit déjà séduit & le Peuple & l'Armée.  
Hélas ! de Childeric les amis consternés ,  
Dispersés dans l'exil , aux fers abandonnés ;

Pouvoient-ils seconder ma juste impatience  
 Il falloit , de Clovis , gagner la confiance :  
 Mes soins ont réussi ; je lui fais rappeler  
 Tout ceux que le Tyran avoit fait exiler.  
 Clovis est généreux ; son cœur trop magnanime  
 Qui sçait peu comme on garde un sceptre illégitime ,  
 Nous offre les moyens de mieux nous réunir ;  
 Même , de ses bienfaits , nous devons le punir.  
 La vertu , qui , des cœurs , captive trop l'estime ,  
 Dans un Usurpateur , produit l'effet du crime.

## LISOLS.

Je vois avec transport tes soins , & ton ardeur ;  
 Et , d'un nouveau courage , ils remplissent mon cœur.

Cependant , je l'avoue , une crainte secrète  
 Rend mon ame incertaine , & ma joye imparfaite.

Croirai-je sur ta foi qu'affranchi du trépas. . .

## CLODOADE.

Non , non , de tes soupçons , je ne m'offense pas.  
 C'est en les détruisant qu'il faut que je m'en vange ;

Sinnorix fut témoin de cet heureux échange.

## LISOLS.

Sinnorix ?

## CLODOADE.

Oui , lui-même : il étoit , après toi ,  
 Le plus zélé de tous pour le sang de son Roi.  
 Mais j'aurois confié le secret à toi-même ,  
 Si , du cruel Gellon , la défiance extrême ,  
 Loin de Tournay , déjà ne t'avoit exilé.

LISOIS.

Sinnorix ne vit plus, par Gellon immolé...

CLODOADE.

Les lettres que j'en ai feront les témoignages...

LISOIS.

De votre foi, Seigneur, assuré par ces gages,

Je verrai qu'un vrai zèle a pu seul vous guider:

L'honneur où je prétends est de vous seconder.

CLODOADE.

Vous devez vous convaincre avant que d'entre-  
prendre:

Dans mon Appartement, Seigneur, daignez vous  
rendre;

Ensuite vous irez consulter vos amis,

Et sonder quel espoir nous peut être permis.

Mais Sigibert paroît!

LISOIS.

Qu'il connoisse mon zèle!

## SCENE VI.

SIGIBERT. CLODOADE.

LISOIS.

CLODOADE, *présentant Lisois à Sigibert:*

**S**eigneur, voici Lisois ce serviteur fidèle,  
Qui toujours, pour ses Rois, brula d'un digne  
amour!

Tous ses vœux sont pour vous: j'attendois son re-  
tour,

Pour vous faire sçavoir quel sang vous a fait naître ;

Pour reconnoître en vous le fils de notre Maître.

LISOIS.

Quelle joie est la mienne ! Héritier de mon Roi ;  
O fils de Childeric , c'est donc vous que je voi !

SIGIBERT.

Qu'entens-je , juste Ciel ! Quel seroit ce mystère ?  
Moi , fils de Childeric !

CLODOADE.

Il ne faut plus se taire :

Oui , vous êtes son fils ; par moi-même élevé ;  
Des fureurs d'un cruel , c'est moi qui vous sauvai.

SIGIBERT.

Quoi , je serois ce Prince à qui , dit-on , la vie ,  
Au gré de ce Tyran , par tes coups fut ravie ?

CLODOADE.

Au lieu de son fils mort , j'eus soin de vous placer.

SIGIBERT.

Quel bienfait ! t'en pourrai-je assez récompenser ?  
Mais , si pour obéir , vous l'aviez réservée ,  
Qu'importe que ma vie ait été conservée !  
Pour un grand cœur qu'au Trône a dû placer le  
sang ,

Le trépas est moins dur que la perte du rang ,  
La vengeance , l'amour , la gloire , tout m'inspire :  
Reprenez vos bienfaits , ou rendez-moi l'Empire !  
Gardez votre secret , ou venez me vanger !  
Mes mains , dans ce sang vil , brûlent de se plonger :  
Hâtons nous , allons rendre à l'Héritier d'un traî-  
tre ,

Les maux dont il combla le sang qui me fit naître !

LISOIS.

Oui , selon vos désirs , Seigneur , vous régnerez ;  
De votre heureux destin , les Français assurés ,



Vous jureront bientôt la foi que leurs Ancêtres  
Promirent au Héros le premier de leurs Maîtres.  
Votre persécuteur fut toujours abhorré ;  
Le sang seul de Francus est encore adoré :  
Dans la nièce du Roi, c'est ce grand nom qu'on aime ;

L'on brûle de la voir ceinte du Diadème.

SIGIBERT.

Avant qu'à son destin Clovis puisse être uni,  
Des forfaits de son pere il doit être puni.  
Il faut la garantir de ce triste Hyménée :  
Sa main pour d'autres nœuds doit être destinée :  
Il lui faut découvrir le secret de mon sort.  
Vous viendrez , à ses yeux, confirmer mon rapport !

Je veux , de votre foi , cette première marque.

CLODOADE à Sigibert.

Nous sommes prêts à tout pour notre vrai Monarque.

Cependant viens , Lisois , ne perdons point de temps.

LISOIS à Sigibert

Vous aurez de ma foi des effets éclatans.

## SCENE VII.

SIGIBERT *seul.*

Quel plaisir imprévu vient regner dans mon ame !

L'ambition , l'honneur , la vengeance , ma flâme,  
Tous mes vœux à la fois vont être enfin remplis !  
Sans crainte de remords je puis frapper Clovis !

Je ne m'étonne plus qu'une implacable haine  
Contre mon ennemi m'eût fait armer sans peine.  
Mon sang avec le sien est fait pour se haïr,  
Celui de qui je fors ne pouvoit se trahir.  
Si, pour me faire Roi, je craignois peu le crime,  
C'est ce sang qui bouilloit d'une ardeur légitime.  
Mais cherchons Valamir : qu'il rassemble au plû-  
tôt

Ceux qui lui promettoient d'entrer dans mon  
complot :

Armons-les : que Clovis ne sçache ma naissance  
Qu'en succombant aux traits d'une prompte van-  
geance !

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

SIGIBERT. LISOIS.

LISOIS.

**O**Ui, convaincu, Seigneur, que vous êtes  
mon Roi,

Je viens pour vous donner la preuve de ma foi :  
Et mon premier devoir m'oblige à vous remettre  
Un dépôt qu'à ma foi, l'on a daigné commettre.  
Des Enfans de Gellon, Evagès gouverneur,  
Avant que Clodoade eût reçu cet honneur,  
M'avoit, à Childeric, ordonné de le rendre.

SIGIBERT.

A Childeric ? Mon pere ! Ah, que viens-je d'en-  
tendre ?

N'avoit-il pas alors vû trancher son destin ?

LISOIS.

Evagès m'assura qu'on le croyoit envain ;  
Qu'en Turinge caché, le Roi vivoit encore ;  
Et, le visage en pleurs, pour mon Maître il  
m'implore.

Vain espoir ! tous mes soins n'ont pû le retrouver.

Si, des mains de Gellon, il a pû se sauver,  
Tant de malheurs sans doute ont terminé sa vie.  
Mais, parmi tant de maux, que mon ame est ravie

De pouvoir aujourd'hui rendre du moins au Fils  
Ce dépôt précieux, entre mes mains remis.

Heureux, si par mon zèle, un secret que j'ignore  
Est utile, Seigneur, à ce sang que j'adore !

*(Il remet un paquet de lettres cacheté à Sigibert.)*

SIGIBERT lisant le dessus de l'enveloppe.

AU ROI CHILDERIC.

*Sigibert ouvre le paquet, lit bas, & s'écrie à part.*

- - - - - Dieux ! Que vois-je ?

*à Lisois.*

Il étoit tems

Que je fusse informé de ces faits importants.

Tu n'aurois jamais pû me prouver mieux ton  
zèle.

Je ne l'oublierai point ; acheve, ami fidèle,  
Des Héros mes Ayeux fais-moi remplir le rang.

LISOIS *en s'en allant.*

Je vais, pour vous le rendre, exposer tout mon  
sang.



SCENE

SCÈNE II.

SIGIBERT *seul.*

**Q**uel caprice du sort ! Dieux , que viens-je d'apprendre !

A ce prompt changement , aurois-je dû m'attendre !

Je n'en puis revenir , & toujours plus surpris. . .  
Voyons , examinons ces funestes écrits.

*Il lit la première Lettre.*

EVAGÈS à son Roi.

» Je meurs sans avoir pû vous rendre votre Empi  
» re,

» Seigneur ; mais votre fils respire ,

» Et paroît réservé pour un plus heureux sort.

» Ce billet de la Reine éclaircit mon rapport.

*Il lit la seconde Lettre.*

La Reine BAZINE à EVAGÈS.

» Je ne me plaindrai plus des fureurs d'un barbare ;

» Ton zèle , Evagès , les repare

» Puisqu'il vient de placer au lieu du fils aîné

» D'un Usurpateur détestable

» Le fils de Childeric , de ton Roi véritable ;

» Et qu'ainsi , pour regner , mon fils est destiné ;

» Car le Tyran envain oseroit le poursuivre ,

» Sous le nom de Clovis , mon fils est sûr de vivre ;

» Par cet échange heureux , voulant fraper le mien ,

» L'implacable Gellon immoleroit le sien.

» Puisse à mes vœux le Ciel propice

» Te payer dignement d'un si rare service !

B

Je n'en scaurois douter : je fus changé deux fois  
Par mes deux Gouverneurs trop zélés pour leurs  
Rois,

Et parjures tous deux envers leur nouveau Maître.

Ainsi, pour être Roi le Ciel m'avoit fait naître

Le premier des Enfans qu'il donnoit à Gellon ;

Mais Evagès donna ma place avec mon nom

Au fils de Childeric par un premier échange ;

Et crû fils de ce Roi par ce triste mélange,

A la mort, sous ce titre, on alloit me livrer,

Lorsque, de Sigibert qui venoit d'expirer,

Par un second échange, on me remet la place,

J'admire ce qu'ont pû l'imposture & l'audace !

Le fils de Childeric n'est autre que Clovis,

Moi, je suis, de Gellon, le véritable fils.

Ces Ecrits clairement dévoilent ce mystère.

N'importe, le destin ne m'est pas si contraire,

Puisqu'un si grand secret de moi seul est connu.

Clodoade & Lisois pour Roi m'ont reconnu :

Profitons en ce jour de cette erreur extrême,

Pour couronner mon front, pour fléchir ce que

j'aime,

Et pour répandre enfin un sang trop bien servi,

Par mon Pere sans fruit, si longtems poursuivi.

Chere ombre de Gellon, à ma juste furie,

Doutes-tu que, de toi, je ne tiennne la vie ?

Le sort faisant tomber ces écrits en mes mains ;

A déjà réparé de perfides desseins :

Je suis sûr désormais . . . j'apperçois la Prin-  
celle ;

Feignons, & commençons par servir ma tendresse :



SCÈNE III.

ALBIZINDE. SIGIBERT.

ALBIZINDE *à part.*

**S**igibert en ces lieux ! tâchons de l'éviter.  
*( Elle veut s'en aller , Sigibert l'arrête. )*  
 SIGIBERT.

Ne fuyez point, Madame, & daignez m'écouter,  
 Je ne fus point instruit dans l'art de me contrain-  
 dre ;

Je ne le cèle pas, mon cœur ne sçait point feindre.  
 Je vous aime, Madame, & viens avec transport,  
 De ma flâme, à vos pieds vous demander le sort.  
 Ni les feux dont, pour vous, Clovis ressent l'at-  
 teinte ;

Ni l'horreur, à ces mots, sur votre front empreinte ;  
 Ni votre hymen prochain, ni mes soins rebutés  
 Ne peuvent mettre un frein à mes feux irrités.  
 Toujours avec l'amour l'espoir naît dans une  
 ame :

Et c'est ce doux espoir dont se nourrit ma flâme,  
 Qui me flatte en secret que, renduë à mes vœux,  
 De ce fatal hymen, vous allez fuir les noeuds.

ALBIZINDE.

Oui, je romps cet hymen : mais crois-tu, témé-  
 raire,

Que, par un tel refus, mon cœur songe à te  
 plaire ?

B ij

D'où te vient tant d'audace ? eh quoi ! dans ce moment,

Où me livrant entière à mon ressentiment,  
D'un Roi, par ses exploits digne du diadème ;  
Je dédaigne la main & la grandeur suprême ;  
Où je suis dans Clovis l'héritier de Gellon .

Du cruel destructeur de toute ma Maison !  
De quel front oses-tu parler à ta Princesse ,  
L'aimer, l'entretenir d'une vaine tendresse ;  
Et pousser ton orgueil jusques à lui montrer  
La frivole espérance où tu peux te livrer ?

Toi, qui ne peux m'offrir la suprême puissance ;  
Toi, qui, sans dignités, sans vertus, sans naissance ,

N'as pour toi, pour tout bien, pour tout mérite  
enfin ,

Que l'opprobre qui couvre un Fils d'un assassin.

SIGIBERT.

Vous croyez m'outrager ; mais ce courroux me  
flatte :

Oui, contre les Tyrans plus votre haine éclate ,  
Plus vous charmez mon ame, & plus vous nour-  
rissez

Et l'amour, & l'espoir dont vous vous offensez.

N'achevez point, Madame, un coupable hymen  
née ;

Pour de plus dignes nœuds, vous êtes destinée :

Détestez à jamais la race de Gellon ;

Montrez-vous digne ainsi du sang de Pharamon ;

Songez qu'à le vanger la gloire vous oblige ;

N'oubliez rien enfin de tout ce qu'elle exige :

C'est-là tout ce qu'ici je demande de vous ;

C'est-là l'unique objet de mes vœux les plus doux.

Ce discours vous surprend ! vous ne sçauriez  
l'entendre !



# TRAGÉDIE.

19

Mais je puis d'un seul mot vous le faire comprendre :

Et peut-être qu'alors. . . .

ALBIZINDE.

Cesse de t'abuser.

Eh, que me dirois-tu qui me pût appaiser?

SIGIBERT.

Un secret qui, bientôt dans votre ame adoucie ;

Doit changer en amour cette haine endurcie.

Je ne balance point à vous le confier :

Votre vertu suffit pour me justifier.

Mais songez que l'État, votre propre vengeance ;

Que le sang vous impose un rigoureux silence !

C'est votre gloire enfin, votre intérêt, le mien ;

Un seul mot peut tout perdre.

ALBIZINDE.

Acheve & ne crains rien.

SIGIBERT.

La race de vos Rois n'est pas encor détruite :

Un fils de Childeric évita la poursuite

De la Barbare main ardente à l'égorger ;

Et ce fils en ce jour est prêt à vous vanger.

ALBIZINDE.

Ah! que m'apprenez-vous? chere, mais vaine  
idée :

La rage de Gellon fut trop bien secondée.

SIGIBERT.

Par Clodoade . . . .

ALBIZINDE.

Quoi . . . .

SIGIBERT.

Le Tyran fut trompé ;

C'est par lui qu'au trépas, ce fils est échappé.

B.ij.

**CHILDERIC ;  
ALBIZINDE.**

Est-il bien vrai , Grands Dieux ? . . . où respire ce Prince ?

Où dois-je le chercher ? quel Ciel , quelle Province . . . .

**SIGIBERT.**

Il n'est pas loin.

**ALBIZINDE.**

Comment . . .

**SIGIBERT.**

Il est devant vos yeux ;

Madame : qu'en ce jour son sort est glorieux . . .

**ALBIZINDE.**

Vous , fils de Childeric ! non , il n'est pas possible :

Si vous étiez son fils , mon ame plus sensible

Déjà plus d'une fois , me l'eût fait pressentir ;

Mon cœur oseroit-il ici vous démentir ?

Vous ne m'entretenez d'un récit peu fidèle ,

Que pour mieux insulter à ma douleur mortelle ;

Clodoade , à Gellon , fut trop bien attaché ,

Le fils de Childeric ne peut l'avoir touché :

L'ingrat . . . . .

**SIGIBERT.**

Lisiez , Madame , & Clodoade même

Viendront vous informer de l'heureux stratagème ;

Où , pour me conserver , ce dernier eut recours :

Vous verrez que ma bouche a parlé sans détours :

Puis-je au moins espérer qu'après leur témoignage ,

De mes feux , sans couroux , vous recevrez l'hommage ?

**ALBIZINDE.**

J'aurai les sentimens qui sont dûs à mon Roi ;

N'en doutez point , Seigneur ; tout vous répond pour moi.

# TRAGÉDIE.

SIGIBERT.

Ah, ce n'est point assez ! La flamme la plus tendre,  
A de plus doux transports, est en droit de pré-  
tendre.

Au nom de ces Héros dont nous sommes sortis,  
Daignez, . . . .

*Il se met aux genoux d'Albizinde.*

ALBIZINDE.

Que faites-vous ! Ciel, j'apperçois Clovis !

## SCÈNE IV.

CLOVIS. ALBIZINDE.

SIGIBERT.

CLOVIS à Albizinde.

J E ne m'attendois pas que dans cette journée ,  
Où s'allument pour nous les flambeaux d'hymé-  
née,  
Où vous allez monter aux rang de vos Ayeux ,  
Il fût quelque mortel assez audacieux ,  
Pour...

*( à Sigibert. )*

Si je n'écoutois que ma flamme offensée ,  
Que , du suprême rang , la majesté blessée ,  
Je pourrois égaler le supplice au forfait ,  
Prince, de mon courroux , vous sentiriez l'effet.  
Je veux bien cependant, vous regardant en frere,  
Suspendre encor les traits d'une juste colére ;

B. iiij.

75

C H I L D E R I C ;

Mais fuyez Albizinde ; oubliez ses attraits ;  
Surtout , à ses regards , ne vous offrez jamais :  
Sortez.

S I G I B E R T *à part en s'en allant.*

Diffimulons ; mais , de tant d'arrogance ;  
Je tirerai bientôt une pleine vengeance.

---

## S C E N E V.

C L O V I S . A L B I Z I N D E .

C L O V I S ;

**S**igibert seul, Madame, a donc pû vous charmer ;  
Mes respects , ni mes soins n'ont pû vous dé-  
farmer !

Vous ne me condamnerez à rendre la couronne ,  
Que pour le faire asseoir avec vous sur le Trône.  
Votre amour pour ce Prince , hélas ! trop fortuné ;  
Vous a fait oublier de quel pere il est né !  
Par lui , Gellon enfin vient d'obtenir sa grace ;  
C'est moi que l'on punit de son injuste audace :  
Le crime par moi seul doit donc être expié ?

A L B I Z I N D E .

J'aimerois Sigibert , moi ! J'aurois oublié  
De quel sang odieux , il a reçu naissance !  
Mais pour faire cesser un doute qui m'offense ,  
Ne t' imagine pas que , de tes vains soupçons ,  
J'aie combattre ici les frivoles raisons :  
Tu pourrois te flatter qu'Albizinde tremblante  
Redouteroit l'effet de ta haine éclatante .

Des secrets de mon cœur, Clovis, juge à ton gré ;  
 A la haine , à l'amour , pense qu'il s'est livré ;  
 Que tes soupçons sont vrais , que ton esprit s'é-  
     gare ,  
 Le devoir qui , de toi , pour toujours me sépare ,  
 D'un œil indifférent me fait tout regarder ;  
 Il ne me permet pas de te dissuader.

## C L O V I S.

Mais ne craignez-vous pas que ma flamme ou-  
     tragée ,  
 Sur un heureux rival , ne soit enfin vengée ?  
 Peut-être vous pensez que le sang , la vertu ,  
 Mes bontez retiendront mon esprit combattu ?  
 D'un transport de l'amour , quel mortel peut ré-  
     pondre ?  
 Tyran d'un triste cœur , il y sçait tout confondre ;  
 Lorsqu'il est irrité , désespéré , jaloux ,  
 Il frappe sans songer sur qui tombent ses coups :  
 L'ame la plus tranquille & la plus généreuse ,  
 Sous le joug de l'amour trop longtems malheu-  
     reuse ,  
 Peut , du plus noir forfait , se cacher les horreurs ;  
 Et passer tous d'un coup aux plus grandes fureurs.

## A L B I Z I N D E.

D'une feinte bonté que ton cœur se dépouille ;  
 Va , ne le contrains plus , que d'opprobre il se souil-  
     le ;  
 Rends-toi digne héritier de l'Auteur de tes jours ;  
 De ses noires fureurs éternise le cours !  
 Pour ton nom , rends ma haine encor plus légi-  
     time ;  
 Enfin délivre-moi de ce reste d'estime ,  
 Qui même en t'accablant , me faisoit admirer  
 Des vertus , que ton sang n'a pas dû t'inspirer.

Toi-même cependant tremble dans ta colère !  
 Sçais-tu ce que je puis & ce que peut ton frere ?  
 Si , jusques sur ses jours , tu pouvois attenter ,  
 Peut-être qu'à ma voix , prompts à se révolter ,  
 Tes plus zélés sujets puniroient ton audace.  
 L'on ne me gagne point en usant de menace :  
 Mon cœur indépendant , soumis au seul devoir ,  
 Des Tyrans les plus fiers , sçait braver le pou-  
 voir ,

## CLOVIS.

Enfin , de votre cœur , je sçai l'endroit sensible..  
 Cessez , à mes désirs , cessez d'être inflexible ,  
 Ou redoutez des coups qui pourroient accabler  
 Cet objet pour qui seul vous avez pû trembler.

## ALBIZINDE.

Je te l'ai déjà dit , j'ose encor te le dire :  
 Ce n'est point Sigibert pour qui mon cœur sou-  
 pire :

Le plus cruel ennui qui m'afflige en ce jour ,  
 C'est de sçavoir , pour moi , jusqu'où va son amour.  
 Si pourtant contre lui , ta folle jalousie  
 Osoit faire éclater une injuste furie ;  
 Si je voyois ses jours dans le moindre danger ;  
 Tu me verrois alors plus prompte à le vanger ;  
 Plus prompte à l'arracher à ta fureur extrême ,  
 Que je ne le ferois pour mon vainqueur lui-  
 même.



SCÈNE VI.

CLOVIS. GARDES.

CLOVIS.

**D**ieux ! que veut elle-dire ? Et quel est ce discours ?

Non non , pour m'aveugler , inutiles détours !

La crainte , l'embarras , les transports qui la pressent ,

Ne m'ont que trop fait voir à qui ses vœux s'adressent.

SCÈNE VII.

CLOVIS. CLODOADE.

GARDES.

CLOVIS.

**C**'En est fait , Clodoade , il est temps d'éclater !  
Sigibert est aimé , je n'en sçaurois douter.

Je viens de le surprendre aux pieds de la Princesse ;

Et loin de rassurer ma jalouse tendresse ,

L'ingrate a mis ses soins à me désespérer ;

Toujours plus orgueilleuse ; ... Ah ! c'est trop en-  
durer !

B. vj.

Quand je pouvois penser qu'un devoir héroïque  
Lui montrait mon hymen comme un joug tyran-  
nique,

Ou que, de sa naissance, un reste de fierté  
Vouloit des miens, sur moi, punir la cruauté,  
A souffrir les dédains, je sçavois me contraindre :  
J'admirois son grand cœur plutôt que de m'en  
plaindre :

Mais puisqu'envers mon sang, elle a pû s'appaiser,  
Je dois punir celui qui me fait mépriser.  
Ma fureté, l'amour demandent qu'il périsse.

*aux Gardes:*

Qu'on cherche Sigibert ; Gardes, qu'on le saisisse !

C L O D O A D E.

'Ah ! Seigneur, arrêtez ! Je ne vous connois plus :  
Voulez-vous démentir ces divines vertus,  
Qui, des cœurs enchantés, vous attirent l'hommage ?  
Pour le premier essai d'une jalouse rage,  
C'est un frere, Grands Dieux, que vous voulez per-  
cer !

Sans en fremir, Seigneur, pouvez-vous y penser ?  
Si, toujours sans respect Albizinde, vous brave,  
Ou brisez le lien qui vous rend son esclave,  
Ou, par votre pouvoir, faites-vous obéir :  
Mais oser jusques-là vous-même vous trahir,  
Qu'un frere soit l'objet . . .

C L O V I S.

Clodoade ; pardonne-

Des transports où mon cœur malgré moi s'aban-  
donne.

D'un feu désespéré c'est le premier éclat !  
Après tant de bontés pour un objet ingrat,  
Puis-je voir qu'un rival . . . mais enfin c'est mon  
frere :

Et quoique me conseille un aveugle colere,



J'esuivrai mon devoir plutôt que mon amour.  
 Je connois mon erreur: ce n'est pas sans retour  
 Que dans les cœurs bien nés l'amour éteint la gloire;  
 Bientôt un noble effort ramène la victoire.  
 Tu m'as ouvert les yeux; je m'abandonne à toi:  
 Tes conseils font déjà la gloire de ton Roi;  
 Il faut qu'il doive encor son repos à ton zèle:  
 Je te laisse le soin de fléchir la cruelle.  
 Va, cours: pour désarmer son injuste rigueur,  
 Peins-lui le désespoir qui déchire mon cœur.  
 J'ai honte de brûler d'une flamme si forte:  
 Mais l'amour si souvent à tant d'excès s'emporte;  
 Que je dois moins rougir de m'en voir abbattu,  
 Puisque je fais encor triompher la vertu.

SCENE VIII.

CLODOADE, *seul.*

**M** Alheureux Sigibert, quel péril t'environne ?  
 Je doist'en garantir en t'élevant au Trône.  
 Il est temps....

SCENE IX.

CLODOADE. LISOIS.

CLODOADE.

**D**E nos vœux, quel sera le succès ?  
 Pouvons-nous espérer....

LISOIS.

Tout est à nos souhaits.

Les Chefs de la Noblesse & les Chefs de l'Armée;  
 Marcomire, Eribert, Trasimond, Arimée,  
 En faveur de leur Roi, contre l'Usurpateur!  
 Tous brûlent à l'envi d'une égale fureur.

Si vous daignez m'en croire, il faut que dans  
 une heure,

Sigibert soit au Trône, il faut que Clovis meure.  
 Amenez la Princesse au Temple en cet instant;  
 Qu'elle flatte Clovis d'un hymen qu'il attend:  
 Déjà, de cet hymen, la pompe est préparée,  
 Et, par ses seuls refus, la fête est différée:  
 En flattant de Clovis les desirs les plus doux,  
 Qu'elle vienne, Seigneur, le livrer à nos coups.  
 Il ne peut échaper, s'il entre dans le Temple:  
 Mon bras vous donnera le signal & l'exemple.

## CLODOA DE.

Achevons ce projet pour nous si glorieux,  
 Sans doute en ce moment inspiré par les Dieux.  
 Allons tout disposer pour hâter l'entreprise;  
 Albizinde, à nos vœux sera bientôt soumise:  
 Le sang parle en son ame; elle aime Sigibert,  
 Leur amour par Clovis vient d'être découvert;  
 Peut-être que sans moi, de sa jalouse rage,  
 Sur le Prince déjà seroit tombé l'orage:  
 Mais pour mieux détourner de si funestes coups,  
 Il faut que Sigibert se rende auprès de vous.  
 Dès que tout sera prêt au gré de notre zèle,  
 Nous verrons la Princesse: & je vous réponds  
 d'elle.

## SCÈNE X.

LISOIS *seul.*

Daignez guider nos coups , ne nous enviez  
pas

La gloire de punir les plus grands attentats ;  
Dieux ! laissez-nous jouir de la douceur suprême  
D'avoir , à notre Roi , rendu le Diadème !

*Fin du second' Acte.*



## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

ALBIZINDE. ELLENIRE.

ALBIZINDE.

**I**mplacable devoir , Mânes de mes Ayeux ,  
 Juste ressentiment contre un sang odieux ,  
 Etes-vous satisfaits des efforts de mon ame ?  
 D'un Amant vertueux , je rejette la flamme ;  
 Je refuse & son Trône , & sa main , & son cœur ,  
 Tandis que , sur le mien , lui-seul regne en vain-  
 queur.

Ah ! ma chere Ellenire , après cette victoire  
 Que , sur ma passion , a remporté la gloire ,  
 Je puis enfin , sans honte , avouer un amour  
 Que j'avois , à tes yeux , caché jusqu'à ce jour.  
 Oui , j'adore Clovis ; nos penchans dès l'enfance ;  
 Malgré tous mes efforts , étoient d'intelligence.

ELLENIRE.

Eh , qui mieux que Clovis , jamais a mérité  
 D'être , de tous les cœurs , adoré , respecté ?  
 Des forfaits de son pere , il ne fut point coupable.

ALBIZINDE.

Ah ! je sens que Clovis n'est que trop estimable !  
 Mais combattre , étouffer une fatale ardeur.  
 Sont les moindres efforts que m'impose l'honneur :

# TRAGÉDIE.

47

Je lui dois immoler encor jusqu'à ma haine.

ELLENIRE.

Quel devoir vous condamne à cette affreuse peine?

ALBIZINDE.

O destin !

ELLENIRE.

Avez-vous quelques secrets pour moi ?

Ou, pour me les cacher, soupçonnez-vous ma foi ?

Ne puis-je vous servir ?

ALBIZINDE.

Tu ne peux que me plaindre.

O vous qui m'accablez, c'est assez me contraindre ;

Intérêt de mon sang, trop cruelle vertu,

Laissez du moins la plainte à mon cœur abattu !

O Dieux ! à quels tourmens m'avez-vous condamnée :

Ou plutôt quel démon régla ma destinée ?

Mais que fais-je ! La plainte est un foible secours ;

Toujours d'un ame lâche, elle fut le recours ;

Grossissant à nos yeux le malheur qui nous blesse,

Elle entretient nos maux, accroît notre foiblesse ;

Elle abat le courage, elle amolit le cœur ;

Et c'est par là surtout que l'amour est vainqueur.

Cédons sans murmurer, une force invincible,

A la haine, à l'amour, envain me rend sensible ;

Je soumettrai si bien leurs feux à mon devoir

Que sur moi désormais, ils seront sans pouvoir ;

Qu'aux plus austères loix, m'allervissant moi-même,

On ne connoîtra pas si je hais, où si j'aime.

CHILDERIC;

---

SCENE II.

ALBIZINDE. ELLENIRE.  
AGIONE.

AGIONE.

**M** Adame, un inconnu demande à vous parler,  
C'est un secret, dit-il, qu'il vient vous révéler,  
Qui, pour vous, de son zèle est une sûre preuve.

ALBIZINDE à Agione.

Qu'on le fasse approcher !

---

SCENE III.

ALBIZINDE. ELLENIRE.

ALBIZINDE.

**Q**Uelle nouvelle épreuve !...  
Est-ce quelque malheur qu'on me vient annoncer !  
Il paroît.

à Ellenire.

Laisse-nous !

SCÈNE IV.

CHILDERIC *inconnu.*

ALBIZINDE. AGIONE.

AGIONE *au fond du Théâtre à Childeric.*

Vous pouvez avancer.

SCÈNE V.

ALBIZINDE. CHILDERIC.

CHILDERIC *inconnu, à part.*

Ciel ! ne m'abuse point, que ton courroux expire.  
ALBIZINDE.

Approchez, quels secrets avez-vous à me dire ?

CHILDERIC *inconnu.*

Digne reste du sang qu'adorent les Français,  
Enfin le juste Ciel touché de mes regrets,  
Avant que de mourir, permet que je vous voie ;  
D'embrasser vos genoux, il m'accorde la joie.

ALBIZINDE.

De quel trouble soudain mon cœur est agité !

CHILDERIC *inconnu.*

Madame, pardonnez à ma fidélité,

CHILDERIC;

D'amour & de respect, cette légère marque ;  
 Attaché dès-longtems à votre vrai Monarque...

ALBIZINDE.

A Childéric ?

CHILDERIC *inconnu*.

A lui.... je vous entends gémir !

ALBIZINDE.

Hélas ! de ses malheurs, vous me voyez fremir !  
 Leur souvenir fatal m'arrache encor des larmes.

CHILDERIC *inconnu*.

Qu'une amitié si tendre aura pour lui de charmes !  
 Je n'espérois pas moins : trop sûr de votre foi ,  
 Je viens vous implorer...

ALBIZINDE.

Pour qui !

CHILDERIC *inconnu*.

Pour votre Roi ;

Qu'assez & trop longtems, le destin persécute.  
 En ces lieux, près de vous, Childeric me députe.

ALBIZINDE.

Childeric ! quelle erreur !

CHILDERIC *inconnu*.

Madame, il n'est point mort :

Croyez-en mes sermens ; croyez-en mon rapport.  
 Votre seul intérêt est tout ce qui le touche ;  
 C'est lui qui vous l'assure aujourd'hui par ma bouche.

ALBIZINDE.

Quoi ! Gellon, dans son sang, n'a pas trempé ses  
 mains ?

CHILDERIC *inconnu*.

Un fidèle sujet trompa ses noirs desseins.

ALBIZINDE.

A Gellon, de ce Prince, on apporta la tête.

CHILDERIC *inconnu*.

Le Chef qui le gardoit écarta la tempête.



Par la fuite en secret , l'empêcha de périr ,  
Et , d'un de ses soldats qui venoit de mourir ,  
Il présenta la tête & flata la vangeance  
De Gellon , dont ce coup affermit la puissance.  
Cependant Childeric en Turinge ignoré ,  
A de nouveaux ennuis sans relâche livré ,  
Fugitif , consterné , traîne encore une vie ,  
De crainte , de périls , de malheurs poursuivie.

Le fidèle Evagès fut instruit de son sort ;  
Mais quand , de cet ami , le Prince apprit la mort ,  
Pour rendre sa retraite encor plus assurée ,  
Il a souvent erré de contrée en contrée ;  
Des perfides amis , craignant la trahison ;  
Il cachoit avec soin ses malheurs & son nom.  
Tant que Gellon vécut & pendant votre enfance ;  
il n'osa dans ces lieux hazarder sa présence.  
Il attendoit qu'enfin quelque heureux changement  
Offrît , pour reparoître , un favorable instant.  
De vous seule , Madame , il peut se le promettre ,  
Lui-même , entre vos mains est prêt à se remettre.

ALBIZINDE.

Qu'il vienne sans tarder ! pour lui rendre son  
Rang ,  
Je sçaurai , s'il le faut , répandre tout mon sang.  
Clodoade & Lisois ici doivent se rendre ;  
Un important secret que l'on vient de m'apprendre  
M'est garant que , par eux , de si justes projets  
Pourront avoir bientôt un glorieux succès.

CHILDERIC *inconnu*.

Vous voulez vous fier au traître Clodoade ?

ALBIZINDE.

Ce que j'apprens de lui déjà me persuade

Que jamais , pour les Rois , il ne s'est démenti ;  
 Que , d'un Usurpateur , s'il a pris le parti ,  
 Ce fut pour mieux servir une Maison auguste ,  
 Que toujours en secret , il fut fidèle & juste.  
 Je vous avertirai si tôt qu'il sera tems  
 De leur faire sçavoir ces desseins importants.  
 On vient , éloignez-vous.

*( Childéric se retire dans une coulisse. )*

## SCENE VI.

ALBIZINDE. CLODOADE.

LISOIS.

ALBIZINDE.

**Q**U'avec impatience ,  
 De vous deux en ces lieux , j'attendois la présence !  
 D'un bonheur imprévu , l'on vient de me flatter !  
 Sigibert est venu lui-même m'attester  
 Que , du Roi malheureux , il tenoit la lumière ,  
 Que , trompant , de Gellon , la fureur meurtrière ,  
 Clodoade sauva ses jours de ce danger ;  
 Qu'enfin , dès ce jour même , il alloit nous vanger.  
 N'ose-t-on point , Lisois , imposer à ma haine ?  
 Je n'en croirai que vous.

LISOIS.

La preuve en est certaine.  
 Plus que moi fortuné , ce généreux ami  
 N'a pas servi ses Rois , ni leur sang à demi ,  
 Par la fidélité , par une heureuse audace ,  
 D'un fils mort de Gellon , Sigibert tient la place ,

A L B I Z I N D E à *Clodonde*.

Eh, pourquoi si longtems, me cacher ce bienfait ?  
 Que craigniez-vous de moi, pour me taire un secret,  
 Qui, de mes noirs ennuis, calmant la violence,  
 Vous eût si dignement acquis ma confiance ?  
 Mon cœur reconnoissant au lieu de vous haïr....

## C L O D O A D E.

Je craignois des transports qui pouvoient nous  
 trahir.

Jusqu'au moment propice à rendre la couronne  
 Au Prince, à qui le sang, à qui le Ciel la donne,  
 J'ai dû, dans le secret, préparer mes desseins.  
 Honteux de vos mepris, touché de vos chagrins,  
 J'ai voulu mille fois vous rendre l'espérance ;  
 Mais vos vrais intérêts m'ont imposé silence.

## A L B I Z I N D E.

Après tant de bontés pour ce malheureux fils,  
 Le plus flatteur espoir peut donc m'être permis.  
 Occurez vraiment français, cœurs de ce nom trop  
 dignes,  
 J'exige encor de vous des bienfaits plus insignes !  
 Ce Roi, pour qui nos pleurs, tant de fois ont coulé,  
 Childeric n'est point mort ; en Turinge exilé...

## L I S O I S.

Qu'entens-je ?

## C L O D O A D E.

Childeric ! comment, par quel prodige ?...  
 L'on cherche à vous surprendre.

## A L B I Z I N D E,

Il est vivant, vous dis-je !

Un Etranger ici de sa part arrivé  
 Vous apprendra bientôt comment il s'est sauvé.

## SCENE VII.

CHILDERIC. ALBIZINDE.  
CLODOADE. LISOIS.

ALBIZINDE *poursuivant.*

**V**enez, de Childeric, venez, Ami sincere;  
Instruisez-nous du sort d'une Tête si chere;  
Ne craignez rien; parlez; ces fidèles Sujets,  
Au péril de leur vie, appuieront les projets.

LISOIS.

Que vois-je! Dieux! quels traits!

CLODOADE.

Puis-je le méconnoître?

LISOIS *se jettant aux genoux du Roi.*

Non; je n'en doute point. Ah, Seigneur!

CLODOADE *s'y jettant aussi.*

Ah, mon Maître!

ALBIZINDE.

Qu'entends-je! quoi! C'est vous! c'est mon Roi  
que je voi!

Par cet embrassement, Seigneur, permettez-moi..

CHILDERIC.

O jour cent fois heureux! jour pour moi plein de  
charmes!

ALBIZINDE.

O Dieux! dans votre sein, je puis sécher mes lar-  
mes!

CHILDERIC.

Je ne me souviens plus de mes malheurs passés;

Ces

Ces doux embrassemens les ont tous effacés.  
Après tant de périls, tant de peines mortelles,  
Je revois des Sujets généreux & fidèles !  
Vous tenez dans vos mains le sort de votre Roi ;  
Il se confie , Amis , se livre à votre foi.

LISOIS.

Vous vivez , il suffit ; avant qu'on le soupçonne ;  
Nous vous devons , Seigneur, rendre votre Couronne !

CHILDERIC à Lisois.

Que ce noble transport , que ce zèle m'est doux !  
Mais que puis-je espérer ? pour moi que ferez-vous

CLODOADE avec empressement.

Ce que, pour votre fils , nous allions entreprendre.

CHILDERIC.

Mon fils, est-il vivant ! Ah que viens-je d'entendre ?

ALBIZINDE.

Seigneur, c'est Clodoade à qui vous le devez :  
C'est lui, par qui ses jours ont été conservez.

CHILDERIC à Clodoade.

Que ne te dois je point ! vos bontés se déploient ;  
Que de biens en un jour , Grands Dieux , elles m'envoyent !

Mais achevez , Ami ; montrez-moi ce cher fils :  
Que mes plus tendres vœux à l'instant soient remplis !

CLODOADE.

Vous ne languirez point dans votre impatience :  
C'est votre fils, Seigneur, qui , près de nous , s'avance.

## SCENE VIII.

CHILDERIC. ALBIZINDE.  
CLODOADE. SIGIBERT.  
LISOIS.

CHILDERIC *regardant attentivement  
Sigibert.*

C'Est là mon fils ! O Ciel ! avec quelle froideur.....

Quoi , la Nature même est muette en mon cœur !

SIGIBERT , *parlant à Clodoade & à Lisois.*

Eh bien , n'est-il pas temps que votre Prince ré-  
gne ;

Jusqu'à quand voulez-vous que Clovis me dé-  
daigne ?

Avez-vous rassemblé nos fidèles amis ?

Veulent-ils me servir ? que vous ont-ils promis ?

LISOIS.

Où , Seigneur , de Clovis , la perte est assurée :

Sa mort va vous vanger ; nous l'avons tous jurée :

Mais quelque ardeur , pour vous , qui puisse nous  
guider ,

Ce n'est pas vous , Seigneur , qui devez succéder.

SIGIBERT.

Dieux ! Quelle trahison , quel forfait est le vôtre !

CLODOALDE.

Sans vous trahir , Seigneur , nous couronnons un  
autre.

Un droit sacré pour vous , le plus juste devoir  
Remet, entre ses mains, le souverain pouvoir.

SIGIBERT.

Tremblez, lâches, tremblez, que bientôt ma colere  
Ne punisse, avec vous, celui qu'on me préfère!

LISOIS.

Il ne craint point vos coups: si vous le connoissiez,  
Vous seriez le premier à tomber à ses pieds.

SIGIBERT.

Moi! Que plutôt ma main, dans le sang du  
perfide. . . .

CLODOADE.

Nous vous épargnerons cet affreux parricide.  
Le Prince infortuné dont vous tenez le jour,  
Childeric n'est point mort; par son heureux re-  
tour. . . .

Il est devant vos yeux . . . Embrassez votre Pere!

SIGIBERT, *marquant sa surprise & sa rage*  
Mon Pere! (à part) Quel revers!

CLODOADE.

C'est là tout le mystere.

CHILDERIC, *embrassant Sigibert assez  
froidement.*

O moment plein d'appas!

SIGIBERT, *embrassant Childeric d'un air  
extrêmement embarrassé & contraint.*

Que mon bonheur est grand!

Il m'est d'autant plus doux que plus il me sur-  
prend!

(*se remettant un peu.*)

A peine ai-je connu le sang qui m'a fait naître,

Qu'à mes yeux étonnés, je vois encor paroître

Un Pere dont mon bras alloit vanger la mort!

Que de bienfaits, sur moi, répand un heureux  
sort!

## CHILDERIC,

*Feignant un grand empressement.*

Mais sans vous, la Victoire est allez assurée :  
N'exposez point, Seigneur, votre tête sacrée.

*S'adressant à Clodoade & à Lisois.*

Amis, pour votre Roi, ranimez vos transports ;  
Pour lui rendre son rang, redoublez vos efforts !  
C'est lui qui vous conjure, & parle par ma bouche :  
Que le péril qu'il court, que son malheur vous  
    touche !  
Qu'à notre zèle ardent à servir ses projets,  
Il reconnoisse enfin son Fils & ses Sujets !

CHILDERIC *tendrement.*

Oui, je le reconnois ! Cette noble assurance,  
Ces transports, ce courroux prouvent trop ta  
    naissance.

Achève, vange-toi, vange-moi des Tirans !  
Mais, s'il faut échouer dans des desseins si grands,  
S'il faut que, dans ma Cour, ma perte enfin ar-  
    rive,  
Faites du moins, Grands Dieux, faites que mon  
Fils vive !

LISOIS.

Non, vous vivrez tous deux ! Reposez-vous sur  
    nous.

Jé cours, de nos Amis, exciter le courroux.

*à Sigibert.*

Cher Prince, il faut saisir l'occasion offerte ;  
Venez !

SIGIBERT, *à part en s'en allant & montrant  
    Childeric.*

Allons plutôt travailler à sa perte !



SCÈNE IX.

CHILDERIC. ALBIZINDE.

CLODOADE.

CLODOADE, à Childeric.

ET vous, Seigneur, rentrez ! Caché soigneusement,  
Attendez le succès dans cet Appartement.

ALBIZINDE.

Mon ame loin de vous, seroit trop alarmée.

CHILDERIC.

Ah, de tant de vertus, que la mienne est charmée !  
Puisse le juste Ciel, par un heureux succès,  
Me donner le pouvoir de payer vos bienfaits !

SCÈNE X.

ALBIZINDE. CLODOADE.

CLODOADE.

V ici l'heureux moment, généreuse Princesse,  
Où doit se signaler le zèle qui vous presse.  
C'est vous à qui, du Roi, le destin est remis ;  
Vous pouvez, d'un seul mot, perdre ses ennemis.

CHILDERIC;  
ALBIZINDE.

Eh bien , me voilà prête à vous donner l'exemple ;  
Que faut-il ?

CLODOADE.

Dès l'instant , il faut se rendre au Temple ;  
Il faut flatter Clovis que , renduë à ses vœux ,  
Vous voulez , par l'hymen , satisfaire ses feux.  
C'est-là qu'il doit trouver la mort qu'on lui desti-  
ne.

La haine de son nom qui toujours vous domine ;  
Ne nous a pas permis , Madame , de penser  
Qu'à suivre ce projet , vous dussiez balancer.  
Tout est prêt ; & je vais avancer cette fête ,  
Annoncer à Clovis que rien ne vous arrête ;  
Qu'enfin vous consentez , au gré de ses desirs ;  
A venir , par l'hymen , terminer ses soupirs.

S C E N E X I.

ALBIZINDE *seule.*

**L'**Ai-je bien entendu ? Grands Dieux ! Quel  
coup de foudre !

Cruels , qu'exigez-vous ? Pourrai-je m'y résoudre ?  
Moi , feindre de répondre aux transports de Clo-  
vis ,

Abuser de l'amour dont son cœur est épris ,  
Pour l'entraîner au Temple , où mille mains ar-  
mées ,

Contre ses tristes jours , de fureur animées ,  
L'attendent pour porter le couteau dans son sein ,  
Pour le faire tomber sous le fer assassin ?

N'étoit-ce pas assez d'avoir, malgré ma flâme,  
 Porté le désespoir dans le fond de son ame ?  
 Quoi, pour chasser Clovis de ce Trône usurpé,  
 Par moi, du coup mortel, faut-il qu'il soit frappé ?  
 Mais, à ce noir projet, si mon cœur se refuse ;  
 Où cacher ma foiblesse, où trouver une excuse ?  
 Si l'on manque ce coup ; peut-être dès ce jour,  
 Je perdrai Childeric & son fils sans retour ;  
 Je perdrai leurs amis qui sur moi se reposent  
 De la juste vangeance où leurs bras se disposent.  
 Dieux ! Mon nom à jamais dût-il être en horreur ;  
 Je ne puis seconder cet excès de fureur !

Nous devons à nos Rois nos biens & notre vie ;  
 Heureux qu'en les servant elle nous soit ravie !  
 Mais ils ne peuvent pas exiger qu'un sujet  
 Fasse une trahison, ou commette un forfait.

Tu frémis vainement ; vainement tu t'alarmes !

Il faut verser du sang, non d'inutiles larmes !  
 Il faut que dans ce jour enfin tu fasses choix  
 Du sang de ton Amant, ou du sang de tes Rois.  
 Ah ! quel choix, Justes Dieux ! quelle épreuve  
 cruelle !

Pouvez-vous y réduire une foible mortelle ?  
 Que fais-tu, malheureuse ? Ah, par de beaux  
 efforts,

Cours réparer ta honte & tes lâches transports !  
 Oui, par ta mort, Clovis, tu dois payer la gloire  
 D'avoir, à ma vertu, disputé la victoire !

*Elle veut s'en aller ; elle apperçoit Clovis.*

En quel tems, à mes yeux, ô Ciel ! viens-tu l'offrir ?

Raison, Gloire, Devoir, venez me secourir !

## SCENE XII.

ALBIZINDE. CLOVIS.

CLOVIS.

**E**Nfin , pour mon bonheur, Madame , vous s'empresse :

Vous couronnez mes feux , adorable Princesse :

Que ce charmant aveu me comble de douceurs ;

Qu'il fait bien réparer tant d'injustes rigueurs !

Mais quand je m'abandonne à ce bonheur suprême ,

Vous détournez les yeux ! Quelle froideur extrême ?

ALBIZINDE.

Hélas !

CLOVIS.

Vous gémissiez ! sans pousser des soupirs ;

Ne sauriez-vous combler mes plus tendres délirs ?

Quoi ! n'approuvez-vous pas que ce doux hymenée ,

A vos jours glorieux , joigne ma destinée ?

ALBIZINDE.

O Ciel ! Quel est l'hymen que vous me demandez !

CLOVIS.

Eh quoi ! c'est par des pleurs que vous me répondez !

Je vois qu'on m'a flatté d'une espérance vaine :

Ces nœuds , pour moi si chers , font toujours votre peine.

ALBIZINDE.

Je suis prête à vous suivre au Temple en cet instant ;

L'on ne vous trompoit point ; allons . . . on nous attend . . .

CLOVIS.

Vous frémissez !

ALBIZINDE.

Ah Dieux !

CLOVIS.

Votre crainte redouble !

Madame, expliquez-vous, éclaircissez ce trouble.

Ah, ne me laissez point dans ce doute cruel !

C'est, sur mon triste cœur, porter le coup mortel.

ALBIZINDE.

Vivez, Seigneur, vivez.

CLOVIS.

Eh, comment puis-je vivre ?

A d'éternels tourmens, votre haine me livre.

ALBIZINDE.

Non, je ne vous hais pas.

CLOVIS.

venez donc, sans trembler ;

Par un heureux hymen...

ALBIZINDE.

Non, c'est trop m'accabler !

Ah, ne me parlez plus de cet hymen funeste !

Plus vous montrez d'ardeur, & plus je le déteste.

J'irois .. moi .. sans horreur, je ne puis y penser.

Au nom de votre amour, cessez de m'en presser !

Je m'égare... je cède à ma frayeur extrême...

Si mon cœur en frémit, c'est parce qu'il vous aime.

## SCENE XIII.

CLOVIS *seul.*

**A**H! Madame , arrêtez... C'est envain... elle  
fuit !

Qu'ai-je entendu , Grands Dieux ! où me vois-je  
réduit ?

Elle m'aime , dit-elle : ah , douceur achevée ,  
Que , jusqu'ici , mon cœur n'avoit point éprou-  
vée !

Elle m'aime ! Et pourtant à l'aspect du lien ,  
Qui devrait assurer son bonheur & le mien ,  
Tremblante , elle est en proie aux plus vives al-  
larmes !

Elle frémit d'horreur ; elle verse des larmes !  
Quel est donc ce mystère ? Ah , courons sur ses  
pas !

Il faut développer ce funeste embarras.

## SCENE XIV.

CLOVIS. GONTARIS.

GARDES.

GONTARIS.

**S**Onges à prévenir une horrible disgrâce ;  
Je tremble du péril , Seigneur , qui vous menace ;  
On dit qu'un Etranger arrivé depuis peu ,  
De la rébellion , vient allumer le feu ;

Il en veut à vos jours & sans doute à l'Empire :  
 Même on croit qu'avec lui , la Princesse conspire.  
 On les a vûs long-tems ensemble se parler :  
 Dans le Temple , en un mot , on doit vous immoler.

CLOVIS.

Ah ! je n'en doute point ; contre moi l'on conspire ;

Albizinde le sçait ; elle craint de le dire ;  
 Quelque grand intérêt la retient . . . approchez ;  
 Gardes, empressez-vous ; de toutes parts , cherchez  
 Un perfide Etranger , qui , dans ces lieux se cache :  
 Allez , de sa retraite , aussi-tôt qu'on l'arrache ;  
 Qu'on ne le quitte point ; qu'on me l'amene ici ;  
 De cette trahison , je veux être éclairci.

( *Les Gardes sortent.* )

Et toi , que de mes jours , la sûreté regarde  
 Aux endroits les moins sûrs , fais redoubler la  
 garde.

## S C E N E X V.

CLOVIS *seul.*

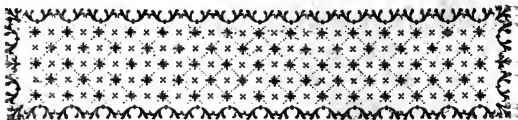
**G**Rands Dieux ! Si , pour punir un pere criminel ,

Vous voulez sur mon sein lancer le coup mortel ,  
 Faites que , poursuivant une illustre victoire ,  
 Je tombe avec honneur dans les Champs de la gloire !

Mais ne me laissez pas honteusement périr  
 De la mort des Tyrans Clovis doit-il mourir ?

*Fin du troisième Acte.*

C vj



## ACTE IV.

### SCENE PREMIERE.

ALBIZINDE *seule.*

**O**U fuirai-je? en quels lieux puis-je cacher  
ma honte?

Clovis est donc instruit du feu qui te surmonte;  
Tu viens de déclarer, malheureuse... & c'est  
peu :

De tes crimes encor, le moindre est cet aveu.  
Ces indignes transports dont ta gloire est flétrie,  
Vont peut-être, à ton Roi, faire perdre la vie;  
Par l'ordre de Clovis, des soldats furieux  
L'accablent sous les fers, l'arrachent de ces lieux;  
Sans doute il va périr! Nul espoir ne me reste.

Voilà quel est le fruit de mon amour funeste!  
Perfide envers mon sang, parjure envers mon  
Roi,

C'est à son ennemi que je garde ma foi.  
Rien n'a pû l'emporter sur ma lâche foiblesse :  
A l'aspect de Clovis, ma timide tendresse  
N'a vu que les périls qui menaçoient ses jours,  
Et m'a fait, malgré moi, voler à son secours.



Cruels, dont j'attendois une illustre victoire,  
 Vous, funeste devoir, vous, importune gloire,  
 Quel est votre pouvoir sur les foibles mortels !  
 Pourquoi les fatiguer par tant d'assauts cruels,  
 Si vous les trahissez, ou n'avez pas la force  
 D'étouffer, de l'amour, la plus légère amorce ?  
 La mort est le seul bien, où mes tristes sou-  
 haits...

Mais c'est perdre le tems en stériles regrets !  
 De Clovis, s'il se peut, désarmons la furie ;  
 Pour sauver Childeric, aimons encor la vie ;  
 Courons: déjà peut-être on le mene à la mort.

SCÈNE II.

ALBIZINDE. SIGIBERT. VALAMIR.

ALBIZINDE *poursuivant.*

Seigneur, de Childeric, vous a-t-on dit le  
 sort ?

On vient de l'arrêter ; dans les fers on l'entraîne ;  
 S'il trompa, de Gellon, la fureur inhumaine,  
 Peut-être il périra par l'ordre de Clovis.

Ah ! s'il est vrai, Seigneur, que vous soyez son  
 fils,

Allez armer tous ceux qui pour lui s'intéressent ;  
 Pour défendre ses jours, qu'ils viennent, qu'ils  
 s'empressent ;

Mettez-vous à leur tête ; & faites en ce jour  
 Ce qu'exige le sang, le devoir, & l'amour.

Moi , je vais , de Clovis , implorer la clemence ;  
 Sans lui nommer le Roi , parler pour sa défense ;  
 Je vais me déclarer hautement son appui ;  
 L'arracher à la mort , ou périr avec lui.

## SCENE III.

SIGIBERT. VALAMIR.

SIGIBERT.

**V**A, pour ce que je suis, je me ferai connoître ;

Et je servirai bien le sang qui m'a fait naître !  
 Childeric est vivant ! qu'on t'a mal obéi ,  
 Gellon ! ainsi toujours , partout , tu fus trahi !  
 O Dieux ! qu'il a fallu m'imposer de contrainte !  
 Que ma haine , en secret , a souffert de la feinte !  
 Pour mon pere , on m'offroit mon plus grand ennemi :

Forcé de l'embrasser , tous mes sens ont frémi ;  
 Confus a son aspect , ma raison confondue . . .  
 Non , il ne fut jamais de si triste entrevûe ;  
 Je ne songeois enfin qu'à hâter son tourment.  
 Qui n'eût été surpris ? Il faut , en ce moment ,  
 Où je crois , sur mon front , poser le diadème ,  
 Qu'à mon fier ennemi , je le cède moi-même.  
 Tout alloit réussir selon ses vœux secrets ,  
 Si je n'eusse rompu ses funestes projets.

Admire comme ici le Ciel me favorise !  
 Comme au gré de mes vœux , guidant mon entre-  
 reprise ,

Mes ennemis trompés se livrent à mes coups !  
Aucun ne me connoît ; seul , je les connois tous.  
A ma haine , sans crainte eux-mêmes s'abandon-  
nent ;

Je puis les immoler avant qu'ils me soupçonnent.  
Je triomphe ! déjà mes soins ont réussi ;  
Déjà secrètement , par mon ordre éclairci ,  
Clovis a fait chercher un Etranger perfide ;  
Il a fait éclater la crainte qui le guide.  
Pour accroître en son cœur la soif de se vanger ;  
Qu'il apprenne au plutôt que ce même Etranger  
Est le Roi qui , flatté d'une douce espérance ,  
Venoit pour lui ravir le jour & sa puissance.

Ainsi , m'étant défait du pere par le fils ,  
J'irai , de Childeric , soulever les amis ;  
Qui , brûlant à ma voix d'une juste colere ,  
Vangeront , sur Clovis , celui qu'on croit mon Pere.  
Dès-lors , un doux hymen terminant mes soupirs ,  
Rangera sous mes loix l'objet de mes desirs.  
Mais ayant sur mon front , affermi la Couronne ;  
Il faut qu'à d'autres soins , ma fureur s'abandonne ,  
Il faut punir tous ceux qui trahirent Gellon ;  
Et découvrir alors ma naissance & mon nom.

VALAMIR.

Je ne vous puis , Seigneur , déguiser ma surprise ;  
Même en servant l'ardeur dont votre ame est  
éprise ;

Je ne concevois pas pourquoi , par vos avis ,  
Vous mettiez Childeric dans les fers de Clovis ?  
Pourquoi , d'un ennemi la vie étoit sauvée ,  
Dans le moment qu'au Temple , il l'auroit ache-  
vée ?

Dès que j'ai vu le Roi reparaitre aujourd'hui ,  
J'ai cru que satisfait de regner après lui ,

Et sûr, après sa mort, d'obtenir la Couronne;  
 Que le nom de son Fils, par la feinte vous donne;  
 Vous auriez attendu que par l'ordre des Dieux.....

## SIGIBERT.

Ah ! que tu connois mal un cœur ambitieux !  
 Sans relâche enflammé par la soif qui le guide,  
 Plus il est avancé, plus il devient avide :  
 Péril, noirceur, forfait, il fait tout affronter ;  
 Et le Trône, ou la mort peuvent seuls l'arrêter.  
 Quand sur mes ennemis, assemblant la tempête,  
 Le Trône, dès ce jour, peut-être ma conquête ;  
 Tu voudrois donc qu'aux Dieux, je remisse mon  
 sort ;

Que, d'un Maître, à leur gré, j'attendisse la mort ?  
 Non, peut-être trop tôt, je me verrois confondre.  
 Valamir en effet, qui pourroit me répondre  
 Qu'a d'autres qu'à Lisois, le perfide Evagès  
 N'aura pas, en mourant, confié ses secrets ?  
 Ah ! je dois prévenir ma honte & mon supplice !

Négliger les momens où le Ciel est propice,  
 C'est vouloir échouer, c'est l'armer contre nous ;  
 Ils sont courts ces momens ; mais ils brillent pour  
 tous :

Cette Fortune enfin que sans cesse on accuse,  
 Ce Bonheur, ce Malheur sur lesquels on s'abuse,  
 Ne sont, pour qui les voit d'un œil judicieux,  
 Que l'usage qu'on fait d'un tems si précieux.

Achevons, il est tems de signaler la rage,  
 Dont le sang de Gellon échauffe mon courage !  
 Quand même les Destins, qui semblent m'obéir,  
 Ne m'auroient tant flatté que pour mieux me tra-  
 hir ;

Oui, quand même en secret la voix de la nature  
 Plus forte que ma rage & que mon imposture,

En faveur de son pere, attendriroit Clovis ;  
De ma main immolant & le pere & le fils ,  
Plûtôt que de céder la suprême puissance ,  
Je saurai bien moi-même assûrer ma vengeance ,  
Clodoade revient ?

---

S C E N E I V.

SIGIBERT. CLODOADE. VALAMIR.

SIGIBERT *poursuivant.*

**T** On projet est détruit !  
Clovis l'a découvert ; qui peut l'avoir instruit ?

CLODOADE.

Pour comble de malheurs , il faut que je l'ignore ;  
Que , pour vanger le Roi , mon bras ne puisse  
encore  
Percer le sein du Traître & punir ses forfaits !  
Mais il ne verra pas accomplir ses souhaits :  
Les amis qui tantôt , au gré de notre envie ,  
Dans le Temple à Clovis , alloient ôter la vie ,  
A la voix de Lisois , de courroux enflammés ,  
Pour sauver Childeric , déjà sont tous armés ;  
L'on n'attend plus que vous : courez à force ou-  
verte ,  
Délivrer votre pere , & prévenir sa perte ;  
Hâtez-vous ; à regret je vous vois en ces lieux ;  
Profitez d'un moment qui nous est précieux..

22

CHILDERIC,  
SIGIBERT.

Oui, je cours achever tout ce que ma colere  
M'inspire pour vanger & ma gloire, & mon  
pere.

---

SCENE V.

CLODOADE *seul.*

Nous, allons, pour gagner encor quelques  
momens,  
Appaiser, de Clovis, les premiers mouvemens.

---

SCENE VI.

CLOVIS. CLODOADE. GARDES.

CLOVIS.

Eh bien, de mes bontés, de mon trop de clémence,

Clodoade, tu vois quelle est la récompense !

Mais, grace aux Immortels, le complot est  
connu :

Son auteur, dans les fers, est déjà retenu :

L'on doit me l'amener : l'appareil des supplices

L'engagera sans doute à nommer ses complices.

La Princesse sur tout y rempoit sûrement ;

L'Assassin s'est trouvé dans son appartement :

Et l'amour ose encor se declarer pour elle.

Mais mon frere l'adore ; & ce Prince infidèle ;  
 Dans sa jalouse ardeur , a pû seul conspirer.  
 Tout le rend criminel ; il faut s'en assurer ;  
 Ne parle plus pour lui : je veux qu'on le prévienne ;  
 Sous une sure garde , allez , qu'on le retienne !

CLODOADE.

La défiance est juste ; il faut tout prévenir :  
 Mais un Roi doit toujours être lent à punir.

CLOVIS.

Va , cours exécuter un ordre nécessaire ;  
 Obéis sans réplique , ou crains de me déplaire ?

## SCENE VII.

CLOVIS. ALBIZINDE. GARDES.

ALBIZINDE.

J E sçais combien je suis criminelle à tes yeux ;  
 Clovis , & je me rends captive dans ces lieux.  
 Mais , malgré ce qu'ici tes soupçons te font croire ;  
 Moi-même , plus que toi , jalouse de ta gloire ,  
 Quand je dois craindre tout de ton juste courroux ,  
 J'ose venir encor m'opposer à tes coups ;  
 Je t'ose hardiment demander une grace :  
 Juge de mon estime en voyant mon audace !  
 J'attends ici de toi le plus sublime effort ,  
 Où peut , de la vertu , s'élever le transport.  
 Songe , songe de plus que tu me dois la vie ;  
 Sans les soins de ma flâme , on te l'auroit ravie !  
 Hélas ! j'en ai trop dit pour le défavouer :  
 L'amour , de mes efforts , a trop sçu se jouer.

Tremblante des périls qui menaçoient ta tête ;  
 Pour te mettre à couvert d'une horrible tempête ;  
 Enfin j'ai tout trahi , ma gloire , mon devoir ;  
 Triomphe : sur mon cœur vois quel est ton pouvoir !

Mais , par reconnoissance , accorde ma demande.  
 Tant d'ardeurs pour tes jours valent bien qu'on  
 me rende

Un malheureux Captif , qu'en mon appartement ,  
 Tes Gardes , par ton ordre , ont pris indignement.  
 Fût-il à ton égard mille fois plus coupable ,  
 D'un projet plus cruel , fut-il encor capable ,  
 Pour lui tout pardonner , ton cœur lui doit assez :  
 Jamais sans les périls , sur ta tête amassés ,  
 Albizinde auroit-elle avoué qu'elle t'aime ?

CLOVIS.

Mon cœur , de cet aveu , sent le bonheur suprême :  
 Et l'Empire , & mes jours ne sont qu'un foible prix  
 Du charme que ces mots portent dans mes esprits.  
 Je veux vous obeir : daignez au moins m'appren-  
 dre

Quel intérêt si grand , en lui , vous pouvez pren-  
 dre ?

Quel est cet Erranger ? Pourquoi contre mes jours  
 Osoit-on recourir à de lâches détours ?

Pourquoi vous-même enfin , à ma mort , résoluë ,  
 Vous feigniez , à mes vœux , de vous être rendue ?

Tirez moi de l'horreur de toujours soupçonner ;  
 Mon plaisir le plus doux sera de pardonner :

Je consens d'oublier une coupable audace ;

Mais que je sache au moins sur qui tombe ma  
 grace !

Quels sont mes ennemis ? Parlez.

ALBIZINDE.

Les vrais Français.

As-tu donc , de ton pere , oublié les forfaits ?



Sçais-tu pas que , du Ciel , la justice sévère  
 Pourfuit sur les enfans , les crimes de leur pere.  
 Si tu le veux fléchir , & gagner tous les cœurs,  
 Le tien doit s'enflâmer des plus nobles ardeurs :  
 Tu dois , par des vertus , des mortels adorées ,  
 Vers la gloire , r'ouvrir des routes ignorées ;  
 Et laissant loin de toi les vulgaires Héros ,  
 Purifier ton sang par des hauts-faits nouveaux.  
 Il faut qu'à tes bienfaits, qu'à ta clemence illustre,  
 Tu saches ajouter encor un nouveau lustre ;  
 Il faut enfin , Clovis , sans daigner t'informer  
 Quels Traîtres, pour ta perte avoient osé s'armer ,  
 Sans vouloir t'éclaircir des motifs qui me guident,

Que la gloire & l'amour , en cet instant décident !

C L O V I S.

Non , plus vous me pressez, Madame , & plus je  
 vois

Que ma gloire elle-même est contraire à vos loix.  
 Pardonner des forfaits , absoudre des coupables ,  
 Sans oser pénétrer leurs projets exécrables ,  
 C'est foiblesse du moins , si ce n'est lâcheté :  
 On fait mieux triompher la générosité ,  
 En daignant accorder un pardon magnanime ,  
 Après avoir connu l'énormité du crime.  
 Si ma gloire vous touche , instruisez moi de tout ,  
 Offrez-lui les moyens d'éclater jusqu'au bout.

A L B I Z I N D E.

( à part. )

Eh bien ... que fais-je , ô Ciel ! ... si tu veux  
 ma réponse ,

Fais-moi voir ton Captif , il faut qu'il la prononce.

C L O V I S.

Que dites-vous ! comment ! quel droit a-t-il sur  
 vous ?

CHILDERIC,  
Madame, éclaircissez...

ALBIZINDE.

*Se mettant aux genoux de Clovis.*

J'embrasse vos genoux ;  
Si vous brûlez pour moi , qu'il paroisse à ma vûe !  
Vous sçauvez tout , Seigneur , après cette entrevûe.

CLOVIS.

Dieux ! que croirai-je... Eh bien, qu'on l'amène à vos yeux !

*( aux Gardes )*

Gardes faites venir le Captif en ces lieux !

*à Albizinde.*

Je me rends à vos vœux ; mais à mon tour Madame ,

Je vous conjure encor de couronner ma flamme ;

Par l'Hyménée enfin , contentez mon amour ,

Je l'exige , ou je vais avant la fin du jour. . .

Le Captif vient . . . songez quel péril le menace ;

Et que de vous dépend son supplice , ou sa grace ;

*aux Gardes en s'en allant.*

Gardes , écartez-vous !

## SCENE VIII.

CHILDERIC *(enchaîné.*

ALBIZINDE.

ALBIZINDE *à part.*

Que ces indignes fers  
Font souffrir à mon cœur de supplices divers !

# TRAGÉDIE.

71

Voilà donc mon ouvrage ! en horreur à moi-même...  
me...

*à Childeric.*

Ah ! Seigneur, connoissez mon désespoir extrême !

CHILDERIC.

Votre cœur avec moi partage mes douleurs !  
Des caprices du sort , je sens peu les rigueurs.  
Mais offrons à leurs coups une ame plus docile ;  
Armons nous de constance ; & d'un regard tranquille...

ALBIZINDE.

Cette noble assurance est digne d'un Héros ;  
Mais si vous connoissiez tout l'excès de vos maux ;  
Si vous sçaviez , Seigneur, qu'une main trop chérie,  
A ce nouveau revers , expose votre vie ;  
Tant de traits imprévus pourroient vous ébranler ;  
Mes regrets encor moins pourroient vous consoler.

CHILDERIC.

Non , non , votre amitié me sera toujours chère ;  
J'aurai toujours pour vous les tendresses d'un père.

ALBIZINDE.

Je ne mérite plus des sentimens si doux ;  
Je ne suis digne , hélas ! que de votre courroux.

CHILDERIC.

Vous !

ALBIZINDE.

Je ne cherche point à vous cacher mon crime :  
Dans l'aveu de sa faute , une ame magnanime ,  
Trouve le seul secours qui la peut soulager,  
Feindre ici , ce seroit encor vous outrager.

72 **C H I L D E R I C ,**  
Si votre ennemi vit ; s'il proscriit votre tête ;  
Si, sur vous non sur lui , va fondre la tempête ;  
C'est moi , Seigneur , c'est moi qui viens de vous  
trahir.

**C H I L D E R I C .**  
Qu'entens-je !

**A L B I Z I N D E .**  
C'est ce cœur qui n'a pû m'obéir.  
Je voulois , de ma foi , donner un grand exemple ;  
J'allois , pour l'immoler , mener Clovis au Tem-  
ple ;  
Je me sacrifiois aux loix de mon devoir ;  
D'un ascendant vainqueur , j'ignorois le pouvoir :  
En vain , devant Clovis , mon cœur s'armoit de  
feinte ;  
Il n'a pû , jusqu'au bout , soutenir la contrainte ;  
Un regard incertain , un soupir indiscret  
Ont , malgré mes efforts , déclaré le secret.

C'en est trop : éclatez contre un cœur si cou-  
pable !  
Ma honte , ma douleur , le remords qui m'accable  
N'attendent , pour me faire expirer à vos yeux ,  
Que vos reproches dûs à ce crime odieux.

**C H I L D E R I C .**  
Pour le fils de Gellon , votre ame est enflâmée ?  
Dieux ! Quel comble d'horreur !

**A L B I Z I N D E .**  
Ses vertus m'ont charmée ,  
Leurs traits trop éclatans ont scû me captiver.  
Mais pourquoi n'osons-nous , Seigneur , les éprou-  
ver ?

Témoin de leurs transports , sûre de la victoire  
Qu'aussi tôt , sur Clovis , eut remporté la gloire ;  
Ma tendresse pour vous prompte à vous secourir ,  
Cent fois à ses bontés , fut prête à recourir.

**C H I L D E R I C .**

CHILDERIC.

Eh quel indigne espoir auroit pû vous séduire ?  
A cette honte encor, vouliez vous me réduire ?  
Vouliez-vous, lâchement lui déclarant mon  
nom,

Après m'avoir trahi, mandier mon pardon ?

ALBIZINDE

Cet Empire usurpé qu'il ne tient que du crime,  
A révolté souvent son ame magnanime.

Un doux espoir me luit : s'il sçavoit votre sort ;  
Ah ! s'il vous connoissoit ; & par un digne effort ,  
Si je lui promettois ma main pour récompense ;  
Il est trop vertueux pour croire qu'il balance.

Il met déjà ce prix à votre liberté ;

Il porteroit plus loin la générosité.

CHILDERIC.

Eh bien , Madame, allez ; devenez la conquête  
Du Fils de ce cruel qui condamna ma tête ;  
Qui , plus barbare encor que les plus durs Tyrans,  
S'abreuva tant de fois du sang de vos Parens ,  
Du sang de votre Reine , & du sang de vos Freres ;  
Qui fut toujours, lui seul, l'Auteur de nos miseres !  
Mais ne vous flattez pas qu'à cet infâme prix,  
Du Trône , ni du jour , je sois jamais épris.

Rien ne peut, de mes maux, faire tarir la source :  
Déformais pour ma gloire, il n'est qu'une ressource :  
C'est la seule où je puis ..

ALBIZINDE.

Eh quoi. .

CHILDERIC.

Mourir en Roi !

J'attendrai mon arrêt sans trouble & sans effroi.

J'ai fait ce que j'ai dû pour remonter au Trône

Vous sur qui je comptois , le Ciel, tout m'aban-  
donne ;

Mon sort , en échouant , n'est pas moins glorieux :  
 Tenter est des mortels , réussir est des Dieux.  
 C'est peu , pour un Monarque amoureux de la gloire ,  
 Qui veut vivre à jamais au Temple de mémoire ,  
 Que d'avoir , de lauriers , toujours sçû se couvrir ;  
 Que d'avoir sçû régner , il doit sçavoir mourir.  
 Dans cet instant fatal on voit ce que nous sommes :  
 C'est surtout le trépas qui décide les hommes.

Mais au tombeau , du moins j'emporte la douceur  
 De voir que , dans un Fils , il me reste un vangeur ;  
 De Sigibert encor , le Tyran n'est pas maître :  
 Ce Fils nous vengera : le tems viendra peut-être ,  
 Où , du Ciel plus propice au sang de Pharamon ,  
 La foudre détruira les restes de Gellon.

ALBIZINDE.

Mais , Seigneur , permettez..

CHILDERIC.

Je ne veux rien entendre !

La mort fait tous mes vœux : adieu , je cours l'at-  
 tendre :

Eh ! ne mourrois-je pas de honte & de douleur  
 De voir bruler mon sang d'une coupable ardeur !

ALBIZINDE.

Je ne vous quitte point : à ma gloire rendue ,  
 Je m'en vais , avec vous , mourir à votre vue !

*Fin du quatrième Acte.*





A C T E V.

SCENE PREMIERE.

CLOVIS. GONTARIS. GARDES.

CLOVIS.

O Ui, Gontaris, allez ; je veux voir l'Etranger ;  
Je veux voir la Princesse & les interroger :  
Qu'on les fasse venir !

S C E N E II.

CLOVIS *seul.*

P Enétons dans leur ame ;  
Sachons quel sort enfin doit obtenir ma flâme.

Mais à peine ai-je vû ce Captif malheureux ,  
Que , depuis dans mon cœur , régne un désordre  
affreux :

Un désir curieux me presse , me dévore ;  
Il m'excite en secret à le revoir encore.

D ij

Ah ! faut-il s'étonner de me troubler pour lui ;  
 L'objet de mon amour s'en déclare l'appui !  
 De puissans intérêts les unissent ensemble ;  
 Ce n'est pas sans motif que la Princesse tremble.  
 Mais le Captif paroît !

### SCENE III.

CHILDERIC *enchaîné*. CLOVIS.  
 GARDES.

CLOVIS *à Childeric*.

**A** Pproche, malheureux !

*à part.*

Son intrépidité , son front majestueux  
 Ont déjà redoublé le trouble qui m'agite ;  
 Je sens qu'en sa faveur , tout déjà sollicite.

*à Childeric.*

Je fais que sur mes jours , tu voulois attenter :  
 Quel que soit le motif qui pouvoit t'y porter,  
 Sitôt que c'est moi seul que regarde une offense ,  
 Apprends que le coupable est sûr de ma clémence.

CHILDERIC *à part.*

Où suis-je ! Justes Dieux !

CLOVIS.

Mais dis-moi seulement.  
 Quel espoir fut le tien ? Par quel repentiment ,  
 Armé contre mes jours....

CHILDERIC *à part.*

Dans mon cœur la nature  
 N'avoit point, pour mon fils, excité ce murmure !



CLOVIS.

Réponds, parle, perfide !

CHILDERIC.

Oui, tu me dois la mort !

Termine, en m'immolant, la rigueur de mon sort !

J'allois....

CLOVIS.

Eclaircis-moi sur ce que je demande !

Tu dois mieux obéir si-tôt que je commande.

Quel país est le tien ? quel est ton nom, ton rang ?

CHILDERIC.

Ardent à me vanger, j'avois soif de ton sang :

Je touchois au moment, où je l'allois répandre :

Frappe ! je n'ai, Clovis, rien de plus à t'apprendre.

CLOVIS.

Non, non, qui que tu sois, triomphe jusqu'au bout ;

Je sens que je suis prêt à te pardonner tout :

Mais du moins tire-moi d'une affreuse contrainte :

Découvre-moi ton sort ; parle, parle sans crainte.

CHILDERIC.

Soins superflus ! en vain tu prétends m'arracher

Un secret que ma gloire ordonne de cacher.

Et c'est te dire assez qu'il n'est point de Puissance,

Qui me force jamais à rompre le silence :

Les tourmens, tes bienfaits, la vie, ou le cercueil ;

Quand la gloire a parlé, je vois tout d'un même  
œil.

CLOVIS.

Ah ! de trop de bontés, mon cœur enfin se lasse !

Un sentiment secret me demandoit ta grace :

Ingrat, je lui cédois ; je saurai l'étouffer ;

D'une vaine pitié, je saurai triompher.

Eh bien, nous allons voir si l'aspect des supplices

Ne te contraindra pas d'avouer tes complices,

Ta naissance, ton nom, ces desseins concertez...

*aux Gardes.*

Qu'au milieu des tourmens, on l'oblige... Arrêtez !  
*à part.*

Au lieu de m'irriter, je sens qu'il me désarme :  
 Plus je le vois, & plus un invincible charme...  
 Dieux ! ne puis-je savoir qui fait naître en mes sens  
 Des mouvemens si vifs, des transports si puissans ?

## SCENE IV.

CHILDERIC *enchaîné.* CLOVIS.  
 GONTARIS. GARDES.

GONTARIS, *tirant Clovis un peu à l'écart.*

**S** Eigneur, en ce moment, un Français plein  
 de zèle,

Que l'on tâchoit envain de vous rendre infidèle,  
 M'apprend que le Captif qu'on vient de vous li-  
 vrer,

Qui, du Trône aujourd'hui, prétendoit s'emparer,  
 Est le Roi Childeric, qu'autrefois votre Pere  
 Crût avoir fait périr dans sa juste colere.

CLOVIS *à Gontaris.*

Que dis-tu ? Laisse-nous.

*à part.*

Mon cœur saisi d'effroi....

Incertain... Ciel ! J'entends ce que tu veux de moi.

SCÈNE V.

CHILDERIC. CLOVIS.

CHILDERIC.

EH-bien, n'est-il pas temps enfin que je périsse?

Pourquoi balances-tu d'ordonner mon supplice?

CLOVIS.

Parle ! Es-tu Childéric ? Est-ce-là ton secret ?

CHILDERIC.

Cet aveu, de ma mort, doit avancer l'arrêt ;  
Mais dans quelque tourment où ta fureur me plonge,

Voudrois-je racheter mes jours par un mensonge,  
Digne des malheureux par la crainte abattus ?  
Oui, je suis Childéric ; frappe, n'hésite plus.

CLOVIS.

Au lieu de m'irriter, de braver ma colere,  
Tu devrois bien plutôt, moins fier dans ta misere,  
Implorer...

CHILDERIC.

Que dis-tu ? crois-tu m'intimider ?

Depuis quand, en ces lieux, oses-tu commander ?  
Pour me charger de fers, pour me parler en maître,  
Toi-même réponds-moi, quel titre as-tu pour l'être ?

Toi, le fils d'un Tyran, d'un lâche Usurpateur !  
Comptes-tu pour tes droits son crime & sa fureur ?

CLOVIS.

O Dieux !

D iij

# CHILDERIC; CHILDERIC.

Si, de Gellon, j'ai pu tromper la rage,  
Accomplis son forfait, & vange son outrage;  
Ne déments point le sang qui t'a donné le jour,  
Si tu prétends regner, sois barbare à ton tour.  
Le Destin te présente une illustre victime;  
Tu peux te signaler enfin par un grand crime.  
Jamais Usurpateur fit-il grâce à son Roi ?  
Suis leur noire maxime; achève; hâte toi :  
Du fils de mon Tyran que puis-je encore atten-  
dre ?

## CLOVIS:

Le Trône...il t'appartient; je suis prêt d'en des-  
cendre.  
L'honneur de t'y placer est assez grand pour moi :  
De ton premier Sujet, reçois ici la foi.

*Il détache les fers de Childeric, & se met à  
ses genoux.*

Trop heureux en ce jour de te faire connaître,  
Que si, d'un fier Tyran, le Destin m'a fait naître,  
De sa haine pour toi, de sa témérité,  
De ses noires fureurs, je n'ai pas hérité.

## CHILDERIC.

*Embrassant Clovis à ses genoux.*

Ah ! tu n'es point son fils ! Dans le sang d'un bar-  
bare,  
On ne puisa jamais une vertu si rare.



SCÈNE VI.

CHILDERIC. CLOVIS. ALBIZINDE.

ALBIZINDE *au fond du Théâtre.*

AH! que vois-je? Clovis aux genoux de mon Roi!

CHILDERIC.

Venez, venez, Princesse, & calmez votre effroi!  
Aux plus nobles transports? ce Heros s'abandonne;

Il brise mes liens: il me rend la Couronne.

ALBIZINDE.

Je n'espérois pas moins d'un cœur si vertueux:  
Je reconnois Clovis à ces traits généreux!

CLOVIS.

Ah! Si vous aviez crû qu'elle obtînt la victoire,  
Pourquoi ne pas m'ouvrir le chemin de la gloire?  
Eh quoi! mes sentimens n'ont-ils pas éclaté?  
Non, non, de ma vertu, vous avez trop douté.

ALBIZINDE.

Ta gloire en est plus grande; elle en est moins  
suspecte:

Même, malgré l'envie, il faut qu'on la respecte.

Pour en diminuer, pour t'en ôter le prix,

On eût dit que l'amour aveuglant tes esprits,

Te faisoit lâchement rendre le diadème,

Au lieu que ton grand cœur prend essor de lui-même;

Qu'à la seule vertu, trop content de céder,

Tu descends de ton rang, sans en rien demander.

D v

Quel peut être le fruit de ma reconnoissance ?  
Des biens que tu remets encore en ma puissance,

Je n'en connois aucun. ....

## SCENE VII.

CHILDERIC. CLOVIS. ALBIZINDE.  
GONTARIS.

GONTARIS à Clovis.

AH ! Seigneur , hâtez vous  
De venir repousser de parricides coups !  
Clodoade , Lisois , votre Frere lui-même ,  
Lâchement entraînés par une audace extrême ,  
Ont armé contre vous un Peuple furieux ;  
En tumulte , à grands pas , ils marchent vers ces  
lieux ;  
Rien ne peut , du Palais , leur fermer le passage ,  
Vos Gardes renversés vous livrent à leur rage.  
Ils viennent , pour parer des ordres inhumains ,  
Arracher , disent-ils , Childeric de vos mains.  
Leur nombre , leur fureur , à chaque instant , redouble.

CHILDERIC à Clovis.

Suivez mes pas , Seigneur , j'appaiserai ce trouble !  
Hâtons-nous : vos vertus les vont tous étonner.

CLOVIS.

Qui , venez , à leurs yeux , je veux vous couronner !

## SCÈNE VIII.

ALBIZINDE *seule.*

O Ciel ! que de vertus !... mais mon ame  
est émue !

Je les vois à regret s'éloigner de ma vue.

Eh quoi ! lorsqu'à mes vœux , tout semble cons-  
pirer ,

Qu'à tous ses mouvemens , mon cœur peut se  
livrer ;

Qu'il se doit applaudir de sa tendresse extrême ;  
Pour un jeune Héros trop digne que je l'aime ;  
Lorsqu'enfin , pour mon Roi , rien n'est à re-  
douter ,

Quelle vaine terreur vient encor m'agiter !

Ah ! malgré tant de biens , puis-je être sans  
allarmes !

Pour perdre mon Amant , chacun a pris les  
armes ;

De la rebellion , chacun suit l'étendart :

On menace , on poursuit Clovis de toute part ;

Sigibert conduit tout ; & sa jalouse rage ,

Jusqu'à lui , s'il se peut , va s'ouvrir un passa-  
ge :

Enfin sçai-je les maux qui peuvent m'accab-  
bler ?

## SCENE IX.

ALBIZINDE. ELLENIRE.

ALBIZINDE.

**E**llenire, où cours-tu ? que tu me fais trem-  
bler !

Ciel ! quel trouble est le tien ? quelle affreuse  
disgrace

Te fait...

ELLENIRE.

Ah ! je frémis du coup qui vous menace !  
Peut-être en ce moment, Clovis n'est déjà plus.

ALBIZINDE.

Que dis-tu ?

ELLENIRE.

Ses efforts deviendront superflus :  
Ses soldats sont défaits ; & déjà les Rebelles ,  
Ou plutôt , pour leur Roi , des Sujets trop fi-  
dèles ,  
Secondent Sigibert , qui partout est vainqueur ;  
Qui jure hautement de lui percer le cœur.  
Peut-être c'en est fait !





SCÈNE X.

ALBIZINDE. CLODOADE.  
ELLENIRE.

ALBIZINDE.

Que venez-vous m'apprendre,  
Clodoade ?

CLODOADE.

Un malheur qu'on ne pouvoit attendre.

ALBIZINDE.

Clovis, ou Childeric, par le sort abbatus....

CLODOADE.

Non, ils vivent tous deux, mais Sigibert n'est plus.

ALBIZINDE.

Sigibert, Juste Ciel ! Et quel revers l'accable ?

CLODOADE.

Pour sauver Childeric d'une mort déplorable,  
Au pouvoir de Clovis, nous venions l'arracher ;  
Les Peuples, sur nos pas, s'empressoient de marcher ;

Et déjà, succombant sous notre juste rage,  
Les soldats de Clovis nous cédoient le passage ;  
Rien ne mettoit obstacle à nos heureux souhaits :

Déjà nous arrivions aux portes du Palais ;  
Et nous allions enfin délivrer notre Maître.

Mais à nos yeux surpris, nous l'avons vû paroître ;  
Il marchoit triomphant ; il étoit libre, armé ;

Clovis l'accompagnoit sans paroître allarmé ;

Au devant de nos pàs , l'un & l'autre s'avance ;

Le Roi parle ; on se calme ; on lui prête silence.

» Invincibles Français , vous qui , pour votre Roi ,

» Témoignez en ce jour tant d'ardeur & d'effroi ,

» Ne craignez rien , dit-il , pour lui , ni pour vous-

» même ;

» Clovis , en ma faveur quitte le Diadème !

A ces mots , Sigibert ( eh , qui l'eût pû prévoir ? )

Sigibert s'abandonne au plus vif désespoir :

Le grand cœur de Clovis , tant de vertu l'outrage.

Et suivant lâchement les transports de sa rage ,

Il vole sur Clovis qui ne l'appërçoit pas ;

Il arrive vers lui , déjà leve le bras . . .

Le Roi , de ce Héros , voit le péril extrême ;

Et pour parer un coup ( qu'il craint moins pour  
lui-même , )

Entre ces deux Rivaux passe rapidement ;

Sigibert aveuglé par son emportement ,

Impatient de voir sa main de sang trempée ,

Alloit au sein d'un Pere enfoncer son épée ,

Quand Clovis à son tour détournant sa fureur ,

Trop justement saisi de colere & d'horreur ,

D'un seul coup , à l'instant , renverse le perfide ,

Et garantit le Roi d'un affreux parricide.

Dans les bras de Lisois , Sigibert expirant ,

Tombe , murmure , meurt. Mais d'un péril si  
grand ,

L'un par l'autre sauvés , Clovis & le Roi même ,

Paroissant peu touchés de ce malheur extrême ,

A la reconnoissance abandonnent leur cœur.

ALBIZINDE.

Je ne puis revenir de ma juste frayeur !

CLODOADE.

Ils viennent !

## S C E N E X I.

CHILDERIC. ALBIZINDE. CLOVIS.  
CLODOADE. GONTARIS.  
TROUPE DE PEUPLES. GARDES.

CLOVIS à *Childeric*.

**Q** Uoi, Seigneur ? Quand ma funeste rage  
N'a crû, d'un Frere ingrat, que repousser l'outrage,  
Mon bras, de votre Fils, auroit percé le flanc ?  
Punissez moi ; frappez ; n'épargnez point mon sang !

CHILDERIC.

Non, dûssai-je passer pour un cœur insensible,  
Aux sentimens humains sans honte inaccessible ;  
J'ai plus frémi du trait qui vous a menacé,  
Que je n'ai craint le coup dont vous l'avez percé.

## SCENE XII. &amp; DERNIERE.

LISOIS & les Auteurs ci-dessus.

LISOIS se jettant aux genoux de *Childeric*, &  
lui remettant le paquet de lettres, qu'il avoit  
donné à *Sigibert* au second Acte.

**A** H, Seigneur, pardonnez à mon aveugle zèle !  
Je vous avois trahi pour être trop fidèle.

Enfin, de votre Fils ; le sort est découvert :  
 Voyez ce qu'a voulu vous cacher Sigibert.  
 Il le reçut de moi, mais sa rage inhumaine....

CHILDERIC *baisant la Lettre de Bazine.*

Je reconnois la main & le sein de la Reine !

*Il lit la Lettre de Bazine à Evagès.*

Je ne me plaindrai plus des fureurs d'un barbare.

*Ton zèle, Evagès, les répare ;*

Puisqu'il vient de placer, au lieu du fils aîné

*D'un Usurpateur détestable*

*Le fils de Childeric, de ton Roi véritable ;*

*Et qu'ainsi, pour regner, mon fils est destiné ;*

*Car le Tyran envain oseroit le poursuivre,*

*Sous le nom de Clovis, mon fils est sûr de vivre ;*

*Par cet échange heureux, voulant frapper le mien,*

*L'implacable Gellon immoleroit le sien.*

CLOVIS *embrassant Childeric avec transport.*

Ah, vous êtes mon Pere !

CHILDERIC *embrassant Clovis.*

O mon Fils ! Quelle joye,  
 En ce jour fortuné, le Ciel encor m'envoie !

ALBIZINDE.

Mon cœur ne peut suffire à son ravissement !

CLOVIS *à Childeric*

Comment vous exprimer tout ce qu'en ce moment,

Cet cœur qui vous chérit, vous aime, vous révere...

CHILDERIC.

Dieux, quel est mon bonheur ! je vois que je suis  
 Père

D'un Prince que la gloire a toujours animé,

Aux plus hautes vertus, dès l'enfance, formé !

Mais le Ciel ne veut pas en me sauvant la vie,  
 Que par moi, la couronne ici te soit ravie,  
 Que j'ose, de ta gloire, interrompre le cours :  
 Ce n'est qu'un tendre Ami qui vole à ton secours.  
 Mille voisins jaloux que la fureur inspire,  
 Fondent de toutes parts sur ce naissant Empire :  
 Affoibli par les ans moins que par les malheurs,  
 Je leur opposerois d'impuissantes ardeurs.  
 Tandis que j'aurai soin, dans le sein de nos Villes,  
 Que les Peuples heureux coulent des jours tran-

quiles,  
 Va combattre, détruire un Monde d'Ennemis ;  
 Qu'enchaînés à ton char, ils te soient tous soumis !  
 Hâte-toi, dans le cours de tes jeunes années,  
 De poursuivre, mon Fils, tes hautes destinées :  
 Que les Romains vaincus, les Gots humiliés,  
 Que les Germains punis fléchissent à tes pieds !  
 Dans ces riches Climats où serpente la Seine,  
 Etablis à jamais ta Grandeur Souveraine ;  
 Jette les fondemens d'un Empire fameux,  
 Qui transmette ta gloire à nos derniers Neveux ;  
 Dont cent Rois illustrés par les plus dignes titres,  
 De la guerre & la paix, soient toujours les Arbitres,  
 Le Refuge des Rois, la terreur des Tyrans,  
 L'Amour d'un Peuple heureux par leurs soins  
 bienfaisans !

*à Lisois.*

Lisois, suis ce cher Fils ; sois-lui toujours fidèle,  
 Que ton illustre Race, héritant de ton zèle,  
 De son Trône à jamais, soit le plus ferme appui !

*à Albizinde.*

Vous, ma chere Albizinde, hâtez-vous aujourd'hui,

90 C H I L D E R I C , T R A G .

Par le plus doux lien, de devenir ma Fille ;  
Que cet hymen relève une Auguste Famille !

*Aux Peuples.*

Et vous, braves Français, célébrez ce grand jour,  
Où, des Dieux, pour vos Rois, a triomphé l'A-  
mour !

F I N.

---

## A V E R T I S S E M E N T

Sur la Lettre suivante.

*J'Avois résolu d'exposer ma Tragédie au  
jugement du Public sans tâcher de le  
prévenir en ma faveur, & sans chercher à  
repondre aux diverses objections qu'on a  
faites contre elle : mais j'ai trouvé un Dé-  
fenseur si zélé dans l'Auteur de la Lettre  
qui a paru adressée à Madame Berthelot, \**

\* M. PHILIPPE DE PRETOT, Auteur  
de cette Dissertation, est assez avantageusement  
connu dans la République des Lettres, par plu-  
sieurs Ouvrages qu'il lui a donnés : c'est à lui  
que l'on doit les magnifiques Editions des Poètes  
& Historiens Latins, avec des Gravures fort bel-  
les & dans la forme des *Elzevirs*, tous revûs sur  
les MSS. des plus fameuses Bibliothèques ; il a

*& il m'a semblé qu'il avoit si solidement  
 refuté les plus fortes critiques qu'on en fai-  
 soit , que je ne puis me refuser la satisfac-  
 tion de joindre cette Lettre à ma Pièce ;  
 non que je croye mériter tous les éloges qu'il  
 lui donne : mais aussi comme je ne crois  
 pas mériter tout le mal que mes Ennemis  
 en ont dit , je me flatte que le Lecteur sensé ,  
 prenant le milieu entre l'excès de louange &  
 l'excès de blâme , me rendra par ce sage  
 tempérament la justice qui m'est due , &  
 réduira par là mon Ouvrage à sa véritable  
 valeur.*

donné en 1744 un *Essai de Géographie* , in 8°. qui a été réimprimé en 1748. On a encore de lui le *Glaneur Français* , les *Amusemens de l'Esprit & du cœur* &c. & il va bientôt faire paroître une *Analyse Géographique de la France* , & un *Abrégé Chronologique de l'Histoire Universelle*.

L E T T R E  
DE MONSIEUR PHILIPPE ,  
A  
MADAME BERTHELOT ,

A Montalais.

*Au sujet de la Tragédie de CHILDERIC.*

MADAME,

Ce n'est ni par paresse, ni par indifférence que je ne me suis pas pressé de vous rendre compte de la nouvelle Tragédie de *Childeric*. La première représentation fut si tumultueuse, & la Pièce par elle-même demande tant d'attention, que je n'ai voulu hazarder mon jugement qu'après l'avoir vue plusieurs fois & m'être mis à portée d'entendre ce qui se diroit de part & d'autre. J'ose penser que c'est une de ces Pièces qui gagne à être vue, & qui bien différente de la plupart de celles de nos jours dont on est dégoûté de fort bonne heure, vous attache & vous intéresse encore plus quand on la revoit : on y découvre toujours plus de génie, d'invention, & d'art.

Le sujet a paru d'abord très-brouillé ; il est en effet bien *implexe* ; mais peut-être moins que celui de tant d'excellentes Pièces. ( Les tragédies de



*Rodogune*, d'*Heraclius* ( 1 ) ; d'*Amasis*, d'*Ino* & *Melicerte* ( 2 ) ; de *Radamisthe* & *Zenobie* ( 3 ) ; d'*Agrippa* ( 4 ) ou du faux *Iberinus* & autres en font preuve. ) Et il eut expliqué avec autant de netteté, qu'il a été possible.

La vivacité Française n'a pas voulu écouter celle-ci & l'a condamnée d'abord sans l'entendre : ce n'est qu'à la seconde & troisième représentation qu'on a commencé de lui rendre justice.

Je vais tâcher de vous en donner une idée , en attendant, Madame, que l'impression vous mette en état d'en juger par vos yeux. Je me garderois bien d'en crayonner l'esquisse si vous étiez de retour ici : Votre absence me met dans l'obligation d'écrire à la personne la plus spirituelle du monde , ce qu'on pense des ouvrages d'esprit.

Je prédis d'avance à l'Auteur de *Childeric*, qu'il gagnera beaucoup au tribunal d'une lecture sans distraction , & qu'il ne doit pas craindre le sort de quantité de Pièces nouvelles , qui perdent dans le cabinet les trois quarts de leur mérite. Une analyse raisonnée & suivie , me guidera dans l'extrait que j'entreprends.

### *Sujet de la Tragédie.*

Gellon s'étant fait un parti parmi les Français & secondé des troupes Romaines , entreprend de détrôner *Childeric* : en effet il y réussit , poursuit ce Roi malheureux , fait mourir ses Enfans , ses Neveux , & tous ceux qui ont paru les plus zélés pour lui. Il tient ce Roi dans une étroite prison , &

( 1 ) Du grand Corneille.

( 3 ) De Crébillon.

( 2 ) De la Grange.

( 4 ) De Quinault.

son épouse Bazine dans un Fort ; enfin craignant toujours quelque révolution , il ordonne qu'on fasse mourir Childeric ; & s'en fait apporter la tête. Le cruel n'a conservé de toute la race de Pharamond , qu'une Princesse , que l'Auteur appelle Albizinde , & qu'il dit être nièce de Childeric. Mais la Reine Bazine a sauvé un de ses fils , & l'a soustrait à la fureur du Tyran. Cependant Gellon avoit deux fils jumeaux , qu'il avoit confiés à Evagès. Ce Courtisan avoit feint de se ranger du parti de l'usurpateur , quoiqu'en secret attaché à Childeric , & d'intelligence avec Bazine. En effet , pour servir son véritable Roi , & assurer du moins la couronne à son fils , Evagès met le fils de Childeric à la place du fils aîné de Gellon. Le Tyran s'aperçoit même dans ce tems-là de quelque intelligence entre Evagès & Bazine , & les fait mourir tous deux. La place d'Evagès est donnée à Clodoade : un bruit court alors qu'il y a un fils de Childeric vivant , ce qui cause des mouvemens parmi le peuple ; que le Tyran craint avec raison ; il charge Clodoade de poursuivre ce prétendu fils de Childeric ; Clodoade le cherche ; & on lui remet enfin l'enfant qui passe pour le fils de ce Roi. Clodoade touché de pitié , au lieu de le faire mourir , songe à le sauver ; & comme il en cherche les moyens , le second fils de Gellon , dont il a soin , vient à mourir ; il remet le fils qu'il croit appartenir à Childeric , à la place de ce second fils de Gellon , & porte au Tyran son propre fils , percé de coups & défiguré , en lui disant que c'est là le fils de Childeric qu'il a trouvé , & qu'il a poignardé ; ce qui lui gagne totalement la confiance & l'amitié de Gellon.

Clodoade a pris pour témoin de la supposition qu'il vient de faire, Sinnorix, qui est un homme attaché à Childeric, & qui devient ensuite un objet des fureurs du Tyran. Clodoade de plus a eu soin de prendre des attestations de Sinnorix : enfin Gellon après quinze ou dix-huit années de règne, de trouble & de crainte, meurt. Clovis qui passe pour son fils aîné lui succède, & Clodoade conserve auprès de ce Prince, la même place qu'il avoit auprès de son prétendu pere ; il a déjà obtenu toute sa confiance.

D'un autre côté. Childeric, qu'on croit avoir été immolé par Gellon, a été sauvé par le Chef qui le gardoit ; lequel, d'accord avec Evagès, l'a fait fuir, & a porté au Tyran la tête d'un de ses soldats qui venoit de mourir. Childeric retiré dans la Turinge, s'est tenu caché sous un nom supposé, attendant toujours que quelque occasion favorable lui donnât les moyens de remonter sur le trône.

Evagès prêt à mourir, a chargé Lisois d'un paquet pour Childeric, dans lequel il lui envoie une lettre de la Reine Bazine, qui atteste à son époux l'échange qu'Evagès a fait de leur fils avec le fils aîné de Gellon. Evagès apprend en même tems à Lisois que Childeric a été sauvé de la fureur de Gellon, & le presse de renouveler les soins & son ardeur pour leur Roi malheureux. Lisois n'oublie rien pour en découvrir la retraite ; son zèle est inutile : lui-même a été envoyé en exil dans la Rhétie par Gellon, & n'est rappelé que par Clovis, dont la générosité fait grace à tous ceux que son prétendu pere a pour suivis.

Voilà, Madame, les faits antécédens à l'action

de la piece qui sont exposés avec un art infini, une Scene n'apprenant que ce qu'il faut pour l'intelligence de celle qui la suit : Voici à présent l'action de la Tragédie, détaillée aussi bien que j'en suis capable.

*Ici l'Auteur de la Lettre faisoit un extrait scene par scene de la Piece qui devient inutile, puisque la voici en entier On peut voir cet extrait dans le Glaneur tome 3. brochure 5<sup>e</sup> où cette Lettre se trouve imprimée. Il poursuit ainsi.*

Je ne doute point, Madame, que ce simple Extrait où je n'ai fait que suivre rapidement l'action, ne vous donne une forte envie de voir une Piece si bien imaginée, si bien conduite, & si intéressante. Tout y est annoncé & amené avec art ; les Scenes y naissent l'une de l'autre ; les Acteurs n'entrent & ne sortent qu'avec quelque motif ; le dénouement préparé dès l'exposition, n'est pourtant pas aisé à prévoir : les caractères ne se démentent jamais, & ils sont parfaitement contrastés. Que la noirceur de Sigibert relève la générosité & la grandeur d'ame de Clovis ! Quelle vertu dans Albizinde ! Quelle fermeté dans Childéric ! Il n'est pas jusqu'aux seconds rolles qui ne soient maniés avec beaucoup de réflexion : Lisois & Clodoade contrastent entre eux : l'un a toujours suivi le parti de la justice & du devoir, sans recourir à aucune feinte qu'il croit indigne d'un sujet fidele ; & l'autre n'a jamais marché que par détour & par trahison vers une fin noble & louable. Quoique l'amour jette un grand intérêt dans cette Piece, il est pourtant subordonné à de plus grands objets : il agit beaucoup, mais parle peu : En un mot, il y est traité comme il devrait l'être dans la Tragédie, dont il ne doit pas

pas faire tout le fond , & où l'on doit faire regner par tout les plus grands exemples , & faite triompher les plus sublimes vertus.

Pour moi, j'ai senti tous les mouvemens que la représentation d'une belle Tragédie doit inspirer. Pitié, terreur, élévation de l'esprit, attendrissement du cœur ; j'ai passé successivement d'un de ces sentimens à l'autre : aussi ne puis-je revenir de l'étonnement où je suis , de voir une quantité formidable de Critiques s'élever contre cet ouvrage. Ce n'est ni la partialité , ni la complaisance , qui me font parler ; mais j'ai droit de dire mon sentiment sans mériter le blâme de personne. Permettez-moi , Madame , de vous rapporter les principales objections qui sont venues à ma connoissance , & de prévenir par des raisons qui les détruisent sans retour , la mauvaise impression qu'elles pourroient faire sur vous , si les préjugés vulgaires avoient quelque droit sur un esprit philosophe.

La premiere & la plus générale , c'est l'obscurité des deux premiers Actes. Mais quoiqu'on en puisse dire , je ne conviendrai jamais de ce défaut. Une Piece peut être très implexe , & n'être point obscure , si les faits y sont exposés peu à peu , simplement & sans aucun détail inutile ; c'est ce que j'ose dire avoir été rempli par l'Auteur de Childeric.

A la fin du premier Acte, chacun croit que Sigbert est fils de Childeric , & que Clovis est fils de Gellon ; on voit deux Sujets zélés s'empresser pour un Prince qui paroît , dès les premiers vers qu'il dit , dévoré d'une ambition démesurée ; on les voit conspirer contre un Roi vertueux , dont les senti-

mens intéressent dès le premier abord. On est fâché en un mot que Sigibert soit fils du vrai Roi, & que Clovis ne doive le jour qu'à un Tyran. On ne s'attend pas au grand effet que l'erreur de Clodoade produit sur Lisois, qui, convaincu que Sigibert est son vrai Maître, lui remet le dépôt important par où Sigibert lui-même apprend la méprise de Clodoade, & découvre au Spectateur, avec un art qu'on n'a jamais vû sur le Théâtre, ce qu'il est nécessaire qu'il sçache; c'est-à-dire, que Clovis est le vrai fils de Childeric, & que Sigibert est le fils de Gellon. Les vers qui expliquent ce double échange, sont si clairs, qu'il faut fermer les oreilles pour ne les pas entendre. Sigibert réfléchissant sur le Paquet qu'il vient de recevoir, dit en termes clairs & précis : *Je fus changé deux fois par mes deux Gouverneurs : J'étois l'aîné des enfans de Gellon. Evagès par le premier échange, donna mon nom avec ma place au fils de Childeric, ce qui me faisant passer pour fils de ce Roi, l'on alloit sous ce titre, me livrer à la mort, lorsque par un second échange, on m'a remis à la place de Sigibert qui venoit de mourir.*

Pour moi, je ne sçais, Madame, où est l'obscurité que l'on trouve dans ce récit; mais c'est ici où j'admire l'art de l'Auteur, qui ayant prévu la peine que les François trop vifs, auroient de se prêter à l'attention qu'il demandoit d'eux; & connoissant d'ailleurs que pour avoir du plaisir à la représentation de la Piece, il suffisoit de sçavoir lequel des deux Princes étoit le véritable fils du Roi, fait dire à Sigibert, après avoir expliqué l'énigme, que le fils de Childeric n'est autre que Clovis, & que lui-même est le véritable fils de Gellon. Encore une

fois, ne faut-il pas *s'assourdir* soi-même, pour vouloir trouver de l'obscurité dans cette exposition?

Que l'on convienne de bonne foi, que tout l'Héraclius est cent fois plus embrouillé; si on l'a toujours regardé comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain, pourquoi refusera-t-on à l'Auteur de la nouvelle Tragédie, les applaudissemens qu'il mérite, pour avoir osé, après l'inimitable Corneille, non seulement entreprendre une Pièce dans le goût de ce grand Homme, mais pour y avoir mis des beautés du premier ordre, & l'avoir conduite avec tout l'art qu'un Auteur consommé au Théâtre auroit à peine, sans qu'on puisse lui reprocher d'avoir rien pris du dessein, des situations, ni des intérêts de son modèle? La beauté & l'intérêt d'Héraclius consistent à ignorer quel est le vrai fils du Tyran & celui du Roi; & le Spectateur est dans l'incertitude jusqu'à la fin de la Pièce: au lieu que dans Childeric; ils consistent à savoir que Clovis est le vrai fils du Roi & Sigibert celui du Tyran. Ce qui est très-clairement énoncé, & à quoi l'on ne peut se méprendre.

Quel surcroît d'intérêt ne produit pas alors la détermination de Sigibert, de cacher le secret, & de perdre Clovis? Monsieur de Morand, par une invention sans exemple, met les seuls spectateurs dans la confidence, tandis que les personnages abusés agissent contre leur propre intention; & que Sigibert qui possède seul le secret, va droit à son but, mais par des voyes qui font trembler le spectateur.

On passeroit ce double échange, ont dit quel-

ques Critiques, s'il étoit absolument nécessaire, (& c'est ici la seconde objection) mais il y en a un qui est sûrement inutile. C'est ce qu'on leur niera tant qu'ils ne montreront pas la ressource de leur génie à simplifier ce fait, sans changer les grandes situations de la Piece. C'est-là un propos hazardé, & qu'on peut regarder comme tel, jusqu'à ce que la question de fait qu'il contient, soit démontrée.

La troisième objection, Madame, est sur l'arrivée du Roi, qui vient trop témérairement, à ce qu'on a prétendu. Mais quelle est donc la témérité de ce Roi, qui ayant attendu la mort de Gellon, & que la Princesse sa nièce fût en âge de lui prêter du secours, vient avec toutes les précautions possibles, s'adresser à elle en inconnu, pour sonder ses dispositions en faveur de Childeric? A-t'il une voye plus naturelle & plus simple pour former une conspiration contre le fils de Gellon, qu'il croit un jeune homme, dont la puissance ne doit pas encore être bien affermie?

Il doit craindre du moins d'être découvert, ajoute-t'on, & puisque Clodoade & Lisois le reconnoissent dès le premier abord; pourquoi d'autres Courtisans ne le reconnoîtront-ils pas?

La réponse à cette objection est dans la Piece même, & est encore un effet de l'art du Poète. Ce qui fait que le Roi est reconnu par les deux conspirateurs, c'est qu'ils sont prévenus par Albizinde qu'il est vivant, & qu'un homme arrivé de sa part doit leur en donner des nouvelles. Alors ses traits les frappent; ils se jettent à ses genoux: mais ceux qui sont persuadés qu'il ne vit plus depuis 15. ou 18. ans, se garderont bien de soupçonner,



même en reconnoissant des traits semblables aux siens, que c'est lui-même qui se présente à leurs yeux. Sur quelques traits ressemblans à une personne qu'on a connu & qu'on a vû mourir, on ne s'imagine pas que les morts reviennent du tombeau ; l'on est plus porté à croire que c'est un homme qui ressemble à celui qu'on compte perdu, que de penser que c'est le mort lui-même.

Quatrième grief. Car, Madame, on éplûche tant qu'on peut dans ce monde ceux qui courent la carrière épineuse du Théâtre. On vécille surtout en fait d'ouvrages d'esprit, & c'est en effet le principal apanage du Public Littéraire. On reproche donc à l'Auteur, d'avoir fait mourir Childeric \* & l'on dit qu'il auroit bien mieux valu exposer Sigibert mourant aux yeux du Spectateur, qui auroit déclaré sur le Théâtre son secret. Pour cet article, on sçait, sans en pouvoir douter, qu'il n'y a point de moyen que M. de Morand n'ait pris pour atteindre au dénouement le plus heureux ; mais les Comédiens ont été obstinés à vouloir qu'il se fît par la mort du Roi. Ces Messieurs ont crû que ce pere mourant pour sauver la vie à un Héros, tel que Clovis, & qui se trouve son fils, que la joye de Childeric à la vue d'un fils si généreux & si grand, que les regrets de Clovis & d'Albizinde produisoient un effet plus attendrissant que toute autre catastrophe ; & je crois qu'ils

---

\* Dans cette nouvelle Edition, l'Auteur a déferé à cette objection, & en est revenu à sa première idée, qui n'avoit jamais été de faire mourir le Roi. Quelques gens de goût & des Comédiens même qu'il a consultés, ont approuvé ce changement ; ce qui l'a déterminé à s'en tenir à cette correction.

ont eu raison. Le parfait bonheur de Clovis & d'Albazine console de la perte du Roi, & ne laisse, pour ainsi dire, rien à désirer au spectateur attendri & content. J'ai même trouvé plus de personnes qui l'approuvoient que de celles qui la blâmoient. D'ailleurs Sigibert expirant sur le Théâtre, n'eût excité que de l'horreur; & dès que Childeric ne mourait pas, le fils de Gellon démentirait son caractère en déclarant un secret qu'il doit tâcher d'ensevelir à jamais, s'il a le tems de vivre quelques minutes après le coup mortel qu'il a reçu: au lieu que voyant mourir de sa main le Roi, il trouve un plaisir dans le désespoir que Clovis aura en le reconnoissant pour son pere; & il est d'autant plus fondé à chercher d'en jouir, qu'il se voit perdu sans qu'il lui reste assez de force pour soustraire aux yeux de Clovis la preuve de sa naissance que le Traître a sur lui, comme il l'avoue, connoissant l'impossibilité de dissimuler plus long-tems. Cet aveu suffit pour faire présumer, lorsqu'on voit venir le Roi mourant assurer à Albazine qu'il est pere de Clovis, qu'on a trouvé la preuve que Sigibert en avoit, laquelle auroit dû être lue sur le Théâtre, si celui-ci y eût fait sa confession: ce qui auroit peut-être jeté de la langueur dans la dernière Scene. C'est encore un des plus grands effets de l'art du Poète d'avoir trouvé dans la malice de Sigibert un motif pour lui faire garder des secrets qu'il auroit dû anéantir aussitôt.

Pour ceux qui vouloient que ce Prince fût arrêté & désarmé par les Gardes de Clovis, lorsqu'il vient pour forcer le Palais; & que, voyant la parfaite intelligence de Childeric & de Clovis, il se

ruât de désespoir en dévoilant tout le mystère ; sans doute ils n'ont pas fait réflexion que Sigibert arrêté, n'auroit pas eu un sujet de rage assez vif pour en venir à cette extrémité. Qu'auroit-il eu à craindre, puisqu'il ne paroïssoit armé que pour sauver son pere, & que passant pour fils de Childe-ric, il devoit du moins se promettre la couronne après la mort de ce Roi ? Ainsi tout le parti qu'il auroit eu alors à suivre, eût été de feindre & de songer à mieux prendre son tems pour faire perir le pere & le fils. Un Critique saisit promptement une idée brillante qui se présente à lui ; & comme il ne peut avoir fait sur un ouvrage autant de réflexion que celui qui l'a composé, il ne faut pas s'étonner si les expédiens qu'il propose, sont presque toujours plus défectueux que ce qu'il blâme.

Sans me mêler autrement de Poësie, quoique je ne sois pas trop initié aux mysteres des neuf sœurs, & que je sois peu propre à juger du langage des Dieux, j'oserois bien pourtant justifier la versification de cette Pièce, contre un nombre infini de personnes, qui admirateurs nés des vers qui font beaucoup de bruit, vuides de sens, & qui n'ont d'autre mérite que le boursoufflé, ne peuvent se satisfaire d'une versification douce, mais noble ; simple, mais harmonieuse ; d'une justesse de dialogue qui fait presque toujours prévoir aux personnes de bon sens, la réponse que fera celui qui va parler. Ces Aristarques ne veulent que des détails mal placés, des descriptions poétiques, des pensées hazardées, & font peu d'attention aux beautés réelles & solides qu'on doit admirer dans l'arrangement d'un Poëme, dans la relation de ses parties, dans la netteté de l'expression, enfin dans

cette noble simplicité dont on s'écarte par tout. Le mépris qu'on en fait entraînera la ruine du bon goût, & insensiblement celle des beaux Arts.

Je n'ai pas assez de mémoire pour vous citer, Madame, un nombre infini de beaux vers, tirés de cette Tragédie, qui m'ont frappé, & qui vous frapperoient sans doute. Vous jugeriez par ces dignes échantillons, que s'il se peut trouver quelques morceaux négligés pour la versification, ce sont sans doute de ces endroits, où l'Auteur a eu plus de faits à expliquer que de sentimens à exprimer : ce qui ne pouvoit manquer d'arriver dans un sujet de la nature de celui-ci. Lorsqu'un Poète en composant n'est pas soutenu par la passion, il est poétiquement impossible qu'il fasse d'aussi bons Vers que lorsqu'elle l'inspire.

Néanmoins, Madame, ma mémoire n'est pas si ingrate que je le pensois; je me rappelle à propos plusieurs traits de sublime qui brillent dans ce Poème. Ceux qui ont écrit sur cette matière, l'Abbé d'Aubignac, Despreaux & les autres, en auroient trouvé presque autant d'exemples tirés de cette seule Pièce, qu'ils en ont pu extraire de plusieurs célèbres Tragédies. Souffrez, Madame, que j'en décore cette Lettre, & que je prévienne le plaisir que vous aurez à les lire dans la Pièce même. Je vous dédommage par-là de l'ennui d'une fatigante Lettre tracée à la hâte, & dictée par la nécessité embarrassante, où, tout mauvais Profateur que je suis, je me trouve réduit de vous mander de Paris les nouvelles & les dissensions littéraires.

Dès le premier Acte, Clodoade répondant à Li-sois, qui lui reproche d'avoir fait mourir le fils de Childeric, lui dit...

*Si je l'avois sauvé, s'il respiroit encore,*

*Ce Fils ! Que dirois-tu ?*

Lisois lui réplique.....

*Que tu fis ton devoir.*

Dans le troisième Acte, Childeric demandant à Lisois & à Clodoade ce qu'ils pourront faire pour lui ; Clodoade répond....

*Ce que, pour votre fils, nous allons entreprendre.*

Dans le même Acte, Albizinde pressée par Clovis de venir au Temple pour l'épouser, où elle sçait qu'il doit être assassiné, lui dit enfin....

*Si mon cœur en frémit, c'est parcequ'il vous aime.*

Dans le quatrième Acte, Clovis pressant la Princesse de lui déclarer quels sont ses ennemis, elle lui répond noblement....

*Les vrais Français.*

Dans le même Acte, Childeric disant qu'il est encore une ressource pour sa gloire, & la Princesse demandant ce que c'est, le Monarque replique....

*Mourir en Roi.*

Enfin, dans le cinquième, Clovis voulant faire éprouver à Childeric des tourmens, pour arracher son secret, après avoir dit à ses Gardes....

*Qu'au milieu des tourmens on l'oblige...*

Voyant avancer les ministres de la fureur, il s'écrie tout à coup, par un sentiment secret de nature.

*Arrêtez !*

Plus bas, Childéric reprochant à Clovis l'usurpa-

E v

tion, la tyrannie, les fureurs de Gellon, & le pressant d'ordonner enfin sa mort, il finit par ce vers,

*Du fils de mon Tyran, que dois-je encore attendre?*  
A quoi Clovis répond, . . . .

*Le Trône . . . il t'appartient, je suis prêt  
D'en descendre.*

Ce trait me paroît égal au qu'il mourut, (a) au moi, (b) au l'admirer (c); il renferme non seulement un sentiment aussi beau que tous ceux-là, mais encore une action qui est le plus grand triomphe de la vertu : les autres ne donnent rien, & celui-ci donne tout.

Dans la même Scène, Clovis ayant témoigné à Childeric qu'il n'avoit point hérité des fureurs du Tyran dont il avoit reçu le jour, Childeric l'embrassant à ses genoux, s'écrie . . .

*Ah! tu n'es point son fils!*

Tous ces traits-là, Madame, sont sans contredit du vrai sublime, & comme ils sont dans des genres différens, on peut dire que dans cette Pièce, on trouve des exemples de tous les genres du sublime.

Pendant que je tiens la plume, il ne me coûtera pas plus de justifier mon Auteur sur un reproche qui devoit peu toucher un Poète : mais lorsqu'on peut confondre l'envie & la malice, doit-on se refuser un plaisir si doux ? On l'accuse d'avoir peu suivi l'Histoire, ou plutôt de l'avoir totalement laissée à côté. Eh ! depuis quand les Poètes se sont-ils piqués d'être Historiens ?

Il ne leur est pas permis sans doute de changer certaines circonstances dans les sujets connus &

(a) Dans les Horaces de P. Corneille.

(b) Dans la Médée du même.

(c) Dans le Pyrrhus de Crébillon.

consacrés par l'Histoire : Ainsi un Poète qui feroit mourir César avant Pompée , qui feroit un lâche d'Alexandre , un cruel de Titus , & un Roi fainéant de Charlemagne , mériteroit sans doute d'être sifflé généralement. Il est même de certains Anacronismes qui marquent l'ignorance de l'Auteur.\* Or , qu'a fait celui de Childeric , que les poètes les plus scrupuleux pour l'Histoire n'ayent fait avant lui ?

Childeric a été chassé de son Royaume ; Gillon s'est emparé de sa couronne ; Childeric a resté des années entières dans la Thuringe. Enfin par l'entremise de Guiomans ou Guiomade , qui avoit feint d'être attaché à Gillon , il est remonté sur son Trône.

Je ne dirai point que le P. Daniel prétend que tous ces faits sont faux , puisque tant d'autres Ecrivains les rapportent : du moins puisqu'ils sont contestés par un de nos plus savans & de nos plus fidèles Historiens , un Poète doit-il en avoir plus de liberté pour les arranger à son gré. Ainsi M. de Morand a supposé que Gillon , qu'il appelle Gelon pour éviter la mauvaise plaisanterie de *Gilles* ; *Gillon* , étoit un Tyran qui a détrôné & voulu faire périr Childeric ; que Childeric a été sauvé par un bon sujet , & qu'il revient après la mort de son Tyran pour rentrer dans ses droits ; que Guiomade , qu'il a crû encore devoir appeller Cloadoade , pour ménager les oreilles délicates ; s'est intéressé pour lui , & qu'enfin Childeric est re-

---

\* Des hommes exposés dans le Cirque sous le règne des Empereurs Chrétiens , comme dans la Tragedie de Pharamond. Quoique cette Pièce ait été jouée avant Childeric , on sçait que celle-ci étoit reçue des Comédiens avant celle de Pharamond.

monté sur son Trône par la générosité de son propre fils, au lieu d'en donner tout le succès à Guionade; n'est-ce pas là une histoire bien altérée?

Il a allongé le tems de l'exil du Roi, & au lieu de le laisser regner comme il a fait depuis son retour au Trône, il le fait mourir en sauvant la vie à son fils\*, cela est-il moins pardonnable que de faire mourir Jocaste sur le Théâtre, après avoir reconnu Oedipe pour son fils, quoiqu'on sache qu'elle a vecû long tems après?

Enfin, Clovis n'a-t'il pas tué de sa propre main le fils de Gillon, nommé Siagrius, que pour les raisons déjà énoncées l'Auteur a changé en celui de Sigibert? L'incertitude même de la naissance de Clovis n'est-elle pas un fait historique? je l'avance avec preuve, il y a peu de Tragédies où il y ait plus d'historique que dans celle-ci. L'Auteur n'a pris que des libertés accordées de tous tems aux Poètes, d'approcher, de reculer, d'allonger les événemens, pourvu qu'ils ne les changent pas au point qu'ils fassent vivre ensemble des personnes qui n'ont existé que dans des siècles différens. Si les libertés Poétiques peuvent même s'étendre, c'est sans doute lorsqu'on prend des sujets d'une histoire peu connue, ou fabuleuse par elle-même.

Voilà, Madame, ce que j'ai crû devoir vous apprendre au sujet de la Tragédie nouvelle. Je ne relèverai pas la mauvaise humeur de ceux qui ont osé attaquer le caractère de Clovis. Des vertus aussi grandes que les siennes les ont sans doute révoltés autant qu'ils ont irrité Sigibert. Dans le

---

\* Voyez la Note ci-dessus, la correction dont il y est parlé conserve encore mieux la vérité historique.



grand nombre des Auditeurs , il s'en trouve plusieurs qui n'aiment que les Pièces où la corruption des mœurs & le Désisme triomphent.

A Dieu ne plaise que je souhaite du succès à ce prix au jeune Auteur de Childeric. Il prend une route qui lui assurera du moins l'estime & l'approbation des honnêtes gens, s'il ne peut obtenir le suffrage des gens que la mode & la prévention déterminent. Le Théâtre est établi pour épurer les mœurs, non pour les corrompre: de même qu'un Auteur Comique charge le ridicule qu'il attaque, ainsi le Tragique doit-il outrer les vertus qu'il veut faire aimer.

Il me semble que telle est l'idée de notre Auteur & qu'il tâche en cela d'imiter le Grand Corneille. C'est en suivant de pareils modèles qu'on est assuré de se faire beaucoup d'honneur, même en échouant. Je ne crains point, Madame; d'en dire trop sur cette matière; c'est de vous que je tiens ces sentimens; & c'est par eux que vous vous distinguez d'une façon supérieure parmi les personnes de votre sexe.

Je ne dois pas finir ma lettre sans vous dire un mot de l'admirable Actrice qui fait Albizinde. La Dlle. Gauffin fait voir dans ce rôle qu'elle est capable d'exceller dans tous les genres de Tragique; & que dans quelque caractère qu'elle paroisse, on ne doit regretter aucune des Actrices illustres qui l'ont précédée.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Madame,

**VOTRE, &c. PHILIPPE.**

P. S. J'allois cacheter ma lettre, Madame, lorsqu'il m'est revenu un autre chef d'accusation qu'on intente à mon Auteur: nouvelles procédures à faire; mais j'abrege en deux mots. On dit que la situation de son Héroïne, obligée de conduire son amant au Temple pour y être immolé, ou de trahir son Roi est prise d'Electre. Je vous avoue que je n'avois pas été frappé de cette ressemblance! mais quoiqu'il y ait quelque chose d'approchant dans Electre, avec bien des différences je crois que le plus grand honneur qu'on puisse faire à M. de Morand, c'est de rappeler cette idée, La situation d'Albizinde est bien plus intéressante que celle d'Electre; elle produit un effet bien plus surprenant, & elle est traitée bien différemment; d'ailleurs je suis persuadé que l'Auteur de Childeric, malgré cet avantage, n'a pas eu envie de lutter contre un Homme illustre, dont il respecte la personne, & estime les grands talens. C'est ainsi que quelquefois l'envie & la malice prêtent des armes contre elles-mêmes, & travaillent à la gloire de ceux qu'elles veulent détruire.



L'ESPRIT  
DE DIVORCE,  
*C O M E D I E.*

Représentée pour la premiere fois par  
les Comédiens Italiens Ordinaires  
du Roi le 17. Février 1738.

---

# ACTEURS.

MR. ORGON.

MR. ORGON.

LUCINDE, leur fille, femme de DORANTE.

DORANTE.

FRONTIN, Valet de MR. ORGON.

LAURETTE, Suivante de LUCINDE.

ARLEQUIN, Valet de la Ferme de MR. ORGON.

DANSEURS ET DANSEUSES.

---

*La Scène est dans l'avenüe du Château de MR. Orgon, auprès de Paris.*

DESPIRE



# L'ESPRIT DE DIVORCE COMEDIE.



*Le Théâtre représente une Allée terminée  
par un Château , & sur le côté on  
découvre une Ferme.*



SCENE PREMIERE.

M. ORGON , DORANTE.

M. ORGON.



N vérité, Dorante, vous abusez de ma complaisance : vous m'amenez des embouchures du Rhône à Paris, pour y passer quelque tems, & jouir des plaisirs toujours nouveaux & toujours variés, qu'on goûte dans cette grande ville ; mais

## L'ESPRIT DE DIVORCE,

à peine y sommes-nous un mois, que je ne sçai sous quel prétexte vous m'engagez à venir à une Campagne, où vous me promettez mille agrémens; & je ne trouve qu'une petite Ferme, où toute commodité nous manque, & où nous ne sçaurions même profiter des plaisirs champêtres : je ne comprends rien à ce procédé. Je n'imagine pas quel dessein . . . .

DORANTE.

Ce séjour vous déplaît ; vous vous y trouvez mal logé ; vous vous y ennuyez déjà : & moi , tout ici m'enchanté. Je préfère cette maisonnette à un palais. La proximité seule, l'aspect du Château que vous voyez . . .

M. ORGON.

Ce Château n'a rien de commun avec notre logement ; il paroît fort agréable ; les dehors en sont riens , mais nous n'y sommes pas . . .

DORANTE.

Il est vrai ; mais quel plaisir d'en être si proche ?

M. ORGON.

En effet, être fort mal à son aise à la porte d'une belle maison , cela est fort consolant.

DORANTE.

Oui , lorsque cette maison renferme tout ce qu'on adore ; lorsque par la petite incommodité qu'on se procure , on espère la douceur de voir , d'entretenir ce cher objet , & peut-être le bonheur de s'introduire dans la même demeure.

M. ORGON.

Ah ! Ah ! Monsieur mon Gendre , je vous en-

## C O M E D I E.

rens : vous aimez une Belle qui y est renfermée. Vous vous consolez donc avec une Maîtresse , du divorce que l'on vous a contraint de faire avec Lucinde ? Le violent chagrin que cette séparation vous caufoit , est enfin dissipé : aussi vous l'aviez pris sur un ton qui ne pouvoit durer : jamais époux fut-il aussi triste que vous d'être éloigné de sa femme :

D O R A N T E.

Helas !

M. O R G O N.

Pour moi, je vous avoue que je n'ai jamais eu de joie aussi parfaite que celle que j'ai ressentie lorsque j'ai quitté Madame Orgon , & que notre séparation a été bien faite & bien cimentée. « Je ne  
 » comprends pas même comment j'ai pû vivre  
 » si long-tems avec elle. Jamais humeur fut-elle  
 » égale à la sienne ? La bizarrerie , le caprice , la  
 » hauteur , la jalousie , sont ses moindres défauts :  
 » l'envie la déchire , & l'avarice la dévore. Valets ,  
 » enfans , mari , elle contrôle tout , elle désespère  
 » tout ; personne n'est à couvert de ses reproches  
 » & de ses investives. Elle ne cesse de crier , de  
 » quereller , de tempêter. Elle n'a ja nais senti  
 » la douceur de vivre une heure en paix avec qui  
 » que ce soit ; & enviant cette satisfaction à qui-  
 » conque en jouit : elle n'oublie rien pour l'en-  
 » priver ; c'est-là sa plus chere occupation , c'est  
 » sa passion dominante , & elle n'a pas de plus  
 » grand plaisir , que lorsqu'elle est parvenue à dé-  
 » funir des personnes qui vivoient en bonne intel-  
 » ligence , sur-tout si ce sont des époux..

L'ESPRIT DE DIVORCE;  
DORANTE.

Je ne suis pas surpris que vous n'ayez pû la supporter. Ce qui m'étonne, c'est que Lucinde puisse vivre avec elle. Car enfin Lucinde est bien éloignée d'un caractère pareil.

M. ORGON.

Vous n'en parlez pas en mari, ou en homme qui en soit détaché.

DORANTE.

Et croyez-vous que je sois capable de changer ? Non ; je ne vous ai engagé à faire le voyage de Paris, qu'afin que vous m'aidassiez à gagner cette chere Epouse. Mais j'ai appris peu de jours après notre arrivée, que Madame Orgon la retenoit à la Campagne. Enfin j'ai découvert que c'est ce Château qu'elle habite, & je me suis pratiqué ce petit logement dans son voisinage, pour tâcher de la voir, & de renouer avec elle.

M. ORGON.

Qu'entens-je ? Quoi ! Ma femme est ici ! Quoi, vous me conduisez tout auprès d'elle ! On ne joue point un pareil tour à un homme qui s'est en toute occasion déclaré votre ami. » Je sçavois » bien que Madame Orgon étoit venue à Paris » pour recueillir la succession d'une parente, & » qu'elle y avoit fixé son domicile, pour vous » priver à jamais de sa fille : mais comme dans » Paris on peut être aussi loin de ceux qui nous » déplaisent, que si l'on en étoit à cent lieues, je » n'ai pas hésité à vous y suivre ; je ne m'attends » pas à une pareille trahison. » C'en est fait,, je pars au plus vite, & vais prendre la poste, pour



## C O M E D I E.

m'en retourner en Province. Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira, mais pour moi, je fuis ; je tremble, quand je songe au péril où vous m'exposez, adieu, adieu.

DORANTE *retenant Orgon qui veut s'en aller.*

Un moment, s'il vous plaît ; ne prenez pas l'alarme si vite. Hé bien, vous ne verrez pas Madame Orgon ; mais ayez pitié du plus malheureux des Epoux, que dis-je, du plus infortuné des amans ! Qui, j'adore Lucinde : j'ai fait de vains efforts pour l'oublier ; mon bonheur dépend de me réunir avec elle. Ses cruautés à mon égard n'ont fait que redoubler ma flamme. Je me dis sans cesse qu'elles n'ont été causées que par les injustes soupçons que sa mere lui a fait concevoir de mes prétendues infidélités ; & j'ose me flater que si je puis la convaincre de mon innocence & de ma tendresse, elle me rendra toute la sienne, & fera cesser une séparation qui fait peut-être son supplice, comme elle fait mon tourment.

M. O R G O N.

« Pour moi je serois trop fâché de convaincre  
» la mienne de ses injustices, si cela devoit me la  
» ramener. »

D O R A N T E.

« Enfin je n'espère qu'en vous. Vous aviez  
» commencé mon bonheur en unissant Lu-  
» cinde avec moi ; achevez-le en me la ren-  
» dant. »

M. O R G O N.

Votre état me fait pitié. Mais, mon cher Dorante, que puis-je pour vous & pour elle ?

8 L'ESPRIT DE DIVORCE,  
DORANTE.

Consentez à la voir ; tâchez de la convaincre de mes sentimens , & n'oubliez rien pour la rendre à son Epoux. Qui peut mieux la persuader qu'un pere qu'elle aime ? Je vais donner tous mes soins pour ménager cette entrevue à l'insçu de notre ennemie.

M. ORGON.

Je ne vois pas comment vous pourrez tromper cet intraitable Argus.

DORANTE.

La justice de mes desseins nous fera sans doute réussir.

M. ORGON.

Je le souhaite , & suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira , pourvu que je ne sois pas exposé à voir ma femme : car , encore une fois , plutôt que de me mettre aux prises avec elle , j'aimerois mieux aller . . .

DORANTE.

On ne vous demande pas un si pénible effort ; je prendrai si bien mes mesures , que . . .

M. ORGON.

Soit. Hâtez-vous. Je m'ennuye furieusement dans ce maudit voisinage ; une frayeur mortelle . . .

DORANTE.

L'incertitude où je suis ne me permet point de perdre du tems. Mais , allez , il ne faut pas que l'on puisse nous appercevoir ensemble.

## S C E N E I I.

DORANTE *seul.*

J E n'imagine pas de voye plus prompte , pour avancer mes projets , que d'engager la suivante de Lucinde à me servir, J'ai sçu que Laurette étoit toujours auprès d'elle. L'attachement que cette fille a pour sa Maîtresse, lui a fait supporter patiemment les mauvaises humeurs de la mere ; je ne doute point qu'elle ne me serve de son mieux ; elle s'est toujours déclarée pour moi , & me défendoit contre les calomnies de Madame Orgon. La difficulté sera de pouvoir l'entretenir ; mais si je n'en trouve pas l'occasion , la petite fête que je veux donner dans les avenues de ce Château, m'en pourra faciliter les moyens.

## S C E N E I I I.

DORANTE. FRONTIN.

FRONTIN , *au fond du Théâtre.*

A H ! quelle chienne de femme ! quelle maudite harpie.

10 L'ESPRIT DE DIVORCE,

DORANTE.

Qu'entends-je ? c'est sans doute quelque domestique de la maison qui se plaint de ma belle-mère ; tâchons de le gagner , & de le mettre dans mon parti.

FRONTIN *s'avançant.*

Non ; je ne crois pas que tout l'enfer conjuré ait pû vomir une créature aussi méchante que cette forcière-là !

DORANTE.

A qui en avez-vous donc ? vous me paraissez dans une furieuse colère.

FRONTIN.

J'en ai bien sujet :

DORANTE.

Pourroit-on vous rendre service , & vous aider à vous consoler ?

FRONTIN.

Je vous suis obligé : que pourriez-vous contre la plus folle , la plus endiablée mégère ? . . .

DORANTE.

Madame Orgon , n'est-ce pas ?

FRONTIN.

Peut-on la méconnoître à ces traits ? ôïï , cette furie qui me chasse , parceque je vis trop bien avec Laurette ma femme ; cette enragée qui ne peut souffrir un ménage tranquille , qui a gâté le sien , celui de sa fille , de sa belle sœur , de sa cousine , & tant d'autres , & dont l'Esprit de Divorce se répand jusques sur les mariages de ses domestiques.

DORANTE.

D O R A N T E.

Vous êtes l'Epoux de Laurette ?

F R O N T I N.

Pour vous servir , Monsieur.

D O R A N T E.

Il n'y a donc pas long-tems !

F R O N T I N.

Environ six mois : Madame Orgon me prit à son service en arrivant à Paris ; Laurette servoit Lucinde ; je lui plus : cela n'est pas surprenant : à mon tour je la trouvai fort à mon gré ; & enfin nous nous mariâmes secrètement ; Lucinde fut seule dans notre confidence ; mais Madame Orgon s'étant apperçue de quelques petites familiarités entre Laurette & moi , pour sauver l'honneur de ma femme , il a fallu tout découvrir. Oh ! admirez l'esprit liant de la bonne Dame ! elle a été plus outrée de colere , en nous trouvant Epoux , qu'elle ne l'étoit en ne nous croyant qu'Amans ! En un mot , piquée de notre union , elle m'a renvoyé inhumainement , & ne veut pas consentir que Laurette me suive. Vit-on jamais persécution semblable ?

D O R A N T E.

Quelle femme ! que je vous plains !

F R O N T I N.

Mais vous , Monsieur , que cherchez-vous ici , s'il vous plaît ? vous êtes-vous égaré de votre route , ou avez-vous affaire à quelqu'un de cette maison ?

12 L'ESPRIT DE DIVORCE,  
DORANTE.

Oui ; c'est à Laurette elle-même que je choisis le moyen de parler.

FRONTIN. *à part.*

A Laurette !

DORANTE.

Oui, mais puisque vous êtes son Epoux, & domestique de Madame Orgon, je puis également vous confier mes secrets, & vous prier de parler en ma faveur.

FRONTIN.

Ah ! si les graces que vous attendez de Laurette, peuvent être obtenues par l'entremise de son mari, je ne vois rien qui empêche Frontin de s'intéresser pour vous ; & je vous fais réparation d'honneur. (*à part.*) Allons, c'est un galant homme. (*haut.*) Hé bien, de quoi s'agit-il ?

DORANTE.

Comment vit Lucinde dans cette solitude ? peut-elle s'accoutumer aux bizarreries de sa mère ? ne souhaite-t-elle pas de se voir en liberté ?

FRONTIN.

Elle ne cesse de déplorer en secret la rigueur de son sort, & ne peut se défendre de reprocher quelquefois à sa mère, de lui avoir fait quitter son Epoux ; car si vous l'ignorez, Lucinde est mariée.

DORANTE.

Elle est mariée ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, quoique Madame Orgon

veuille la faire passer pour fille ; & c'est cette rendre mere qui n'a eu ni repos , ni trêve , qu'elle n'ait brouillé ces deux Epoux. Il n'est point d'imposture qu'elle n'ait inventée pour cela contre Dorante ; c'est le nom de son gendre : je veux croire qu'il étoit un peu libertin , mais pas le quart de ce qu'on l'accusoit.

D O R A N T E.

Croyez-vous que Lucinde fût bien aise de se rejoindre à cet Epoux ? croy. z-vous qu'elle l'aime ?

F R O N T I N.

Elle l'a beaucoup aimé , & l'aimeroit encore sans les mauvaises impressions qu'on ne cesse de lui donner contre lui.

D O R A N T E.

Ainsi , elle est convaincuë du peu de cas qu'on dit que Dorante faisoit d'elle.

F R O N T I N.

Cela se peut , & sans doute elle a besoin de toute sa vertu , pour n'en prendre pas la van-  
geance qu'elle en pourroit fort aisément tirer. C'est une jolie femme , au moins.

D O R A N T E , à part.

Que je suis malheureux ! ç'en est fait , elle a de l'aversion pour moi ! ( *haut.* ) Ah ! Frontin , j'at-  
tens tout de tes soins , & de ceux de Laurette ; compte qu'il n'y a rien que je ne fasse pour vous deux , si vous me servez ! il faut que je sois entierement éclairci de ce qui se passe dans le cœur de Lucinde , que je sçache quels sont ses secrets sentimens pour son Epoux , quel sera le destin

14 L'ESPRIT DE DIVORCE,  
d'un malheureux qui l'adore , & qui ne cherche  
qu'à lui en donner les marques les plus sinceres.

F R O N T I N.

Telle que soit sa façon de penser pour Dorante, je suis bien sûr que le malheureux dont vous parlez , fera fort bien d'aller dissiper son mal ailleurs , & de perdre de vuë un projet si extravagant , il n'y a rien là à faire pour lui, & je vous déclare net, que ni ma femme, ni moi ne nous aviserons pas de servir ses folles idées,

D O R A N T E.

Mon cher Frontin, laisse-toi toucher.

*( il lui presente une bourse. )*

F R O N T I N.

Oubliez-vous, Monsieur , que je suis marié ; & que je ne dois pas donner d'atteinte à des nœuds où je suis engagé ? moi , j'irois travailler à séduire une brave & honnête Dame , afin d'autoriser ma fidelle moitié a la séduction ? non , s'il vous plaît ; apprenez à me connoître & à respecter ma vertu , si vous ne respectez pas celle de ma maîtresse.

D O R A N T E.

Va , j'ai pour toi tout le respect qu'il faut : ta délicatesse me charme , & c'est pour la récompenser que je te prie d'accepter ce présent.

*( il lui donne la bourse. )*

F R O N T I N , *prenant la bourse.*

Oh ! rien de mieux acquis que ce que l'on donne à notre vertu ; mais ne me trompez-vous pas ? car la vertu n'est pas une Déesse à qui l'on



faſſe de grands préſens. En tout cas n'allez point vous imaginer, parceque j'aurai pris votre argent, que vous ſerez en droit d'exiger... tenez, auſſitôt je rends la bourse.

D O R A N T E.

Ne crains rien ; & pour te faire voir que mes vuës ſont auſſi droites que les tiennes , apprens que l'homme pour qui je te parle , què cet Amant paſſionné de Lucinde , n'eſt autre que ſon Epoux lui-même.

F R O N T I N.

Son Epoux ! cela feroit-il bien poſſible ? & où eſt-il , Monſieur , cet homme , ce phénomène conjugal ? feroit-ce vous par hazard ?

D O R A N T E.

Tu l'aſ dit ; oui , c'eſt moi , c'eſt Dorante qui implore tes ſoins , & ceux de Laurette , pour tâcher de faire reprendre à Lucinde les ſentimens qu'elle me doit , & que je mérite , par une tendreſſe ſincere , & qui ne fut jamais altérée.

F R O N T I N.

Quoi , Monſieur ! vous êtes l'Epoux de Lucinde ! & vous donnez de l'argent aux domeſtiques de votre femme , pour les engager à vous procurer un rendez-vous avec elle ! oh , cela eſt trop rare ! ſouffrez que je vous témoigne mon admiration par cet embrallement ; mais ce n'eſt pas tout : cet exemple eſt trop beau , pour que je n'en donne pas à mon tour un auſſi inimitable. ( *il veut rendre la bourse.* ) Reprenez votre or ; un mari , comme vous , doit être ſervi pour rien par un mari comme moi.

16 L'ESPRIT DE DIVORCE,  
DORANTE, *refusant la bourse.*

Ton zèle me charme ; mais. . . .

FRONTIN, *insistant.*

Non , cela est inutile ; je ne la garderai point ; non , il ne sera pas dit qu'il vous en coûte de l'argent pour voir votre femme.

DORANTE, *refusant toujours.*

Je t'en conjure.

FRONTIN, *insistant.*

Point d'obstination , empochez-la , ou je me dédis de la promesse que je viens de vous faire.

DORANTE, *prenant la bourse.*

Je t'obéis ; mais je sçaurai trouver le moyen de te faire accepter les marques d'une juste reconnaissance.

FRONTIN.

Ne parlez plus sur ce ton , ou vous perdrez mon secours.

DORANTE.

Eh bien , soit.

FRONTIN.

Voyons donc ce qu'il faudra faire pour tromper cette maudite marâtre ; car elle est pour sa fille tout au moins . . . . mais j'apperçois Laurette.

DORANTE.

Elle vient fort à propos , pour consulter sur les moyens . . . . .

FRONTIN.

Je ne songe , en la voyant , qu'à l'ordre barbare , par lequel on veut me séparer de cette chère poulette.

## SCÈNE IV.

DORANTE. LAURETTE. FRONTIN.

FRONTIN à *Laurette*.

Eh bien, ma chère Laurette, Madame Orgon  
fera-t-elle inflexible? n'y a-t'il point d'espoir  
qu'elle.....

DORANTE à *Laurette*.

Enfin, tu me revois, Laurette, dans l'impa-  
tience.....

LAURETTE à *Dorante*.

Quoi, c'est vous, Monsieur! quel sujet vous  
amène en ces lieux?

FRONTIN à *Laurette*.

Faudra-t'il que je te quitte si inhumaine-  
ment?.....

LAURETTE à *Frontin*.

Madame Orgon est toujours dans une cole-  
re.....

DORANTE à *Laurette*.

Ne pourrai-je trouver le moyen de voir Lucin-  
de, & de la convaincre du fidèle amour?.....

LAURETTE à *Dorante*.

Je ne sçais par quelle voye.....

FRONTIN à *Laurette*.

Quoi! ne consentiras tu pas à me suivre, & à

F iij

fuir de ce maudit château plutôt que de me perdre ?

LAURETTE à *Frontin*.

Je le voudrois, mais il faut du moins attendre que. ....

DORANTE à *Laurette*.

Prends pitié du malheureux état où je suis ; je ne saurois plus vivre, si Lucinde ne consent qu'une tendre réunion. ....

LAURETTE à *Dorante*.

Elle est si cruellement obsédée par sa mere, que. ....

FRONTIN à *Laurette*.

Songe que je suis prêt à mourir, s'il faut me séparer de toi.

DORANTE à *Frontin*.

Un peu de patience, Frontin, laisse-moi m'expliquer ; tu parleras ensuite.

FRONTIN à *Dorante*.

Mes affaires, Monsieur, sont bien aussi pressées que les vôtres.

DORANTE.

Songe qu'en avançant les miennes, tu travailles pour toi, que si je puis remplir mes desirs, par ton secours & le sien, ( *montrant Laurette* ) je vous mettrai aussi-tôt tous deux en état de vivre à jamais ensemble, & à votre aise.

LAURETTE à *Dorante*.

Je vous suis obligée, Monsieur.

FRONTIN à *Dorante*.

Puisque votre sort est si fort lié avec le nôtre ,  
agissons donc pour vous.

LAURETTE à *Dorante*.

Que puis-je pour votre service ? vous devez être  
persuadé que je n'ai pas changé à votre égard, que  
je ne cesse de parler pour vous à Lucinde, & de  
combattre les mauvais raisonnemens de Madame  
Orgon.

DORANTE à *Laurette*.

Quel est le fruit de tes soins ? Lucinde conserve-  
t-elle pour moi quelques sentimens favorables ?

LAURETTE.

N'en doutez point ; mais elle est si fort pré-  
venue.

DORANTE.

Je ne veux point me présenter devant elle , que  
je ne sois pleinement instruit de ses secrets, &  
qu'on ne lui ait fait voir mon innocence.

FRONTIN.

Faut-il tant de précaution avec sa femme ? un  
mari n'est-il pas le maître ?

LAURETTE

Vraiment , je te le conseille ! Monsieur a rai-  
son ; sa délicatesse est la preuve & le fruit d'un vé-  
ritable amour ; une épouse vertueuse a-t-elle moins  
de droit d'inspirer de tels sentimens , qu'une maî-  
tresse volage & perfide ?

DORANTE.

Tu dis vrai , Laurette : non , la maîtresse la  
plus tendre & la plus fidelle , ne sçauroit mé-

20 L'ESPRIT DE DIVORCE;

riter autant d'égards qu'une Epouse. Lucinde est tout pour moi , & je me fais gloire de l'avouer , c'est son cœur où j'aspire ; point de réunion, si l'amour ne nous rapproche.

FRONTIN *à part.*

Le pauvre homme !

LAURETTE *à part.*

O miracle de l'hymen !

DORANTE *à Laurette.*

Apprends donc que Monsieur Orgon est en ces lieux avec moi ; que je l'ai porté à me suivre dans l'espoir qu'il pourroit ménager l'esprit de sa fille, la détromper à mon égard , & travailler à me la rendre. Toute la grace que je demande , c'est d'engager Lucinde à cette entrevue ; c'est de-là que dépend tout mon bonheur.

LAURETTE.

Cela ne me paroît pas bien difficile : Lucinde est si bien née ; elle chérit si tendrement son pere , qu'elle hazardera tout pour le revoir. Dans la prévention où elle est contre vous , elle consentira bien plus facilement à l'entendre , qu'à vous parler.

FRONTIN.

C'est bien dit , travaillons à rétablir dès aujourd'hui le mariage de Monsieur & le mien ; nous avons lui & moi deux motifs différens qui reviennent au même : il y a long-tems qu'il est absent de sa femme , & il n'y a pas long-tems que tu es la mienne.

Oui, je veux que dès ce soir même, à l'entrée de la nuit, cette entrevue se fasse: le soleil commence à bailler, il n'y a pas long-tems à attendre, laissez-moi faire; je me charge d'amener Lucinde au rendez-vous, dans cette allée.

FRONTIN.

Et moi, Monsieur Orgon.

DORANTE.

Je suis au comble de la joye! mais....

FRONTIN.

J'apperçois Madame Orgon.

LAURETTE à Dorante.

Fuyez, ce seroit tout perdre,

DORANTE en s'en allant.

J'attens tout de votre promesse.

---

## SCENE V.

M<sup>e</sup>. ORGON. LAURETTE.

FRONTIN.

M<sup>e</sup>. ORGON à Frontin.

C Ommment, maraut, je te retrouve encore avec Laurette.

FRONTIN.

Madame....

22 L'ESPRIT DE DIVORCE,  
LAURETTE.

De quoi avez-vous à vous plaindre ?

Me. ORGON à *Laurette*.

De quoi je me plains, coquine ! m'avoir ainsi jouée ! s'être mariée en secret !

FRONTIN.

Il falloit bien le faire en secret ; car autrement.....

LAURETTE.

Est-ce un crime de s'épouser ?

Me. ORGON à *Laurette*.

Oui : & de quoi vous avisez-vous de vouloir vivre avec un mari, tandis que ma fille & moi n'avons pû supporter le nôtre ?

FRONTIN.

Est-ce notre faute ?

Me. ORGON à *Frontin*.

Pas tant de raisonnement ! qu'on détale sans répliquer.

FRONTIN.

Laissez-moi du moins emmener ma femme avec moi.

Me. ORGON à *Frontin*.

Scélérat ! après avoir séduit une fille , à qui j'inspirois tous les jours l'horreur du mariage, tu oses encore.... va-t'en , te dis-je , ou crains....

LAURETTE.

Mais, Madame.....



M<sup>c</sup>. O R G O N *a* Laurette.

Taisez-vous. (*à Frontin.*) Si tu t'avises jamais de remettre le pied a trois lieues à la porte....

F R O N T I N.

Eh bien, l'on s'en va. On est trop heureux de s'éloigner de vous. Adieu, ma pauvre Laurette. (*à part*) Allons plutôt travailler à parer le coup, & a nous vanger en servant Dorante.

---

## S C E N E V I.

M<sup>c</sup>. O R G O N , L A U R E T T E.M<sup>c</sup>. O R G O N.

N E devrois-tu pas rougir de honte d'une telle action ? Epouser un Valet !

L A U R E T T E.

Et qui devois-je épouser ? Un Marquis ?

M<sup>c</sup>. O R G O N.

Ne pouvois-tu rester fille ?

L A U R E T T E ,

Ne vous êtes-vous pas mariée, vous ? Pourquoi trouvez-vous mauvais que les autres en fassent de même ?

M<sup>c</sup>. O R G O N.

Je ne connoissois pas ce que c'étoit qu'un Mari quand j'en ai pris un.

24 L'ESPRIT DE DIVORCE;  
LAURETTE.

Ni moi non plus , & je voulois l'apprendre comme vous.

Me. ORGON.

Mais tu sçavois combien peu ils valent : mon expérience , & celle de ma Fille , que tu avois sous les yeux . . .

LAURETTE.

Oh ! C'est - là une expérience qu'on est bien aisé de faire soi-même. Je ne m'en suis pas si mal trouvée, comme vous voyez , puisque notre union vous a fait envie.

Me. ORGON.

Envie ! Elle me fait pitié. Ce que j'en fais n'est que pour prévenir les malheurs qui te menacent.

LAURETTE *à part.*

Désunir deux Epoux qui sont d'accord , pour prévenir leurs brouilleries , quelle charité !

Me. ORGON.

Tu n'aurois qu'à vivre encore quelque-tems avec Frontin , pour être convaincuë qu'il n'y a rien de pire que les Maris ; & que de tous les maux , c'est le plus affreux.

LAURETTE.

Je gagerois que le vôtre dit qu'une femme est un mal encore plus terrible.

Me. ORGON.

Insolente ! Est-ce que tu prens son parti ?

LAURETTE.

Dieu m'en préserve.

M<sup>e</sup>. O R G O N.

Un homme qui n'étoit jamais à ses affaires ; qu'on voyoit à toutes les promenades , à tous les spectacles , à tous les divertissemens ; un homme qui donnoit des repas chez lui ; des fêtes à des Dames !

L A U R E T T E *à part.*

Ah ! Qu'il y auroit de ménages divisés , si on se séparoit pour si peu de choses !

M<sup>e</sup>. O R G O N.

Que dis-tu ?

L A U R E T T E.

Je ne puis assez condamner une conduite si extraordinaire.

M<sup>e</sup>. O R G O N.

Un homme enfin qui a marié sa fille contre ma volonté , & qui a fait choix d'un gendre qui lui ressemble en tout.

L A U R E T T E.

Quel meurtre !

M<sup>e</sup>. O R G O N.

Ah ! ma fille , que je me sçais bon gré de t'avoir donné pour ton Époux toute l'aversion qu'il mérite.

L A U R E T T E.

Voilà ce qui s'appelle une bonne mere !

M<sup>e</sup>. O R G O N.

Sans doute. Et qu'auroit-elle fait avec un monstre tel que Dorante ? . . Mais elle tarde bien à venir ! Elle m'avoit assuré qu'elle alloit me rejoindre

dans cette allée , & cependant elle ne paroît pas. Va voir où elle est restée , & dis-lui que je l'attends.

LAURETTE.

J'y cours. ( *à part.* ) Mais pour la disposer à faire ce qu'il faut pour son bonheur.

## SCENE VII.

M<sup>c</sup>. ORGON, *seule.*

**N** On, je ne comprends pas comme on peut se résoudre à se donner un maître , à s'assujettir à tous les caprices d'un homme , à lui livrer son bien , sa personne , ses volontés & son repos ! Mais ce que je comprends encore moins , c'est que l'on puisse passer des années entières dans un si triste esclavage ; qu'il y ait tant de personnes qui aiment mieux languir toute leur vie sous un joug si horrible , que de le secouer ! heureusement j'ai brisé le mien , celui de ma fille ; & je croirois rendre le plus grand service à tous les gens de ma connoissance , de briser le leur. Que je hais mon mari & mon gendre ! La haine que j'ai pour eux va jusqu'à me faire abhorrer tous ceux qui portent le nom d'époux. Mais enfin voici Lucinde.



## SCENE VIII.

M<sup>e</sup>. ORGON. LUCINDE.M<sup>e</sup>. ORGON.

**L** Aurette vous a-t-elle dit que je m'impatientois de votre retardement ? Je viens de l'envoyer . . .

LUCINDE *d'un air mélancolique.*

Non, ma mere , je ne l'ai point vuë. Nous aurons pris sans doute des chemins différens.

M<sup>e</sup>. ORGON.

Faudra-t-il toujours vous voir plongée dans cette mélancolie ? La beauté de cette campagne , la tranquillité dont vous y jouissez , ne peuvent-elles influer sur votre humeur , & laisser lire dans vos yeux la satisfaction que vous devez avoir dans l'ame ? Car enfin , que vous manque-t-il ? On ne songe qu'à prévenir vos souhaits , on ne vous refuse aucun plaisir. Ce séjour vous déplaît-il ? je vous remenerai à Paris.

LUCINDE.

C'est moi , ma mere , qui vous ai demandé à venir à la Campagne , & je m'y trouve encore mieux qu'ailleurs. Mais peut-on goûter du contentement dans la situation où je suis ? Une femme séparée est-elle capable du moindre plaisir ? Je n'ai pû vivre dans l'état que j'avois embrassé ; n'est-ce pas là un éternel sujet d'ennui & de chagrin ?

Quoi, vous regrettez votre époux ! Vous ne bénissez pas le Ciel de vous avoir éloignée de lui ! Avez-vous oublié les tours cruels qu'il vous a faits ? ses emportemens, ses folles dépenses, ses infidélités ? Doutez-vous encore de son mépris & de sa haine ?

## LUCINDE.

Je ne vous cache point que je n'aye besoin de faire agir de si puillans motifs, pour prévenir le désespoir où je me livrerois sans cela. Je vous avoue même que, lorsque je me rappelle tout ce qui s'est passé, je ne puis m'empêcher de me repentir d'avoir montré une si prompte obéissance à vos conseils. Peut-être que si j'avois eu pour Dorante un peu plus de complaisance, je l'aurois ramené à son devoir ; la douceur & la soumission peuvent bien plus sur les cœurs que la hauteur & les emportemens.

M<sup>e</sup>. ORGON.

Quel pitoyable raisonnement ! Une femme sera donc faite pour souffrir le dérangement & les caprices de son époux ? Quelle extravagance ! Eh bien, allez vous jeter dans ses bras ; faites des avances pour le rappeler. Puisque vous ne sentez pas votre bonheur, partez, allez vous remettre dans cet enfer d'où je vous ai arrachée. Je ne puis plus souffrir vos reproches, & je me lasse enfin d'avoir tout fait pour vous, & de n'être payée que d'ingratitude.

## LUCINDE.

Vous me faites grand tort, ma mere, de m'en

accuser. Je sens bien que votre amitié pour moi vous a fait prendre mes intérêts. Je ne me plains point d'avoir perdu Dorante ; j'ai pris pour lui les sentimens qu'il mérite. Mais laissez-moi me plaindre d'avoir si mal rencontré , & de n'avoir pû jouir des douceurs que je m' imagine que l'on doit ressentir , lorsque deux cœurs prévenus par l'amour , s'unissant par l'hyménée , vivent dans cette mutuelle confiance, dans ces tendres égards, dans ces doux épanchemens qui seuls peuvent procurer des plaisirs sans trouble , sans peine & sans remords.

Me. O R G O N .

Chimères que tout cela , ma fille. Le mariage loin de faire naître des plaisirs si touchans , les bannit à jamais : les Epoux sont tous délians , brusques, capricieux, dissimulés, perfides & cruels. Défaites-vous de ces visions romanesques : & puis-que vous êtes assez heureuse pour avoir recouvré votre liberté , ne songez qu'à profiter d'un sort si doux , sans vous forger des idées folles , & propres seulement à vous tourmenter.

L U C I N D E .

Vous avez beau dire , ma mere , je ne me persuaderai jamais que tous les hommes soient ainsi faits. J'ai vû , j'ai connu des femmes qui avoient trouvé ce bien que j'ambitionnois , & que je ne cesserai jamais de regretter.



## SCENE IX.

M<sup>c</sup>. ORGON , LUCINDE.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN *dans le fond en riant.*

A h , ah , ah.

M<sup>c</sup>. ORGON.

Qu'entens-je ? Qui vient ici nous rire au nez ?

LUCINDE.

C'est Arlequin , le valet de cette Ferme.

M<sup>c</sup>. ORGON.

Qu'a donc à rire ce nigaud ?

ARLEQUIN *à part.*

Ma foi , cela est trop plaisant , ah , ah , ah.

M<sup>c</sup>. ORGON.

Auras-tu bien-tôt fini ?

ARLEQUIN.

Faites-moi la grace de m'apprendre si . . .

M<sup>c</sup>. ORGON.

» De quoi te mêles-tu ?

ARLEQUIN.

» Je ne me mêle de rien ; je sçai bien ce que  
» je sçai.



COMEDIE.

Me. ORGON.

» Eh quoi ?

LUCINDE.

» Voyons donc ?

ARLEQUIN à *Me. Orgon.*

Apprenez-moi , s'il vous plaît, si votre fille est femme ou fille ?

Me. ORGON.

Est-ce que tu l'ignores ?

ARLEQUIN.

Il est vrai que vous dites qu'elle est fille ; & c'est justement pour cela que je vous le demande.

Me. ORGON.

Me crois-tu femme capable d'assurer ce qui n'est pas ?

ARLEQUIN.

Je n'ai garde. Elle est donc fille ?

Me. ORGON,

Sans doute.

ARLEQUIN.

Assurément ?

Me. ORGON.

Tu me fais perdre patience.

ARLEQUIN.

Vous me le jurez ?

Me. ORGON.

Je n'y tiens plus, Quelle persécution ?

30 L'ESPRIT DE DIVORCE,

ARLEQUIN *tire Me. Orgon à part.*

Cela étant , permettez que j'aye l'honneur de vous dire deux mots en particulier.

LUCINDE.

Quel est ce mystère ?

Me. ORGON.

Que me veux-tu ?

ARLEQUIN.

Faites retirer Mademoiselle , & je vous conterai tout.

Me. ORGON.

Je n'ai point de secret pour ma fille , tu peux parler devant elle.

ARLEQUIN.

Ceci en doit être un pour elle : c'est un de ces avis que la conscience oblige de donner aux meres avec précaution.

LUCINDE.

Non , quoique ce puisse être , je ne crains rien ; parle ; je te pardonne tout d'avance.

ARLEQUIN.

Ah , puisque vous voulez que je vous mortifie à votre nez , dites-moi donc comment vous faites pour entrer la nuit dans une maison dont j'ai la clef dans ma poche , & pour en sortir sans que je vous voye , malgré les soins que je me donne pour vous guetter ?

Me. ORGON.

Je n'entens rien à tout cela.

COMÉDIE  
LUCINDE.

31

Il extravague.

ARLEQUIN.

Il faut que l'amour, ou que le diable ( & je crois que ces deux choses ne font qu'une ) prête aux amoureux des aîles, comme aux chauves-souris, pour les faire entrer par la fenêtre, ou qu'il les rende invisibles, ou du moins aussi déliés que des aiguilles, pour les faire passer comme des forciers, par le trou de la serrure: autrement je n'imagine pas par quel secret vous entrez dans cette chambre, & vous en sortez.

LUCINDE.

Dans quelle chambre?

Me. ORGON.

Qu'est-ce que cela signifie?

ARLEQUIN.

Que Mademoiselle, puisqu'il faut enfin parler clair & sans prudence, vient depuis deux jours passer les nuits... là, dans notre ferme avec un jeune Monsieur.

LUCINDE.

Je ris de bon cœur de ses visions. Moi, je vais; dis-tu...

ARLEQUIN.

Oui, vous! dans le fond vous êtes excusable, car il est bienfait.

LUCINDE.

Qui?

34 L'ESPRIT DE DIVORCE,  
ARLEQUIN.

Ce Monsieur votre galant , puisqu'il n'est pas votre mari.

Me. ORGON.

Quelle complaisance il faut avoir pour écouter tranquillement ce galimatias.

ARLEQUIN.

Il n'y a point de galimatias. Je vous répète encore une fois qu'il est arrivé à notre Ferme, depuis deux jours, un beau Monsieur avec un autre plus âgé, mais de bonne mine, qui ont loué deux petites chambres de votre Fermier, pour respirer, disent-ils, l'air de la Campagne : mais c'est parbleu bien plutôt pour faire l'amour à votre fille ; car comme la chambre du plus jeune n'est séparée de l'endroit où je couche, que par une petite cloison, j'entens fort bien tout ce qui s'y passe, & j'entens le jeune homme qui lui parle toute la nuit.

LUCINDE.

» A moi ; Sans doute que tu m'entends aussi ?

ARLEQUIN.

» Voilà un point qui me passe, j'ai beau ouvrir  
» mes oreilles ! vous parlez si bas, vous, que je  
» n'attrape pas le moindre petit mot, & que je ne  
» vous entens pas seulement remuer les lèvres : si  
» ce n'étoit qu'il n'y a pas d'apparence qu'un hom-  
» me, qui ne paroît pas fou, parle toute la nuit  
» à quelqu'un, qui n'est pas là pour lui répondre,  
» je croirois ma foi qu'il est tout seul.

LUCINDE.

Ne voyez-vous pas , ma mere , qu'il vient nous débiter ses rêves pour des vérités ?

ARLEQUIN.

J'étois fort bien éveillé. Il m'empêche bien de dormir , ce diable de nouveau voisin. Voulez-vous que je vous rapporte ses propres paroles pour vous faire voir que.... Tenez , tantôt il dit : *ah ! ma chere Lucinde , quel plaisir de me voir enfin si près de vous !* Lucinde , c'est bien vous , je pense. Tantôt il dit : *comme vous me recevez après un an d'absence !* Croyez que je n'aime & que je n'ai jamais aimé que vous. Puis il s'écrie : *je vais mourir , cruelle Lucinde , si toujours obstinée à suivre les impressions funestes que votre mere vous a données contre moi , vous n'avez enfin pitié du malheureux Dorante.*

Me. ORGON à part.

Dorante !

LUCINDE à part.

Qu'entens-je !

ARLEQUIN.

Puis il gémit , puis il pleure , & moi , je m'attendris à mon tour , & vous querellerois volontiers d'être si cruelle pour ce pauvre misérable. c'est bien la peine d'être avec quelqu'un qui nous aime pour le désespérer.

LUCINDE à part.

Ciel ! Que viens-je d'entendre ?

Me. ORGON.

Quoi , Ma fille ! Dorante est en ces lieux ?

36 L'ESPRIT DE DIVORCE,  
LUCINDE.

Ma mere, en vérité je l'ignore, & vous jure...

ARLEQUIN *à Lucinde.*

Quoiqu'il en soit, que vous alliez lui tenir compagnie pour le faire enrager, ou qu'il parle seul comme un possédé, cet homme-là vous aime bien, & je vous en félicite.

LUCINDE *à part.*

Ce qu'il me dit, seroit-il véritable?

Me. ORGON *à part.*

Il y a quelque chose là-dessous. (*à Arlequin.*)  
C'est assez, Arlequin, tu peux te retirer.

ARLEQUIN.

Vous comprenez donc bien. . .

Me. ORGON. . . . .

Va-t'en, te dis-je, & laisse-nous.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas à badiner, elle a fait la grimace de colere : Ce Monsieur la fâche : allons, allons.

---

SCENE X.

Me. ORGON. LUCINDE.

Me. ORGON *à part rêvant.*

A H, ah ! serois-je jouée ? . . . . mais il n'est pas possible que Lucinde . . . .

LUCINDE *rêvant de son côté.*

Je ne sçais que penser , je suis dans une inquiétude . . . . .

Me. ORGON *toujours rêvant.*

Je ne prends point le change : Dorante a fait faire cette ambassade pour avertir Lucinde qu'il est ici ; il va chercher sans doute à s'introduire par la petite porte du Parc ; & c'est à quoi il faut remédier au plus vite. (*haut.*) Venez, Lucinde, il se fait tard ; il est temps de finir la promenade.

LUCINDE.

Je vous suis.

Me. ORGON *en s'en allant.*

Quelle rage si j'étois leur dupe !

---

## SCENE XI.

LUCINDE *seule.*

**S**eroit-il possible que Dorante vînt me chercher en ces lieux , qu'il me rapportât son cœur , qu'il fût touché d'un véritable repentir , & qu'il ne voulût plus désormais vivre que pour moi seule ?



---

---

S C E N E XII.

LUCINDE. LAURETTE.

LUCINDE.

**A** H, ma chere Laurette, sçais-tu ce qu'on vient de m'apprendre?

LAURETTE.

Non ; mais je vous cherche partout , pour vous dire aussi bien des choses.

LUCINDE.

Eh quoi ?

LAURETTE.

Sommes-nous en sûreté ici ? Madame Orgon ne peut-elle nous entendre ? ne nous épie-t-elle point ?

LUCINDE.

Non ; elle vient de retourner au Château.

LAURETTE.

Profitions donc du temps de son absence ; aussi-bien est-ce à-peu-près l'heure que j'ai fait donner à Monsieur Orgon , qui souhaite fort de vous voir , & de s'entretenir quelques momens avec vous.

LUCINDE.

Mon pere , dis-tu ?

LAURETTE.

Où ; je n'ai pas crû que vous fîssiez difficulté de



tromper Madame votre mere , pour embrasser un pere que vous aimez tant.

LUCINDE.

J'en meurs d'impatience , je ne soupçonnois pas qu'il fût en ces lieux : on vient seulement de donner lieu à ma mere & à moi de croire que Dorante y avoit paru.

LAURETTE.

Et qui peut lui avoir fait une telle trahison ?

LUCINDE.

Il s'est trahi lui-même , si ce qu'Arlequin est venu nous raconter est véritable.

LAURETTE.

Arlequin ? le butord ! on ne sçauroit trop se défier des nigauds ; ils font plus de mal par bêtise , que les plus déliés n'en font par méchanceté.

LUCINDE.

Quoi , Dorante est si près de moi ?

LAURETTE.

Eh bien , à quoi vous déterminez-vous ? puisque vous sçavez que Dorante est dans ces lieux , vous jugez bien qu'il n'y vient que pour vous. Après une telle preuve de son empressement , douterez vous encore qu'il ne vous aime ? qu'il ne souhaite ardemment de se rejoindre à vous ? ne lui rendrez-vous jamais la justice qu'il mérite ?

LUCINDE.

Ah ! que ne puis-je être convaincuë de son innocence , l'excès de mon amour le dédommageroit bientôt de mes injustices ! mais après tant de preuves de ses mépris , & de ses trahisons. . .

Encore une fois toutes ces preuves ne sont que des artifices que votre mere a mis en usage pour le perdre dans votre esprit. Enfin, il vient vous rechercher jusques dans cette retraite, prêt à mourir, si vous le rebutez, que peut-il faire de mieux pour sa justification ? quoi , faire près de deux cens lieues , pour chercher sa femme ? cela n'est-il pas décisif ?

LUCINDE.

Hélas !

LAURETTE.

Ah ! si vous aviez vû son ardeur , sa crainte , ses transports. . .

LUCINDE.

Comment, tu lui as déjà parlé ?

LAURETTE.

Apparemment : un amant ne commence-t-il pas toujours par gagner les bonnes grâces de la suivante de sa maîtresse ? & quoique Dorante soit Epoux , comme il aime plus que l'amant le plus passionné , il n'oublie pas un point de la forme , & s'y prend comme les amoureux les plus tendres.

LUCINDE.

Tu excuses Dorante avec art ; tu le fers bien ; mais mon cœur se rappelle sans cesse mille preuves qui combattent tes raisons : en un mot , le bonheur dont tu me flattes est trop doux , pour le croire sur de simples apparences.

LAURETTE.

Vous verrez qu'il y a plus que des apparences ;

il aime , il sçaura persuader; écoutez-le seulement, & du moins ne lui refusez pas les moyens de se justifier.

## SCENE XIII.

LUCINDE. FRONTIN. LAURETTE.

FRONTIN à *Laurette*.

**E**H bien , puis-je faire avancer Monsieur Orgon ? Est-il assez nuit pour l'entrevûe ? Lucinde est-elle disposée à le recevoir ?

LAURETTE.

Sans doute.

LUCINDE.

Je l'attends avec empressement , & tout semble nous favoriser.

FRONTIN.

Il est à deux pas d'ici , dans cette autre allée je l'entends venir. ( à *Laurette*.) Cela ira-t'il bien & pourrons-nous espérer de réussir ?

LAURETTE.

Je m'en flatte ; & si tu m'en crois , tu iras faire venir Dorante tout de suite.

FRONTIN.

Ah , parbleu ! Madame , on vous apprendra à diviser les maris & les femmes.

LUCINDE à *Frontin*.

Ne t'amuses point, j'ai toujours peur que ma mere ne me détourne.

FRONTIN.

Où vous cherchez pas en vain.

---

## SCENE XIV.

LUCINDE. LAURETTE.

LUCINDE.

Tu vois, Laurette, tu devrois tâcher d'aller retrouver ma mere, afin qu'elle ne vienne pas me priver du plaisir que je souhaite.

LAURETTE.

C'est bien dit, j'y cours; mais, au diable, ne l'entends-je pas? Oui, ma foi, c'est elle: peut-elle rester un moment en place, sitôt que vous n'êtes pas sous ses yeux?

LUCINDE.

O contrainte effroyable!

LAURETTE.

Dont il faut sortir à quelque prix que ce soit.



## SCENE XV.

M<sup>r</sup>. ORGON. LAURETTE. LUCINDE.M<sup>c</sup>. ORGON *à part.*

Tout est en bon ordre, & l'on sera bien fin si l'on m'attrappe; mais Lucinde ne m'a point suivie ! je ne la trouve point, n'attendrait-elle point Dorante ? (*haut*) qui est là ?

LAURETTE.

Eh, c'est moi.

M<sup>c</sup>. ORGON.

'Avec qui es-tu ? est ce ma fille ?

LUCINDE.

Oui, Madame.

M<sup>c</sup>. ORGON, *à Lucinde.*

Est-ce ainsi que vous avez marché sur mes pas ? qu'avez-vous à faire ici à l'heure qu'il est ? allons, rentrez.

LUCINDE *à part.*

Ciel !

LAURETTE *à part.*

Nous voilà déroutés.



S C E N E X V I.

Me. ORGON. LAURETTE. LUCINDE..

M<sup>c</sup>. ORGON. FRONTIN.

(*dans l'enfoncement derrière Laurette.*)

FRONTIN à M. Orgon:

ELLE doit être par ici : suivez-moi.

M. ORGON.

Je ne te quitte point.

Me. ORGON *se tournant du côté de M<sup>r</sup>. Orgon:*

J'entends quelqu'un de ce côté-là ! ne seroit-ce point Dorante qui chercheroit ma fille ? il faut s'en éclaircir, se mettre au fait de tout. Laurette ?

LAURETTE.

Madame.

M<sup>c</sup>. ORGON.

Accompagnez Lucinde ! Vous, ma fille, suivez-la, & passez de ce côté-ci, entendez-vous ?

(*Elle les fait passer de l'autre côté.*)

LUCINDE.

Qui, ma mere, je me retire : ne venez-vous pas ?

M<sup>c</sup>. ORGON.

J'y serai aussi tôt que vous.

M<sup>r</sup>. ORGON *un peu plus avancée.*

Quelqu'un parle assez près de nous.

FRONTIN.

C'est apparemment Laurette avec sa maîtresse.

LAURETTE *bas à sa maîtresse, en  
s'en allant.*

Feignons de nous en aller ; mais ne nous écartons guères.

LUCINDE *bas.*

Je comprends ton dessein : donne-moi le bras.

## SCENE XVII.

M<sup>r</sup>. ORGON. M<sup>c</sup>. ORGON.

FRONTIN.

M. ORGON.

LUCINDE, êtes-vous là ?

M<sup>c</sup>. ORGON *à part.*

Justement, il y avoit un rendez-vous. Feignons, &amp; tâchons d'imiter la voix de ma fille.

M. ORGON.

Répondez donc.

M<sup>c</sup>. ORGON *contrefait la voix de sa fille.*

Oui, c'est moi qui vous attends.

FRONTIN à M. Orgon.

Je vous ai bien dit qu'elle n'auroit garde d'y manquer. Toi, Laurette, es-tu là aussi ?

M<sup>e</sup>. ORGON.

Non, je suis seule.

FRONTIN.

Tant pis.

M<sup>e</sup>. ORGON à part.

La Masque est du complot.

M<sup>e</sup>. ORGON.

Lucinde, où êtes-vous donc ?

M<sup>e</sup>. ORGON.

Me voici.

FRONTIN.

Allons faire venir Dorante.

## SCENE XVIII.

M. ORGON. M<sup>e</sup>. ORGON.M. ORGON *embrassant M<sup>e</sup>. Orgon.*

AH, ma Fille ! que cet embrassement me ravit.

M<sup>e</sup>. ORGON à part.

Qu'entens-je ! c'est mon Mari, lui-même. Ah ! le traître ! il m'a embrassée encore.

M<sup>e</sup>. ORGON.

Mais que je me plains de cette sombre nuit,



qui, en me privant de vous voir, me dérobe la moitié d'un plaisir si doux !

M<sup>c</sup>. O R G O N.

Dure nécessité !

M. O R G O N.

Hé bien, ma chere Fille, tu renonces à ton Pere, à ton Mari, à toute ta Famille ; Tu leur préfères donc ta folle de Mere ? Comment as-tu pô faire pour passer un an avec elle ? Avoue-moi que tu t'es fait de terribles efforts.

M<sup>c</sup>. O R G O N *bas*.

Quelle insolence ! parler de moi avec si peu de ménagement, si peu de respect !

M. O R G O N.

Mais il est tems qu'ils finissent. Tu dois la connoître à présent, & sentir la perte d'un Epoux qui t'adore, qui ne respire que pour toi, qui seroit déjà mort si l'espoir du raccommodement ne l'avoit soutenu, & qui ne vient ici qu'entraîné par la violence de son amour.

M<sup>c</sup>. O R G O N.

J'étrouffe.

M. O R G O N.

Là, ne me déguise rien : Ne serois-tu pas charmée de fuir l'esclavage où l'on te retient ? N'aurois-tu pas quelque empressement à revenir vers Dorante, si tu le croyois fidèle ?

M<sup>c</sup>. O R G O N.

Fidèle ! lui ?

M. ORGON.

Il l'est, ma chere Lucinde, je te le jure; tu peux m'en croire.

M<sup>e</sup>. ORGON.

Bonne caution.

M. ORGON.

Comme tu me parles, ma Fille ! je ne te reconnois plus. Est-ce que tu t'imagines que je voudrois te tromper : va, je ne pense pas si indignement que ta Mere : Ne vois-tu pas que tout ce qu'on t'avoit dit dans ton enfance de son génie n'est que trop véritable ? qu'elle ne se conduit en tout que par caprice, par singularité, par envie & par malice ?

M<sup>e</sup>. ORGON *ne feignant plus.*

Poursuivez, Monsieur : Voila donc les leçons que vous venez donner à ma Fille ?

M. ORGON.

Où suis-je ? C'est ma Femme !

M<sup>e</sup>. ORGON.

Oui, vraiment, c'est moi : Tu viens donc ici pour m'insulter, pour abuser ta fille, pour détruire la paix que nous respirions loin de toi & de ton Gendre !

M. ORGON.

Où me suis-je fourré ?

M<sup>e</sup>. ORGON.

Etes-vous ruinés tous deux, & venez-vous dans l'espoir d'enlever ce qui me reste ? Mais, ne vous y trompez pas : Lucinde ne veut pas plus de son cher Dorante, de son indigne Epoux, que je veux

de toi. Fuyez de ces lieux l'un & l'autre , & n'y paroissez jamais.

M. O R G O N.

Vous n'avez pas besoin de le redire : croyez que le seul intérêt de ma Fille m'a fait tout hazarder , pour l'entretenir un moment. Je ne vous demande rien , je ne songe qu'à m'éloigner au plutôt.

M<sup>e</sup>. O R G O N.

C'est le seul parti que tu dois prendre. Avois-je choisi un séjour si éloigné du tien , pour entendre encore parler de toi , perfide ennemi de mon repos , & de celui de ma Fille ?

M. O R G O N.

Oh ! dites tout ce que vous voudrez ; je vous le permets , & je ne m'en offense pas , pourvu que je puisse m'échapper.

M<sup>e</sup>. O R G O N.

Qui te retient ? Tu ne sçaurois , à mon gré , partir assez tôt.

M. O R G O N. , *en voulant s'en aller , il se jette sur M<sup>e</sup>. Orgon.*

J'y cours . . . Ne me suit-elle pas ?

M<sup>e</sup>. O R G O N.

Est-ce ainsi que tu me fuis ?

M. O R G O N.

Quoi ! je vous retrouverai toujours sur mes pas !

M<sup>e</sup>. O R G O N.

Ne pourrai-je jamais être dé faite de lui ?

50 L'ESPRIT DE DIVORCE,  
M. ORGON.

Je ne puis me rassûrer La peur que j'ai , de la  
sentir si près de moi , me trouble à un point que  
je ne sçaurois faire un pas.

Me. ORGON.

Tu es encore-là ?

M. ORGON.

Non. Graces au Ciel , j'ai trouvé mon chemin.  
La belle négociation que j'ai faite !

---

S C E N E X I X.

Me. O R G O N *seule.*

A H ! que je me suis trouvée ici à propos !  
allons chercher ma Fille , & changeons de  
gîte.

---

S C E N E X X.

DORANTE. LUCINDE. LAURETTE.

*Tandis que M<sup>r</sup>. Orgon s'en va , Lucinde &  
Laurette entrent d'un côté, & Dorante  
de l'autre.*

LAURETTE à *Lucinde.*

J E n'entens plus rien. Ils se sont sans doute  
séparés. La Scène a été vive , autant que je l'ai  
pû comprendre.

COMEDIE.

LUCINDE à *Laurette*.

Avançons pour tâcher de retrouver mon pere,  
LAURETTE.

Tandis que vous allez le rejoindre ; moi ,  
je vais voir s'il seroit possible de bloquer notre  
espion.

---

SCENE XXI.

DORANTE. LUCINDE.

DORANTE à *part*.

J'Entrevois quelque objet qui marche : Seroit-  
ce lui ?

LUCINDE.

Il me semble que quelqu'un s'approche.... mon  
pere , est-ce vous ?

DORANTE à *part*.

Qu'entens-je ! ô voix chérie ! (*haut*) non, ce n'est  
point lui, mais c'est un Epoux qui a pour vous tou-  
te la tendresse du meilleur des Peres , & tout l'a-  
mour de plus parfait des Amans.

LUCINDE.

Dorante . . . . .

DORANTE.

Lucinde... Ah ! ma chère Lucinde , tirez-moi  
de l'horrible peine où je suis ! Quel accueil m'al-

lez-vous faire , parlez , & soyez sûre que je vais mourir à vos pieds , si vous n'êtes pour moi dans les sentimens qu'exige la flamme la plus pure & la plus fidelle.

LUCINDE.

Ah , Dorante ! Puis-je ajouter foi à vos discours , après l'atteinte cruelle que vous avez portée à ma tendresse ?

DORANTE.

Ne perdrez-vous jamais une idée si funeste ? vous seule avez toujours regné dans mon cœur : ma foi , ni mon amour ne se sont jamais démentis ; croyez-en votre pere , croyez-en encore plus mes actions , mes transports , l'état déplorable où m'a réduit votre absence , & celui où me livre à votre abord la crainte la plus vive. Examinez ma conduite , vous ne verrez rien qui ne parle en ma faveur ; faites réflexion sur le caractère de Madame Orgon , & vous y trouverez tous mes crimes.

LUCINDE.

Que n'est-il vrai , Dorante ? le moment où vous me convaincriez que je me suis abusée , seroit le plus heureux de ma vie : oui , cruel , je cède malgré moi à un mouvement que je devrois du moins te cacher , mais que ta présence & tes protestations , peut-être trompeuses , rendent trop puissans sur mon ame. Oui , je t'aimois , je t'aime encore : l'éloignement n'a point éteint un amour que tes injustices n'avoient point affoibli : pourquoi faut-il que , lors même qu'il semble que tu reviens à moi , je ne puisse me livrer à la douceur que m'inspireroit ton empressement , si je le croyois véritable ; si je pouvois penser qu'il n'est point un effet

de ce même caprice , de cette légèreté qui causa notre Divorce , & qui sans doute ne te ramene vers moi que pour un tems ; que pour me rendre encore sa victime ; & que pour réveiller dans mon cœur des transports qui feroient mon bonheur , si je pouvois fixer les tiens.

## D O R A N T E.

Je vois que votre prévention est trop forte pour la détruire. Mais quand je serois coupable , pourriez-vous me refuser le pardon que je vous demande ! tout vous engageroit à me l'accorder ! votre vertu même vous en feroit une loi. Quelque criminel que soit un époux , une femme de votre caractère doit lui rendre les bras , lorsque l'amour le lui ramène ; oui , je veux devoir ma grâce à votre générosité , & s'il se peut , à votre tendresse : le cœur de Lucinde n'est fait que pour sentir leurs douces impressions , & non pour être obsédé d'une haine implacable ; je vous ai offensée , puisque vous le voulez ; mais songez qu'en me pardonnant , vous allez me rendre le plus heureux , le plus fidèle & le plus passionné des époux.

## L U C I N D E.

Rassurez-vous , Dorante , vous avez toujours possédé mon cœur : mais l'eussiez-vous perdu , vous le regagneriez bien promptement par un amour , ou du moins , par un repentir si vif.



SCENE XXII.

M<sup>e</sup>. ORGON. DORANTE.  
LUCINDE. LAURETTE.

UN LAQUAIS *portant un flambeau.*

M<sup>e</sup>. ORGON *dans le fond du Théâtre à Laurette.*

QUoi, m'échaper à tout moment !

LAURETTE *à M<sup>e</sup>. Orgon.*

Vous la retrouverez, consolez-vous.

M<sup>e</sup>. ORGON.

Que vois-je ! Quoi, ma fille, je vous surprends de nuit en un lieu écarté, tête à tête avec votre mari ?

LAURETTE *à part.*

Voyez le grand malheur.

LUCINDE.

Madame, je n'ai pû y résister : soit qu'il m'ait trahie, soit que vous m'ayez abusée, je vois à mes genoux un mari qui non seulement s'avoue coupable, mais bien plus, qui me demande pardon de sa faute ; l'aventure est trop singulière, je n'y tiens pas.

DORANTE.

( Ah ! quel excès de joye !



LAURETTE.

Je respire enfin.

M<sup>e</sup>. ORGON.

Vous n'y pensez pas, ma fille : il vous trompe.

LUCINDE.

Non, Madame, la feinte ne peut aller jusques-là.

M<sup>e</sup>. ORGON.

Il faut vous arracher malgré vous au péril qui vous menace : suivez-moi Lucinde !

LUCINDE *montrant Dorante.*

Non, Madame, voilà qui je dois suivre, &amp; celui avec qui désormais j'ai résolu de vivre &amp; de mourir.

LAURETTE.

Que l'amour satisfait inspire de fermeté !

M<sup>e</sup>. ORGON.

Ah ! ç'en est trop ! allez, Fille indigne de moi ; aimez votre mari ; livrez-vous à ce cruel , qui , pour me vanger de votre lâcheté , vous fera bientôt souffrir toutes sortes de tourmens. Mais ne comptez trouver avec moi aucune consolation , aucune ressource : je rirai de vos malheurs ; je serai la première à les publier partout ; & je vais de ce pas faire donation de tout mon bien au premier inconnu , qui jurera une haine éternelle pour vous.

LAURETTE.

Belle cause d'exhérédation !

66 L'ESPRIT DE DIVORCE,  
DORANTE.

Ne vous allarmez point , chere Lucinde : mon amour vous garantira de tous les malheurs dont sa colere vous menace.

---

S C E N E, XXIII.

M<sup>c</sup>. ORGON. LUCINDE. DORANTE.  
LAURETTE. M. ORGON.  
FRONTIN.

FRONTIN à M. Orgon.

U N peu de courage ; Ne craignez rien ; je vous soutiendrai. Voudriez-vous abandonner votre Fille & votre Gendre , aux périls qu'ils courent ?

M. ORGON à Frontin.

Non , tu vois bien que je n'ai pas balancé à voler à leur secours , firôt que j'ai entendu les cris de ma femme.

M<sup>c</sup>. ORGON .

Que vient faire encore ici cet autre monstre ?

M. ORGON.

Vos fureurs , qui s'entendent d'une lieue à la ronde , m'attirent pour voir si l'on ne pourra trouver enfin quelque moyen de vous mettre à la raison.

M<sup>c</sup>. ORGON.

Me mettre à la raison ! je voudrois bien voir celui qui oseroit s'en vanter.

LUCINDE à M. Orgon.

Ah, mon Pere ! je me jette à vos pieds, pour vous prier de me pardonner le chagrin que je vous ai causé, en fuyant un Epoux que vous m'avez choisi, & qui vient de se montrer trop digne de ma tendresse.

M. ORGON.

Que je suis charmé, ma Fille, de te voir enfin dans les sentimens que tu dois avoir !

M<sup>c</sup>. ORGON.

Dieux ! quel suplice ! quel affront ! quelle rage !... Laurette, abandonnons-les à leur mauvais destin : viens ; tu me tiendras lieu de Fille & d'Epoux,

LAURETTE.

Ne voyez-vous pas que Frontin est venu me chercher ?

FRONTIN.

Non, notre bonne Maîtresse, vous vous en retournerez seule, s'il vous plaît.

M<sup>c</sup>. ORGON.

Quoi ! je suis trahie de tous côtés ! quelle contagion ! puisse-t'il t'arriver autant de malheurs que tu en mérites, & que j'en souhaite à ma Fille, à mon Gendre, à mon Mari, & enfin à tous les malheureux qui portent le joug du mariage !

M. ORGON.

Des souhaits si extravagans ne peuvent être accomplis.

---

---

SCENE DERNIERE.

M. ORGON. DORANTE.

LUCINDE. LAURETTE.

FRONTIN. ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

**E**N vérité, Messieurs , cela est trop drôle ! notre Ferme est toute remplie de Ménétriers , de Chanteurs , de Danseurs : ils disent que vous les avez fait venir de Paris , ils vous cherchent partout , avec des flambeaux & des lanternes . . . . tenez , ils paroissent déjà là-bas : les voyez-vous ?

DORANTE.

Ils arrivent à propos. Pour mieux nous vanger de Madame Orgon , il faut que , sous ses yeux même , nous nous livrions à la joye que notre heureuse réunion nous procure.

LUCINDE.

Oui ; c'est la seule vengeance qu'il nous convient de tirer d'elle.

M. ORGON.

Pour moi , je veux danser le premier , & veux vous mettre tous en train.

LAURETTE.

Ne songeons qu'à nous divertir à présent , & à faire crêver de dépit le traître *Esprit de Divorce* qui nous avoit confondus.

DIVERTISSEMENT,

---



---

 DIVERTISSEMENT.
( *On danse.* )

A I R.

**P**OURQUOI, contre l'Hymen, toujours se dé-  
chaîner ?

Les vrais plaisirs, exemts d'allarmes,  
Volent à ses côtés ; lui seul les fait régner :  
Il triomphe en tous lieux, il fait goûter des char-  
mes

Que l'amour ne donne jamais ;  
Et du tendre amour même, il a tous les attraits ;

( *On danse.* )

## VAUDEVILLE.

## UNE CHANTEUSE.

**Q**UAND de deux Epoux désunis,  
Le premier nœud se renouvelle,  
Pour eux cette nœce nouvelle  
Est le plaisir qu'Hymen garde à ses favoris :  
Il faut, pour ranimer la force  
Des feux qui se sont refroidis,  
Avoir fait un peu de Divorce.

H

60 L'ESPRIT DE DIVORCE,  
DORANTE.

Deux cœurs l'un pour l'autre formés,  
Et que la sympathie assemble,  
Avant qu'Hymen les joigne ensemble,  
D'une fidelle ardeur sont toujours enflammés :  
Pour conserver toute sa force  
A l'amour dont ils sont charmés,  
Ils n'ont pas besoin de Divorce.

LUCINDE.

Quoiqu'il soit triste de quitter  
Un jeune Epoux que l'on adore ;  
Quand un autre amour le dévore,  
Il vaut bien mieux le fuir que s'en voir rebuter :  
Mais si par-là son cœur s'amorce,  
Et s'il nous le vient rapporter,  
Qu'il est doux d'avoir fait Divorce !

M. ORGON.

Pauvre Epoux, par d'horribles nœuds,  
Joint à femme qui te contrôle,  
Qui toujours gronde & te désole,  
Il n'est point de destin ni de joug plus affreux.  
A changer, si rien ne la force,  
Tu ne sçaurois te rendre heureux  
Que par un éternel Divorce.

FRONTIN.

Un tendre Amant, pour enflâmer  
Une Beauté qui fait la fiere,

Et pour la rendre moins sévère ,  
De ruse quelquefois a besoin de s'armer :

Il ne peut donner plus d'amorce  
A celle qu'il veut enflâmer ,  
Qu'en feignant un peu de Divorce.

LAURETTE.

Beaux Esprits , Financiers , Amans ,  
Qui courez diverse fortune ,  
La route à-peu-près est commune ,  
Risquez tout , la prudence est peu sûre en ce  
temps :

A la suivre en vain on s'efforce ,  
Il vaut mieux qu'avec le bon sens  
Vous fassiez un peu de Divorce.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Lorsque certains sons enchanteurs ,  
Partent ensemble après la pièce ;  
Quelle gloire , quelle allégresse !  
Qu'ils sont rares , hélas ! ces succès si flatteurs !  
Mais pour nous donner quelque amorce ,  
Avec nous , avec nos Auteurs ,  
Ne soyez jamais en Divorce.

F I N.





# L'ENLEVEMENT

I M P R É V U.

*C O M E D I E.*

---

## ACTEURS.

MADAME ARGANTE, mere de Julie.

DORIMENE, Tante de Julie.

JULIE, Fille de M<sup>e</sup>. Argante.

DAMON, Amant de Julie.

M. BRUSQUIN, Financier, Amant de Dorimene.

MARINE, Suivante de Dorimene.

CRISPIN, }  
L'OLIVE, } Valets de Damon.

Un Laquais de DORIMENE.

Un Laquais de M BRUSQUIN.

Troupe de Musiciens.

Troupe de Masques.

---

*La Scène est à Paris dans un Jardin commun à  
la Maison de Damon & de Madame Argante.*



# L'ENLEVEMENT

I M P R I É V U.

C O M E D I E.

---

SCENE PREMIERE.

L'OLIVE *seul.*



Oui, mon nouveau Maître M. Damon est un galant homme; il est généreux, poli, il paye bien ses gens, il est affable avec eux; tout cela est à merveille. Cependant cette nouvelle condition ne me plaît guères: il me semble que M. Damon ne prend pas assez de confiance en moi. Crispin est le dépositaire de tous ses secrets; il est le Chef de son Conseil, en un mot, il fait autant le Maître que Damon. Il s'avise même de prendre de certains airs... Oh! cela ne m'accommode point! L'Olive n'est pas fait pour être subordonné à un domestique. Ah! si M. Damon avoit quelque intrigue galante, je

H iij

7 L'ENLEVEMENT IMPREVU ;

pourrois bien me rendre nécessaire ; car assurément Crispin ne m'égale pas pour servir un Maître amoureux. Mais le voici ! tâchons de sçavoir de lui ce qui se passe dans le cœur de Damon , pour en profiter.

---

S C E N E I I.

CRISPIN. L'OLIVE:

CRISPIN.

**A** H ! te voilà mon garçon ! bon jour.

L'OLIVE *à part.*

Mon garçon ! l'abord est familier.

CRISPIN.

Comment te trouves-tu de M. Damon ? c'est un aimable homme , n'est ce pas ?

L'OLIVE *froidement.*

Oui , l'on ne sçauroit penser autrement de lui.

CRISPIN.

Mais tu dis cela d'un air à faire croire que tu ne le penfes pas de même. Est-ce que tu n'es pas content ?

L'OLIVE *à part.*

Ne diroit-on pas à l'entendre qu'il est le Maître, & que je suis le valet ? Comment te trouves-tu ? N'es-tu pas content ?

COMEDIE.

CRISPIN.

Répons-moi donc ? Ce maraut me méprise, je crois.

L'OLIVE.

Et depuis quand t'imagines-tu que je te dois rendre compte ?

CRISPIN, *à part.*

M'y voilà , justement ! Ce drôle-là veut se mettre de pair avec moi. (*haut.*) mais je suis ton ancien , je pense ; & étant chargé des ordres du Maître. . . .

L'OLIVE.

Oh , moi je te déclare que je ne connois d'ordres que ceux que mon Maître me donne lui-même , & que je n'en reçois point d'un Valet.

CRISPIN.

Monsieur est fier ! mais il en faudra rabattre , ou bien tu n'as pas l'air de rester ici longtems.

L'OLIVE.

A cela ne tienne , si telles sont les volontés de M. Damon : mais tu trouveras bon que je m'en éclaircisse auparavant.

CRISPIN, *à part.*

Ah ! le mauvais Valet ! il faut nous en défaire au plus vite.

L'OLIVE.

Tu crois donc parce que tu es instruit de tous ses secrets , & que sans doute tu es l'agent de ses amours , que cela te donne droit. . . .

H. v

## L'ENLEVEMENT IMPREVU, CRISPIN.

Parlez mieux , je vous prie , & sçachez que M. Damon ne sçait pas ce que c'est que l'Amour. Il est neuf là - dessus , on ne peut davantage. Je ne suis pas assez heureux pour lui être nécessaire à conduire une intrigue. Ce seroit alors que nous rabaillerions votre orgueil.

### L'OLIVE.

Oui , tu en ferois de belles ! C'est ton bonheur qu'il n'ait point d'amourettes ; car si une fois il avoit éprouvé mon talent à faire glisser un Billet-doux , à procurer une entrevue secrète , à endormir les Argus , à tromper les jaloux , les meres & les maris , j'aurois bientôt auprès de lui la place que tu occupes ; il faudroit bien toi-même changer de façon.

### CRISPIN.

Vous êtes donc célèbre dans cette illustre profession , qui fait la fortune de tant de gens ? Je vous en félicite. Vous avez-là un grand talent pour parvenir. Mais vous ferez fort bien d'aller mettre ailleurs votre industrie en usage , il n'y a rien à faire ici encore une fois.

### L'OLIVE.

Tant pis ; je vois bien que M. Damon n'est point du tout mon fait. Je viens de quitter la meilleure condition. . . . J'étois à gogo chez Madame Argante une des plus riches veuves de Paris. Mais n'ayant point d'occasion de faire briller mon sçavoir faire , une vieille soubrette étant en exercice , je me suis fait chasser. On m'a proposé aussitôt un Cavalier jeune & bienfait , & je ne

présumoïis pas qu'il y eût chez lui moins d'ouvrage que chez une Veuve. Je l'apperçois ; il est bien rêveur pour un homme dont le cœur est libre !

# SCENE III.

DAMON. CRISPIN. L'OLIVE.

DAMON *à part en rêvant.*

Quel parti prendre ici ! comment la retrouver ?

CRISPIN.

Monsieur , peut-on sans indiscretion vous demander la cause du chagrin qui paroît vous accabler ?

DAMON *toujours rêvant.*

Je ne sçais : fut-on jamais dans un si cruel embarras ?

L'OLIVE.

On pourroit peut-être vous en tirer si on le sçavoit.

CRISPIN.

Monsieur , que votre état me fait de peine ! Ah ! mon cher Maître !

DAMON.

C'est toi , Crispin ?

CRISPIN.

Qui , Monsieur , qui rellens une douleur mortelle de vous voir si triste.

H vj

## 5 L'ENLEVEMENT IMPREVU ;

D A M O N.

Je te suis obligé. Hélas !

L' O L I V E *à part.*

Oh, par ma foi je le tiens. Il ne m'échappera pas, & voilà un soupir des plus amoureux qui fût jamais. (*à Damon.*) Monsieur, si l'on osoit...

D A M O N.

Te voilà aussi l'Olive ?

L' O L I V E.

Prêt à entreprendre tout, pour calmer cette agitation violente.

D A M O N.

Mes enfans, mon mal est sans remède ! *à part.*  
Non, je ne la reverrai jamais !

C R I S P I N.

Pourquoi vous désespérer ? Croyez-vous que mon secours ne puisse vous tirer d'affaire ?

L' O L I V E.

Faut-il tant de mystère pour nous dire ce qui vous afflige ? Croyez-vous que je ne l'aye pas déjà pénétré ? Vous êtes épris pour quelque Belle ; ce cœur qui n'avoit encore rien aimé cède enfin à un trait que l'Amour vient de lui décocher. Est-ce que vous vous étiez flatté que vous lui échapperiez ? Vous êtes trop aimable pour cela. Mais quelque puissant obstacle se trouve dans votre nouvelle passion : oui, voilà le fait. Bon ! faut-il s'allarmer pour si peu de chose ? Y a-t-il des obstacles qu'on ne détruit lorsqu'on aime bien, & qu'on est bien servi ? plus il y en a, plus on



COMEDIE.

9

a de plaisir à les vaincre ; & j'en viendrai à bout ;  
je vous en donne ma parole , ou j'y périrai.

DAMON.

Mais , voilà un Garçon qui a du bon !

CRISPIN.

Ce sera moi qui rendrai Monsieur heureux.

L'OLIVE à *Damon*.

Que faut-il faire ? nous voila éclaircis , comme vous voyez. Achevez , s'il vous plaît ?

CRISPIN à *Damon*.

Monsieur , je ne vous conseille pas de rien  
avouer à ce l'Olive , il a tout l'air d'un franc ba-  
billard.

L'OLIVE.

Monsieur , de grace , ne me faites pas un tel  
affront : qui peut mieux guérir votre mal que  
celui qui le connoît si bien ? Les Médecins se-  
roient plus heureux dans leurs Ordonnances ,  
s'ils avoient la science de connoître les maladies.

DAMON à *part*.

Il a raison. Ce drôle-là me paroît délié !  
Voyons ! Je ne risque rien à en faire l'épreuve.  
(*Aux deux Valets.*) Je ne puis résister à vos em-  
preffemens & veux bien me confier également  
à tous les deux.

L'OLIVE.

Je tâcherai de me rendre digne de cette grace.

CRISPIN à *Damon*.

Ce partage est une injustice que vous me  
faites.

10 L'ENLEVEMENT IMPREVU,  
DAMON.

Non , puisque la récompense sera pour celui  
qui réussira selon mes desirs. Oui , mes amis ,  
votre Maître est amoureux.

L'OLIVE *à part.*

Vivat!

DAMON.

Mais amoureux , comme on ne le fut jamais.

L'OLIVE.

Style ordinaire!

DAMON.

Et malheureux comme on ne sçauroit l'être.

L'OLIVE.

Exagération d'Amant ! Tenez , Monsieur ,  
lorsqu'on s'est laissé surprendre par l'Amour , la  
plus légère peine , le plus petit contre-tems pa-  
roît un monstre invincible. Un Amant est aussi  
ingénieux à se tourmenter qu'un bon Valet est  
adroit à calmer ses inquiétudes.

CRISPIN.

Oui , Monsieur , ce monstre formidable ne  
sçauroit soutenir ma présence. Je vais le mettre  
en fuite.

DAMON.

Non , il n'y a point d'exagération dans mes  
termes ! J'aime aussi passionnément qu'il se puisse ;  
mais j'ignore qui est celle qui m'a donné tant  
d'amour.

CRISPIN *à part.*

Ouf , je commence à avoir peur du monstre.

## L' O L I V E.

Il ne s'agit donc présentement que de découvrir cet objet adorable ; car sans doute c'est une beauté parfaite ? Contez , s'il vous plaît , où , quand , & comment votre mal vous a pris ? Le Médecin a droit d'interrogation , & le malade doit répondre sincèrement.

CRISPIN *à part.*

Que le drôle en sçait long (*à Damon.*) Monsieur , il vous enjole avec ses belles phrases ; mais tout cela n'est que du discours.

L' O L I V E.

Qui aura des effets. Eh bien , Monsieur ?

D A M O N.

C'est cette nuit , c'est au Bal. ....

CRISPIN.

Connoissance de Bal ! ah ! ah !

D A M O N.

C'est au Bal que j'ai vû cette beauté divine. comme je n'y allois que pour m'amuser , & pour voir sans crainte d'être vû , je n'avois affecté aucun déguisement , & je m'y promenois sans attention marquée ; lorsque j'ai été frappé de la vûe d'un Masque qui s'est offert a ma rencontre. La taille la plus fine & la mieux prise , dont un habillement à l'espagnole découvroit encore mieux toutes les graces ; le port le plus noble , le plus beau tour de visage , des yeux qui lançoient les traits les plus vifs à travers le masque ; une gorge ... Ah ! une gorge .. tout m'a

12 L'ENLEVEMENT IMPREVU ;  
enchanté en elle. Je me suis attaché dès ce moment à ses pas ; je n'ai pû contenir mes transports , & profitant de la liberté permise dans ces sortes d'assemblées , j'ai parlé : la modestie , l'ingénuité , l'esprit que j'ai trouvé dans ces réponses ont été de nouveaux liens qui ont reserré mes chaînes. Ce n'a été qu'après mille instances , & même plus par hazard que par sa propre volonté , que j'ai pû voir un instant ses traits adorables ; & cet instant les a gravés à jamais dans mon cœur , comme dans mon souvenir. Mais je n'ai jamais pû obtenir d'elle d'être instruit de son nom & de sa demeure. *Si ce que vous voulez me faire croire* , m'a-t-elle dit d'un ton moqueur , *n'est point une feinte autorisée en ces lieux , l'amour vous inspirera bientôt les moyens de sçavoir qui je suis.* Dieux ! peut-on poulser la cruauté jusques-là ?

#### CRISPIN.

Tenez , Monsieur , toutes ces mijaurées de bal en sçavent plus que vous. C'est par de pareilles finagrees qu'elles se font valoir. Elle sera la premiere à vous chercher au premier Bal. Mais si vous m'en croyez , traitez cela comme on doit faire de telles aventures , & même n'y retournez pas.

#### DAMON à Crispin.

Est-ce là tout le soulagement que tu as à me donner ? Que je suis malheureux !

#### L'OLIVE à Damon.

Bon , il ne sçait ce qu'il dit. Il faut la découvrir , Monsieur , & si elle est digne de vous , il

faut vous y attacher. Rien n'est si charmant qu'un peu d'amour dans la vie.

D A M O N.

C'est parler à merveille. Tu me rends la joie, mon cher l'Olive !

C R I S P I N *à part.*

Mon cher l'Olive ! il a flatté la passion , & on lui prodigue déjà les plus tendres marques d'amitié. (*à Damon.*) Pour moi, Monsieur, puisqu'il ne tient qu'à trahir vos vrais intérêts pour vous plaire , je ferai plus , je veux avoir seul l'honneur de cette découverte.

L' O L I V E.

Cela n'est pas trop sûr.

D A M O N.

Quoiqu'il en soit, dix Louis seront le prix de celui qui pourra m'en donner des nouvelles ; & la gratification sera encore d'autant pour celui qui trouvera le moyen de me procurer une conversation avec elle.

C R I S P I N.

Vingt Louis pour Crispin !

L' O L I V E.

Compte , compte , tu n'en croqueras que d'une dent. Monsieur , la récompense est digne de vous. Mais pour une entreprise aussi difficile , il y aura sans doute de menus frais à faire. Il faudra poster des espions , gagner des Domestiques , amadouer des Suivantes...&c; les intéresser & les choses pourroient être de façon que peut-être les vingt

24 L'ENLEVEMENT IMPREVU,  
Louis même ne suffiroient pas pour tant d'hon-  
raires; ainsi...

CRISPIN *à part.*

Peste qu'il est fin!

DAMON *à l'Olive.*

Je t'entens, & je m'explique. La somme sera  
sans distraction, tous frais faits.

L'OLIVE.

Ce n'est pas par intérêt, ce que j'en dis; &  
l'honneur de réussir est tout ce que j'ambitionne.

CRISPIN.

En effet l'honneur est tout ce qui anime des  
cœurs faits comme les nôtres.

DAMON.

Songez donc à prendre les moyens les plus  
courts. Pourrai-je être assez heureux pour revoir  
ce cher objet! Mon amour m'est garant qu'il ne  
peut qu'être digne de toute ma tendresse!

( *Il veut s'en aller.* )

L'OLIVE *le retenant.*

Encore un mot, s'il vous plaît? Le portrait de  
la Belle, quoique flatté, m'a fait naître un soup-  
çon qu'il faut que j'éclaircisse. Elle est donc gran-  
de & bien faite?

DAMON.

Je te l'ai déjà dit; on ne peut l'être mieux.

L'OLIVE.

Les yeux & les cheveux noirs?

DAMON.

Sans doute.

CRISPIN.

C'est comme je les aime.

L' O L I V E.

Le visage rond ?

D A M O N.

Oui.

L' O L I V E.

Le tein ? ..

D A M O N.

De lys &amp; de rose.

L' O L I V E.

La bouche un peu grande , mais belle ; les  
dents les plus blanches & les mieux rangées. . . .

D A M O N.

Tu la connois donc ?

C R I S P I N.

Et le menton ? ..

L' O L I V E.

Agée de quinze ans ?

D A M O N.

Tout au plus. Tu l'as donc vuë ?

L' O L I V E.

Et de l'esprit comme un petit lutin ? .. Mon-  
sieur , je suis fort trompé ou je sçais qui elle est.

C R I S P I N.

Voilà-t'il pas le hazard qui se déclare pour lui ?

D A M O N.

Quoi , il se pourroit ? ..

**DE L'ENLEVEMENT IMPREVU;  
L'OLIVE.**

Je serai bientôt éclairci ; laissez-moi faire , (*à part.*) c'est la fille de Madame Argante , ou du moins c'est-là son portrait. (*à Damon.*) Quoi vous n'avez aucune idée d'avoir vû ailleurs cette charmante personne ?

**DAMON.**

Non , mon cœur s'en seroit apperçu , si elle se fût plutôt présentée à mes yeux.

**L'OLIVE à part.**

Ils sont pourtant bien voisins , car ce jardin-ci est commun à leur maison.

**DAMON à l'Olive.**

Ne perds donc point de temps.

**L'OLIVE.**

Mais sçavez-vous que la personne que je veux dire est un des plus riches partis de France ? Elle n'est pas de qualité , il est vrai ; mais elle a tant de bien....

**DAMON.**

Cet espoir ne sçauroit accroître ma passion : répondez à mon impatience ! la récompense promise sera le moindre bien que tu recevras de moi, si tu fais mon bonheur.





## SCENE IV.

CRISPIN. L'OLIVE.

L'OLIVE.

**E**H bien , Monsieur Crispin , l'Olive vous devra-t-il du respect a present ?

CRISPIN.

C'est-à-dire que la bonne fortune vous rend insolent. Parce que vous en imposez hardiment à M. Damon , & que vous lui faites les plus belles promesses que vous ne tiendrez pas , vous croyez....

L'OLIVE.

Mon pauvre Crispin , je ne promets rien que je ne tienne. Mais voyons ton adresse ! voilà une occasion a se signaler.

CRISPIN.

Si tu te trompes dans tes conjectures , tu seras peut-être plus embarrassé que moi.

L'OLIVE.

Va , va , j'ai des ressources qui te sont inconnues !

CRISPIN.

Peut-être : mais écoute ; il y a accommodement à tout dans la vie : au bout du compte , nous serons tous deux le même Maître , & nous sommes camarades.

48 L'ENLEVEMENT IMPREVU;  
L'OLIVE.

Ce n'est donc que depuis un moment ?

CRISPIN.

Tiens , oublions le passé ; & soyons unis pour le bien de M. Damon.

L'OLIVE.

Ou plutôt pour celui de Crispin.

CRISPIN.

Soit que tu te beloufes dans tes idées , ou non, tu auras besoin d'être aidé de quelqu'un pour réussir. Il vaut bien mieux m'employer qu'un autre ; tout comme je n'irai pas non plus chercher du secours ailleurs ; ainsi travaillons de moitié , & . . . .

L'OLIVE.

Je te vois venir : mais je suis sourd de cette oreille : tu l'as pris avec moi sur un ton . . .

CRISPIN.

Va , je t'aime dans le fond.

L'OLIVE.

Rien à faire. Agis de ton côté , comme tu l'entendras , & ne me retiens pas plus long-tems ; les momens me sont chers ; adieu.



## S C E N E V.

CRISPIN *seul.*

AH ! quel cœur de rocher ! Refuser inhumainement une proposition si raisonnable ! Mais quoi , ce faquin l'emporteroit sur moi ? Non , mettons tout en usage pour le prévenir ; ou du moins observons ses démarches , & n'oublions rien pour rompre ses mesures.

## S C E N E V I.

JULIE. MARINE.

MARINE.

VOUS voilà ajustée de bonne heure ! Qui vous soupçonneroit d'avoir passé une partie de la nuit au Bal ?

JULIE.

Je n'ai pû fermer l'œil , & je me suis habillée.

MARINE.

Le Bal a donc mis vos esprits dans une terrible agitation ?

JULIE.

Je ne sçais.

## 65 L'ENLEVEMENT IMPREVU; MARINE.

Vous avez été bien charmée ? Avouez que c'est un coup d'œil bien surprenant que celui de ce Spectacle , surtout lorsque c'est la première fois que l'on y va ?

JULIE.

Il est vrai ; mais je n'ai pas la moindre envie d'y retourner.

MARINE.

Quoi , si Madame Dorimene votre tante , auprès de laquelle il a fallu employer tant de ressorts pour la faire consentir à vous mener avec elle à ce divertissement ; car , par parenthèse , cette Dame , qui aime si fort à se réjouir , n'est point du tout complaisante pour une jeune personne ; & quoiqu'à quarante ans bien passés , elle soit aussi coquette , & aussi jalouse de plaire qu'on pourroit l'être à vingt , une nièce est plus gênée auprès d'elle que dans le Couvent le plus austère ; il n'y a pas de danger qu'un Amant en approche ; & une mère qui est pour quelques jours à la Campagne peut lui confier sans crainte la direction de sa fille , comme a fait Madame Argante. Si Dorimene vouloit donc retourner au Bal avec vous , vous refuseriez d'y aller ?

JULIE.

Cela se pourroit ; je suis au désespoir d'y avoir été.

MARINE.

Oh , oh , qu'est-ce que cela signifie ? Peut-on sçavoir ce qui vous a déplu ?

JULIE.

J U L I E.

Rien , Marine.

M A R I N E.

Rien ne vous a déplu , & vous êtes fâchée d'y avoir été ? Il faut donc que quelque chose vous ait fait trop de plaisir ?

J U L I E.

Est - ce qu'on est fâché d'avoir vû quelque chose de trop agréable ?

M A R I N E.

Quelquefois , surtout lorsqu'on craint de n'être pas libre de revoir cet agréable objet.

J U L I E.

Je ne sçais ce que tu veux dire.

M A R I N E.

Et moi , je vous définis à merveille. Vous aviez une envie démesurée de connoître ce que c'étoit que le bal ; vous ne dormez plus après y avoir été , & vous êtes fâchée qu'on vous y ait menée ! cela est clair.

J U L I E.

Comment ?

M A R I N E.

Vous êtes jeune , belle ; vous étiez masquée à vous attirer tous les regards ; mille Cavaliers tous plus aimables vous ont offert leurs hommages ; parmi le grand nombre , il s'en trouve toujours quelqu'un qui s'exprime mieux , & qui sçait faire agréer ce qui ne flatte pas de la part d'un autre ; on n'ose le lui témoigner ; la bienfiance veut qu'on se cache , & permet encore moins qu'on s'informe de

22 L'ENLEVEMENT IMPRÉVU,  
lui ; on se perd de vue en sortant du bal ; on ne  
sait plus comment se retrouver : il en faut bien  
moins pour être désespérée , n'est-ce pas ?

JULIE.

Rien de tout cela ne m'agite.

MARINE.

Pardonnez-moi , ce sont des effets inévitables  
du bal. L'Amour qui y commande en personne ne  
laisse jamais échapper une proie aussi belle que  
vous. La Tante le sçavoit bien , & c'est pour cela  
qu'elle craignoit.

JULIE.

Elle doit être rassurée.

MARINE.

Là , regardez - moi fixément ! vous osez me  
soutenir que votre cœur est aussi tranquille aujour-  
d'hui qu'il l'étoit hier ?

JULIE.

Mon dieu , Marine , que tu es pressante !

MARINE.

Je suis encore plus connoisseuse ; & j'ai bien re-  
marqué qu'un Cavalier bienfait & fort aimable  
vous suivoit de près ; qu'il se retrouvoit toujours  
après de vous.

JULIE.

Hélas !

MARINE.

Vous en soupirez ! je n'en demande pas da-  
vantage : vous voudriez donc bien sçavoir s'il ne  
vous en imposoit point , & s'il est digne de votre  
affection ? Avouez que cette incertitude vous gêne ?

## JULIE.

Eh ! le moyen de te rien dissimuler ! tu devines tout. Il est vrai, le jeune homme que tu dis m'a laissé une idée si vive que, loin de prendre du repos, je n'ai pu songer qu'à lui : & je t'avoue que la crainte d'avoir fait un mauvais choix me trouble furieusement. C'est ce qui me fait souhaiter, malgré mon ardeur naissante, de ne plus le revoir, & qu'il ne se donne pas le moindre soin pour s'informer de moi.

## MARINE.

C'est ce qu'il ne fera point, j'en suis sûre. Mais il ne m'est pas absolument inconnu ; & je crois l'avoir vu chez Madame votre mere, lorsque vous étiez encore au Couvent. Pourvu qu'il soit honnête homme, & de qualité, vous êtes assez riche pour tous deux.

## JULIE.

Où : crois-tu que ma mere consente jamais à m'unir avec un homme dont la fortune seroit médiocre ? elle a de grandes vues pour moi !

## MARINE.

On sçait bien que les meres ont leurs vues ; mais les filles ont aussi les leurs, qui ne quadrent pas ordinairement avec celles des parens. Quoiqu'il en soit, vous êtes dans une situation à vous contenter. Vous ferez toujours un gros Seigneur de celui que vous choisirez. Voudriez-vous, pour quelques richesses de plus, vous rendre éternellement malheureuse, & prendre un mari qui ne vous épousant que pour vos grands biens, ne tiendrait aucun compte de vous, parcequ'il ne vous devoit rien ? Non, faites un heureux par goût ; qui soit lié avec

24 L'ENLEVEMENT IMPREVU,  
vous par reconnoissance, & par amour. C'est le  
plus sûr & le plus agréable.

JULIE.

Que tu es consolante, Marine ! comment savoir quel est ce Cavalier ?

MARINE.

Laissez faire l'amour ; nous en aurons des nouvelles. Allez tranquillisez vous, & tâchez de prendre un peu de repos ; aussi bien j'apperçois quelqu'un qui à l'air d'un Domestique, & ce pourroit bien être quelque Emissaire de notre Amoureux.

JULIE.

Je me confie à toi, mais ne me trompe point ; & si mes premiers vœux se font mal adrellés, ne me donne pas la honte d'en être informée.

---

## SCENE VII.

MARINE. L'OLIVE.

L'OLIVE *à part.*

J'Apperçois Marine ! découvrons d'abord si elle sait que depuis huit jours je ne suis plus chez Madame Argante ; & si elle l'ignore, laissons-la dans l'erreur pour mieux venir à bout de mes projets.

MARINE.

Que vois-je ! c'est l'Olive ! quelles bonnes affai-



res t'amènent ici ? Comment se porte Madame ?  
viendra t'elle bientôt ? répons , parle ?

L' O L I V E *à part.*

Bon , il n'y a pas à en douter , elle ne sçait pas  
mon changement de condition.

M A R I N E.

Tu ne veux donc pas parler , adieu.

L' O L I V E.

Attendez : quelle impatience ! je viens pour sça-  
voir des nouvelles de ce qui se passe. Que fait Ma-  
demoiselle Julie ? Que dit Madame Dorimene ?  
Comment ménage-t'elle son Monsieur Brusquin ?  
Epouseront-ils ? Lui fait-il toujours des présents ?  
Comment va la joie ? Comment trouvez-vous le  
bal ? Que diable, répons moi donc à ton tour ?

M A R I N E.

Que veux-tu dire avec ton bal ?

L' O L I V E.

C'étoit hier le grand jour. N'auriez-vous profité  
de l'absence de la mere pour donner à la fille un  
avant-goût des plaisirs ?

M A R I N E *à part.*

Ce maraut sçait quelque chose. Qui peut l'avoir  
sitôt informé de notre partie ?

L' O L I V E.

Est-ce que Dorimene aura été assez tigresse pour  
ne pas permettre que Julie ait fait son entrée  
dans le monde ? parle , parle donc si tu veux !

M A R I N E.

Mais toi-même , qu'entens-tu par là ?

Ce que je dis n'est pas difficile à comprendre : rien n'est plus clair.

MARINE.

Qui t'a appris que nous avons été au bal ?

L'OLIVE.

Ah , ah ! je vous y prends ! c'est donc ainsi que l'on se comporte ? exposer une jeune personne comme Julie aux aventures de la mascarade ! La voilà en bonne main ! Madame Argante sera informée de ce beau train de vie !

MARINE.

Maraut , si tu avois la hardiesse....

L'OLIVE.

Va , ne prens point l'allarme si vite ; je suis bon Prince & sçais garder un secret mieux que toi. Julie aura donc bien fait des conquêtes ! Que de graces elle devoit avoir sous l'habit d'Espagnolette !

MARINE.

D'Espagnolette ! qui diantre t'a déjà rendu compte ?

L'OLIVE.

Ne sçais-je pas que c'est la fureur des jeunes personnes de prendre ce déguisement-là. Elles s'imaginent que dans cet équipage , elles feront des Amans aussi langoureux , & aussi fidèles que ceux de la Nation dont elles l'empruntent ; mais elles se trompent ; elles n'ont pas moins à faire à des Français , parmi lesquels la mode de l'inconstance est la seule qui ne varie point.

## M A R I N E.

Julie est d'un modèle à inspirer des passions aussi vives que durables.

## L' O L I V E.

Je le crois : & de plus ce Cavalier qui l'a entretenue autant qu'il a pu est très-capable de soupirer à l'Espagnole.

## M A R I N E.

Quel Cavalier ?

## L' O L I V E.

Un Cavalier fort aimable, galant, poli, généreux & de bonne maison ; qui a conçu pour elle les plus violens transports. Tiens, je sçai déjà tout cela.

## M A R I N E.

Que ce jeune homme est alerte ! Comment il l'a déjà mis dans ses intérêts ?

## L' O L I V E.

Sans doute. (*à part.*) me voilà donc au fait, & mes soupçons se trouvent confirmés. Bon ! Dix louis déjà gagnés. (*bas à Marine.*) Mais prends garde, on nous écoute. C'est ce butor de Crispin ! que nous veut-il ?



## SCENE VIII.

MARINE. L'OLIVE. CRISPIN.

CRISPIN *à part.*

**J**E l'ai suivi de loin, il doit être par ici. Justement le voilà aux prises avec une jolie fille. Peste, qu'il est heureux ! Chassons-le d'ici, & tâchons d'entrer en confidence avec elle. (*à l'Olive.*) Je te cherche partout, l'Olive ! Monsieur a besoin de toi, cours vite.

MARINE *à part.*

Qu'est-ce que cela signifie ?

L'OLIVE *à part.*

Que me veut cet yvrogne ? Passez votre chemin, mon ami.

CRISPIN, *à l'Olive.*

Yvrogne toi-même ! est-ce ainsi que tu obéis aux ordres de notre Maître ?

MARINE *à part.*

Son Maître !

L'OLIVE, *à Crispin le menaçant.*

Maraut ! je ne te connois point, laisse-moi en paix, ou je te...

CRISPIN, *le menaçant aussi.*

Je te... moi-même.

MARINE, *se mettant entre deux.*

Messieurs, un peu de politesse.

CRISPIN.

Tu ne me connois pas ? ... Voyez cet impertinent. Nous ne servons donc pas tous deux M. Damon ?

MARINE *à part.*

M. Damon !

L'OLIVE.

*à Marine.*

*à Crispin.*

Il est fou. vous dis-je. Retire-toi d'ici de force ou de gré.

MARINE *à Crispin.*

Finissez ce tintamaré. Vous extravaguez, on le voit bien : l'Olive est à Madame Argante, & non pas à M. Damon.

CRISPIN.

Il en a menti, s'il l'ose soutenir. Il y a six jours qu'il est chez M. Damon ; & il y en a plus de huit qu'il a laissé cette Dame à son Château. S'il vous dit le contraire, c'est pour vous tromper.

L'OLIVE, *à Crispin le menaçant.*

Tu ne te tairas pas. Attends-moi ; je t'apprendrai à parler.

CRISPIN, *en s'en allant.*

Oui, oui, Mademoiselle, prenez garde à vous : c'est un drôle qui vous abusera, & vous ne ferez pas la première ; défiez-vous de ses discours, & de ses promesses.

SCENE IX.

MARINE. L'OLIVE.

MARINE.

**V**ous nous fourbez donc, M. l'imposteur ! & vous avez quitté Madame Argante depuis huit jours ?

L'OLIVE.

Est-ce que tu ajoutes foi à ce visionnaire ? Peux-tu me faire l'affront de douter de ma sincérité !

MARINE.

Il est vrai ; on te soupçonne à tort ! Tu es un homme bien délicat sur le point d'honneur !

L'OLIVE.

*L'honneur est un vieux Saint que l'on ne chomme plus.* L'or en a fait supprimer la fête ! Ah ! si tôt que ce charmant métal déploie ses rayons séduisants, les cœurs en sont plus éblouis que les yeux ne le sont de ceux du Soleil ; ils font aussitôt germer des désirs. . . .

MARINE.

Finis ta froide Morale ; & dis-moi , faquin , pourquoi tu viens nous en imposer ?

L'OLIVE.

L'or, te dis-je. . . .

MARINE.

Laisse-là ton or , & quitte la fourberie , ou . . .

## L' O L I V E.

Eh bien que veux-tu que je te dise ? Oui , j'ai quitté Madame Argante ; je suis à M. Damon : ce M. Damon a vû hier ta jeune Maîtresse au Bal ; il en est devenu éperdument amoureux ; il m'a conté sa chance , m'a fait le portrait de la Beauté qui l'a frappé ; j'ai soupçonné que c'étoit Julie ; je suis venu pour m'en éclaircir ; & afin de m'introduire plus aisément , j'ai conservé ma qualité de domestique de la maison ; j'ai découvert la vérité : il ne me reste plus qu'à t'engager à servir la passion de mon maître. Il n'épargnera rien pour te gagner je t'en répons. Notre fortune sera faite à tous deux ; car je te promets de partager avec toi les bienfaits dont il m'a flatté ; comme il faut que tu partages avec moi ceux qu'il te fera. En un mot , nous marierons Julie avec Damon , & Damon nous mariera rous deux. Voilà mon dessein , mes espérances , & la fin à laquelle nous devons conjointement travailler.

## M A R I N E.

Je saisis cet arrangement-là du premier coup d'œil ; & je le trouveroïs admirable sans les difficultés que j'y prévois.

## L' O L I V E.

Il faut commencer par faire l'entrevuë entre les Parties : c'est ce point qui presse le plus à présent. (*à part.*) J'ai besoin des dix louis restants pour les frais de mes nêces.

## M A R I N E.

Que parles-tu de nêces , & de louis ?

32 L'ENLEVEMENT IMPREVU.

L'OLIVE.

Je m'entends, il suffit ; & tu t'en trouveras bien.

MARINE.

L'entrevuë que tu demandes n'est pas aisée : non, que la difficulté entre nous, vienne de la part de Julie, qui par un effet de la sympathie, sent déjà pour Damon tout ce qu'il ressent pour elle.

L'OLIVE.

Seroit-il bien possible ?

MARINE.

Mais cette folle de Tante m'embarasse.

L'OLIVE.

Que l'espoir du salaire leve les obstacles !

MARINE.

Si ton Maître prenoit un habit dans le goût du tien. . . .

L'OLIVE.

Eh bien ?

MARINE.

Je pourrois peut-être par ce moyen le faire parler quelques momens à Julie ; & au cas qu'il fût surpris par Dorimene, il s'adresseroit à elle-même, comme venu de la part d'un prétendu Maître qu'il supposeroit avoir été épris, au Bal, de ses charmes, & qui lui enverroit demander la permission de la voir ; elle croit le pouvoir de ses yeux si grand, qu'elle donnera dans tous les panneaux de cette espece qu'on pourra lui tendre.



## L' O L I V E.

C'est très-bien imaginé. Préviens donc Julie; assure-la de la tendresse de Damon, tandis que je vais lui faire prendre un déguisement, qui est souvent un habit à bonne fortune. Surtout ressouvienstoi de ne point déclarer que j'ai quitté Madame Argante, puisqu'on l'ignore dans la maison: cela peut avancer nos projets.

M A R I N E.

Compte sur mon zèle, comme je m'en rapporte à toi de tous mes intérêts.

L' O L I V E.

Va, ne crains rien; tu auras bientôt tout lieu d'être satisfaite.

---

---

S C E N E    X.L' O L I V E *seul.*

**V** Oilà, Dieu merci, les affaires de mon Maître & ma fortune en bon train! Ce n'est pas tout, & je médite un coup bien plus important.... une lettre que Madame Argante m'avoit chargé de porter il y a quelque tems à la poste que j'avois oubliée dans ma poche où elle est restée, me fait concevoir un des plus hardis projets.... Heureux le Maître qui a un valet qui sçait profiter de tout pour son service!

## S C E N E X I.

DAMON. L'OLIVE.

DAMON.

**E**H bien ! mon pauvre l'Olive, as-tu de bonnes nouvelles à m'apprendre ? as-tu vérifié tes espérances ? puis-je enfin me flatter de connoître un objet de qui dépend mon repos & ma félicité ?

L'OLIVE.

Monsieur, vous êtes le plus heureux mortel qu'on puisse trouver : mais sans vanité, vous me devez un peu de ce bonheur ; & si vous n'aviez eu pour secours que Crispin, vous ne seriez guères avancé. Il n'a pas même tenu à lui que mes entreprises ne fussent renversées.

DAMON.

Crispin n'est pas si adroit que toi ; mais il a bon cœur.

L'OLIVE.

Votre maîtresse est trouvée ; le rendez-vous est préparé , & qui plus est ; l'amour a blessé d'un seul trait votre cœur & le sien.

DAMON.

Tu veux me flatter : je ne puis croire.... N'importe : je te dois vingt louis, voilà ma bourse ; je ne puis trop payer tes soins , & l'espoir que tu veux me donner. Ne me fais plus languir : quelle est cette Belle ?

## L' O L I V E.

Admirez votre bonheur ; c'est Julie la fille de Madame Argante !

D A M O N.

Que dis-tu ? la fille de Madame Argante ! & tu appelles cela un bonheur ! Non , c'est le plus funeste coup qui pouvoit m'accabler. Jamais cette Dame ne consentira à m'unir avec sa fille ; je ne suis pas assez riche pour elle, qui peut aspirer à ce qu'il y a de plus grand.

L' O L I V E.

Vous voilà bien allarmé ? Vous avez de la naissance ; votre personne ne déplaît pas ; tâchez seulement d'assurer votre conquête , & laissez - moi faire le reste , tout ira bien. Mais donnez-moi carte blanche sur vos intérêts ; il s'agit de brusquer l'affaire.

D A M O N.

Oùi , je m'abandonne à toi ! je serai trop heureux si tu as pitié de l'état de mon cœur.

L' O L I V E.

Mais comment se peut-il faire que vous n'ayez jamais vu Julie , demeurant pour ainsi dire dans la même maison ? car quoique l'entrée de la vôtre soit dans une rue assez éloignée de celle de Madame Argante , ce jardin-ci communique pourtant de l'une à l'autre.

D A M O N.

Tu sçais bien qu'il n'y a guères que dix jours que je suis arrivé de mon Régiment où j'ai passé plus de six mois. Lorsque je partis pour l'aller

36 L'ENLEVEMENT IMPREVU,  
rejoindre, Julie étoit au Couvent, je ne l'avois  
jamais rencontrée chez sa mère. Depuis mon  
retour, j'ai appris que Madame Argante étoit à  
la Campagne, & je ne me suis point présenté  
chez elle. Je n'étois pas même encore entré dans  
ce jardin.

L'OLIVE.

Il est vrai qu'un jeune homme ne vient guères  
rêver dans un jardin s'il n'est bien amoureux.  
Quoiqu'il en soit, allez dépouiller ces magnifi-  
ques habits pour en revêtir de moins brillans ;  
& nous irons chercher Julie à qui Marine vous  
fera parler ; allons, je vous mettrai au fait de tout  
en vous deshabillant.

DAMON.

Et toi, tu iras ensuite avertir des Simphonis-  
tes & des Musiciens pour lui donner une fête dans  
ce jardin.

L'OLIVE.

J'ai une fête à donner, moi, qui presse plus  
que la vôtre. Mais voici Crispin, je vais lui signi-  
fier vos ordres, & je vous suis.

---

## SCENE XII.

CRISPIN. L'OLIVE.

L'OLIVE *poursuivant.*

Crispin, Monsieur t'ordonne d'aller rassem-  
bler des Musiciens pour une Sérénade dont  
il veut régaler ce soit l'inconnue qu'il adore.

## CRISPIN.

Et comment la régaler , s'il ne la connoit pas ?

L'OLIVE.

Malgré votre mauvaise volonté , & votre jalousie , M. Crispin , les vingt Louis font gagnés ; je les tiens ; ( *lui montrant la bourse que lui a donné Damon.* ) mais console-toi , mon ami , tu danseras en revanche.

---

## SCENE XIII.

CRISPIN *seul.*

**C**E maraut ajoute la raillerie à mon malheur ! me voilà supplanté par un Valet de quatre jours. Ah ! qu'on a raison de dire que les services d'un nouveau venu font bien vite oublier les services d'un ancien domestique ! Mais n'est-ce pas là cette même fille avec qui j'ai surpris l'Olive ? C'est-elle sans doute qui vient de lui découvrir la Maîtresse de Damon. Voyons si je ne pourrois pas en m'insinuant auprès d'elle . . . . Ah ! quelle joie si je pouvois à mon tour l'emporter sur cet heureux . . . .



SCENE XIV.

MARINE. CRISPIN.

CRISPIN.

JE vous le disois bien que ce l'Olive n'étoit qu'un fourbe. N'avez-vous pas reconnu...

MARINE.

Jè reconnois que vous lui en voulez : mais je n'ai pas le tems d'écouter vos mauvais discours ; ma Maîtresse porte ici ses pas , laissez-moi. Je n'ai que faire qu'elle me trouve avec vous.

CRISPIN.

Je ne suis pas l'homme à vouloir vous faire de la peine. Adieu donc, Beauté sauvage ! je prendrai mieux mon tems, & je vous convaincrain...

MARINE.

Oui, oui, allez toujours.

CRISPIN *en s'en allant.*

Ne diroit-on pas que le Diable s'obstine à me désespérer ?



## SCENE XV.

DORIMENE. MARINE.

DORIMENE.

EH bien, Marine, Julie est-elle satisfaite du Bal ? Crois-tu qu'elle y ait été fort remarquée ?

MARINE.

Si elle n'eût été auprès de vous, elle auroit pû s'attirer quelque attention ; mais vous fixiez tous les yeux qui s'adrescoient à elle. Vous avez des graces à qui il faut que tout cède, & , quoique sous le Masque, elles ne pouvoient être cachées. ( *à part.* ) Ce sont pourtant des graces très-majeures.

DORIMENE.

Julie n'est point encore formée ; dans quelques années, elle sera plus redourable.

*à part.* MARINE.

Elle n'a que quinze ans. (*haut.*) dans une trentaine d'années ; oui, lorsqu'elle sera parvenue à cet âge de maturité, où les traits sont dans leur perfection ; & les graces plus développées par l'usage du monde ; par exemple, comme vous êtes à présent.

DORIMENE.

Sans doute, ma chere Marine, je suis dans la

40 L'ENLEVEMENT IMPREVU;  
véritable faison de plaire , quoiqu'un premier mariage m'ait fait beaucoup de tort.

M A R I N E.

Heureusement vous en êtes délivrée; & vous voilà redevenue comme fille; mille soupirans aspirent à votre cœur (*à part.*) du moins elle le croit. (*haut.*) Je ne doute même pas que vous n'ayez fait quelque illustre Conquête la nuit passée, & que nous n'en ayons bientôt des nouvelles.

D O R I M E N E.

Tu me flattes, Marine.

M A R I N E.

Oh, que non, Madame. Nous verrons arriver, peut être avant la fin du jour, des émissaires & des billets doux.

D O R I M E N E.

Tu es une petite rusée; tu sçais sans doute quelque chose.

M A R I N E.

Non, l'on ne m'a point fait de confidence; je ne parle ainsi que par prédiction. Est-il surprenant qu'on pronostique des choses si vraisemblables, & si ordinaires?

D O R I M E N E.

Avouë qu'il est encore plus aisé de les pronostiquer, quand on sçait qu'elles sont arrivées.

M A R I N E.

Je ne sçais rien, vous dis-je; & toute ma divination est dans vos yeux. Ce sont des astres où l'on peut lire plus aisément que dans le soleil,



ou dans la lune, la déroute future de tous les cœurs qui en recevront les influences.

DORIMENE.

Non, non, je vois bien que tu t'es apperçue des poursuites que m'a fait un Masque charmant; il viendra sans doute bientôt me rendre visite, n'ayant pu refuser à ses instances de me découvrir.

MARINE *à part.*

Voilà précisément ce qui fera qu'il n'y viendra point. (*à Dorimene.*) Je devine juste, comme vous voyez.

DORIMENE.

Tu es une fine mouche. Quoiqu'il en soit, s'il vient quelqu'un pour moi, ne va pas le renvoyer.

MARINE *à part.*

Voilà qui nous favorise. (*haut.*) Je n'ai garde. Mais si M. Brusquin étoit auprès de vous, cela seroit embarrassant.

DORIMENE.

Je ne crois pas qu'il revienne ici. J'ai été au Bal malgré lui, & malgré les menaces qu'il m'avoit faites de ne plus me revoir, si j'y allois.

MARINE.

Vous avez fort bien fait. Est-ce qu'on doit se contraindre pour un épouseur qui nous accable de présents, (& qui par un Contrat déjà dressé veut nous assurer un bien considérable?)

DORIMENE.

Je n'accepte les siens que pour lui faire plai-

42 L'ENLEVEMENT IMPREVU ;  
fir, & pour me délivrer de ses importunités, surtout  
dans la vuë du mariage. Mais quand il s'agit d'en  
venir à ce nœud , je ne puis m'y résoudre ; il est  
jaloux, brutal , il veut que l'on n'ait des politesses,  
& des yeux que pour lui.

M A R I N E. !

C'est qu'il vous aime trop.

D O R I M E N E.

Rien n'est plus incommode dans un mari que  
tant d'amour. On en perd le repos & la liberté :  
il voudroit m'ôter l'un & l'autre étant mon amant,  
juge de ce qu'il feroit étant mon époux.

M A R I N E.

Cela est cruel ! cependant il est bien riche ;  
sans ce qu'il peut gagner encore. Et quoique  
vous en ayez assez par vous-même pour vous con-  
tenter , il peut vous mettre dans une situation  
encore plus brillante.

D O R I M E N E.

Et sans cette idée, l'aurois-je flatté du moindre  
espoir !

M A R I N E.

S'il devient votre époux, il sera peut-être moins  
difficile. Il craint que vous ne lui échapiez ; c'est  
sans doute ce qui change son humeur ; on s'allar-  
méroit à moins !

D O R I M E N E.

Voyons ce qui en fera de mon nouvel adorateur.  
Si je ne trouve rien de mieux , il faudra bien me  
résoudre à conclure avec le Financier.

M A R I N E *à part.*

Le beau tendron pour vouloir choisir !

D O R I M E N E.

Je m'en vais un peu rajuster ma coëffure , pour être mieux à mon avantage , au cas qu'il me vienne quelque visite. Marine ayez toujours bien l'œil sur ma nièce. Je ne voudrois pas que Madame Argante eût le moindre reproche à me faire lorsqu'elle reviendra , ce qui sera sans doute bientôt ; car il y a huit jours que je n'ai reçu de ses nouvelles , & elle ne devoit pas être si longtems absente.

M A R I N E.

Elle veut peut-être nous surprendre ; mais ne craignez rien. On prend de votre nièce, le soin qu'il faut.

---

## S C È N E X V I.

M A R I N E *seule.*

Quelle extravagante ! Elle fait la difficile pour un hymen qu'elle est trop heureuse d'avoir en la disposition. M. Brusquin lui fait trop de grace de penser à elle. Quels charmes peut-il donc lui trouver ? Ses appas sont usés ; elle n'est occupée que de coëffures & de colifichets ; elle ne songe qu'à engager de nouveaux Amans ; la bonne emplette à faire. Cependant elle trouveroit mauvais que Julie, qui est belle , jeune &

44 L'ENLEVEMENT IMPREVU;  
riche, eût des pensées de tendresse. L'attention  
qu'elle a pour cette nièce est bien moins par de-  
voir & par sentimens, que par la crainte qu'elle  
a que les appas naissans de Julie ne lui enlèvent  
quelqu'une de ses conquêtes. Sa jalousie est un  
Argus bien plus sûr que sa vertu . . . J'apperçois  
l'Olive avec un autre Domestique, c'est sans  
doute son Maître ? Oui, c'est ce jeune homme  
que j'ai vû chez Madame Argante.

---

## SCENE XVII.

MARINE. L'OLIVE. DAMON *au fond  
du Théâtre en Valet.*

L'OLIVE *à Marine.*

J'Amene le Gentilhomme dont je t'ai parlé.  
Peut-il s'approcher ?

MARINE.

Lui as-tu bien fait sa leçon ?

L'OLIVE.

En doutes-tu ?

MARINE.

Il n'a qu'à venir.

L'OLIVE *à Damon.*

Voilà l'incomparable Marine, qui va vous pro-  
curer l'entrevue tant désirée ; je vous laisse avec  
elle, & vais agir pour vous. Mais faites bien les  
choses avec la Suivante ; & surtout tâchez d'avan-  
cer

cer si bien vos affaires avec la Maîtresse qu'elle approuve toutes nos entreprises.

---

## S C E N E X V I I I.

D A M O N . M A R I N E .

D A M O N .

**E** St-il bien vrai , généreuse Marine , que vous daigniez prendre quelque pitié du plus amoureux de tous les hommes ! puis-je espérer que par vos soins , je pourrai jouir d'un entretien que je préfère à tous les biens du monde ?

M A R I N E .

L'amour & l'intérêt ont de quoi être satisfaits auprès de Julie.

D A M O N .

Ah ! Marine , ne crois pas qu'aucune vue d'intérêt me fasse agir ! avant que de connoître la Belle dont j'étois charmé , j'avois résolu de partager ma fortune avec elle ; & je n'ai regardé que comme un malheur les richesses de l'adorable Julie.

M A R I N E .

Ce malheur est petit , si l'Amour vous sert ;

D A M O N .

Ah ! Marine , qu'en penses-tu ? Crois-tu que Julie acceptera mon hommage d'un œil favorable ?

46 L'ENLEVEMENT IMPREVU,  
MARINE.

Les filles sont dissimulées, Monsieur.

DAMON.

Julie ne l'est pas avec toi. Me verra-t-elle avec quelque plaisir ?

MARINE.

Je ne sçais.

DAMON.

Tu ne sçais ! l'as-tu prévenuë de ma visite, & de mon déguisement ?

MARINE *froidement.*

Je n'en ai pas eu le tems.

DAMON.

Comment, d'où vient cette froideur ? Ah ! ma chère Marine ne me déguise rien : l'insensible condamne mon audace ? Elle me défend de la voir ? Ne te rebute point ! tu peux compter qu'il n'y a rien que je ne fasse pour toi. En attendant de plus dignes marques de ma reconnaissance, accepte je te prie cette légère faveur.

( *Il lui donne une bague & une tabatière.* )

MARINE *les prenant dit à part.*

L'Olive ne m'a pas trompée, M. Damon est généreux. (*haut.*) Il est vrai que je n'ai pas prévenu Julie, & j'ai cru vous mieux servir par mon silence qu'en la préparant à votre déguisement.

DAMON.

Je sens l'importance du service que tu prétends me rendre par-là. Tu veux que je connoisse par moi-même quelle impression je puis avoir fait

sur son ame , en voyant celle que cet habit y produira.

MARINE.

Je la vais avertir . . . mais il n'en est pas besoin : elle vient elle même.

DAMON.

Oui , je la reconnois ! c'est le digne objet que j'adore ! Dieux , que moment ! . . . je tremble.

---

## SCENE XIX.

JULIE. MARINE. DAMON.

JULIE à *Marine*.

A Vec qui parles tu là , Marine ? quel est ce Domestique ? . . . mais que vois-je ? . . . Ah ! ma chère Marine , quoi , il se pourroit que j'eusse été assez aveugle pour prendre les sentimens les plus bas ? . . il se pourroit qu'un Valet . . .

DAMON à *part*.

Elle se trouble ! . . O favorable augure !

JULIE.

Fuyons, Marine ! laisse-moi cacher ma honte . . .

( *Elle veut s'en aller.* )

DAMON la *retenant & se jettant à ses genoux* :

Arrêtez, belle Julie , & ne vous alarmez pas ! celui qui embrasse vos genoux . . .

JULIE.

Quelle témérité ! insolent , vous osez....

DAMON.

Oui , ma témérité est grande ; j'en connois tout l'excès ! mais elle ne va pas jusqu'au point que vous pouvez l'imaginer , & que mon déguisement peut vous le faire croire. La violente passion , que , du premier coup d'œil , vous m'avez inspirée , ne s'est point allumée dans un cœur tout-a-fait indigne du vôtre ; ma naissance la justifie ; & , si j'étois assez heureux pour que l'amour n'eût point mis dans votre cœur d'obstacle à ma félicité , il ne pourroit peut-être y en avoir que de la part de la fortune.

JULIE.

Qu'entens-je !

MARINE.

Oui , Mademoiselle , Monsieur est le même Damon notre voisin , dont vous avez pû entendre parler à Madame votre mere. Il a l'avantage d'en être connu. Les livrées qu'il porte sont celles de l'Amour , & non point celles de la fortune.

JULIE *à part.*

Je ne puis revenir de mon trouble.

DAMON.

Oui , charmante Julie , pour pouvoir vous assurer plus librement que je ne cherchois point à vous en imposer , lorsque je vous assurois que je n'aimerois jamais que vous , je me suis abaissé à une feinte que l'amour seul peut faire excuser. Mais quel sera le prix de mes empressements ? Puis-je me flatter que le cœur que je viens vous offrir de



nouveau, & que je vous ai consacré dès le premier instant que je vous ai vuë, ne vous paroîtra pas un don à dédaigner.

JULIE.

Quand même le don ne me déplairoit pas, que puis-je pour vous, Monsieur ? Je ne suis point la maîtresse de mes volontés. Que sçais-je, peut-être au moment que je vous parle, on a déjà promis ma main, & ma foi ! Peut-être...

DAMON.

Ah ! ne m'offrez point une si funeste idée ! Elle suffiroit pour me faire expirer à vos yeux.

MARINE *bas à Julie.*

Ce pauvre Garçon ! il m'attendrit .. Allons, Mademoiselle, un peu de complaisance ; la dureté ne sied point à la beauté.

JULIE *bas à Marine.*

Eh, que veux-tu que je lui dise ?

MARINE *bas à Julie.*

Non pas tout ce que vous sentez ; mais quelque petite chose, quelque petit mot qui le console un peu. Il est bien aimable, n'est-ce pas ? Voyez ces yeux pleins de langueur, ces regards passionnés.....

JULIE *bas à Marine.*

Je ne les ai que trop vûs !

DAMON.

Parlez enfin, belle Julie ! ne craignez pas de prendre pour moi des sentimens, qui ne feront que redoubler les miens : & j'ose m'imaginer que peut-être Madame Argante ne s'opposera pas à

70 L'ENLEVEMENT IMPREVU,

mon bonheur , si elle croit que cette union puisse faire le vôtre.

M A R I N E.

Sans doute. Un peu plus ou un peu moins de bien , est-ce là ce qui fait le bonheur du mariage ? La sympathie des cœurs n'est-elle pas préférable ? Oui , Mademoiselle , Madame Argante se rendra : elle a toujours été amie de la famille de Monsieur Damon.

J U L I E.

Est il vrai , Marine ?

M A R I N E.

Je le sçais bien , allez.

D A M O N.

Du moins j'ai quelque lieu de le croire.

J U L I E à Damon.

Eh bien , tâchez d'employer auprès d'elle...

M A R I N E à Julie.

St , St , j'apperçois votre Tante.

D A M O N.

Dieux ! quel contre-tems ! Je ne puis donc sçavoir...

M A R I N E à Damon.

J'aurai soin de tout ; reposez-vous sur moi !



## SCENE XX.

DORIMENE. JULIE. MARINE.  
DAMON.

DORIMENE.

A Qui en veut cet homme, Marine ? Ah ! vous voilà, ma Nièce ! Que faisiez-vous ici ?

MARINE à *Dorimene*.

Mademoiselle me racontoit le plaisir qu'elle avoit pris au bal, lorsque ce Garçon est venu demander si vous étiez visible.

DORIMENE à *part*.

Il vient sans doute de la part de ce Cavalier... 33

MARINE.

Et j'allois m'en informer, lorsque vous avez paru.

DORIMENE à *Julie*.

Il suffit, qu'on me laisse avec lui. ( à *Marine*. ) Et toi, apporte-moi mon écrain ! Mon empressement à sçavoir quel étoit cet homme que j'ai apperçu de ma fenêtre, ne m'a pas laissé le temps de mettre mes diamans, & me les a fait oublier.

MARINE, à *Dorimene*.

J'y cours. ( à *Damon*. ) Songez à vous ; vous aurez de mes nouvelles.

SCENE XXI.

DORIMENE. DAMON.

DORIMENE *à part.*

**V**oilà un Domestique qui a l'air bien noble !  
on ne le prendroit jamais pour ce qu'il est.

DAMON *à part.*

Je ne sçais que lui dire !

DORIMENE.

Approchez , mon ami ; acquittez-vous de la  
commission dont vous êtes chargé. (*à part.*) Le  
Valet est mieux fait que le Maître !

DAMON.

Madame, pardonnez si l'on est embarrassé à vo-  
tre abord ! On ne peut être qu'interdit en voyant  
tant d'appas. Je ne suis plus surpris de la vive ar-  
deur dont vous avez embrasé mon Maître du pre-  
mier coup d'œil.

DORIMENE *à part.*

Il a de l'esprit. (*haut.*) Cela est fort galant ; & il  
me semble que votre Maître choisit bien ses gens.

DAMON.

Ah , Madame ! il choisit encore mieux la divinité  
à qui il veut offrir son encens.

DORIMENE.

Voilà du plus beau ! Mais qu'avez-vous, vous me

paraissez rêveur & affligé ? Peut-être que l'état où vous vous trouvez est au-dessous de vous, & je gagerois que quelque infigne revers....

D A M O N.

Ne me rappelez point de tristes idées; ayez seulement la bonté de me faire connoître si vous approuvez que mon Maître, qui est homme de qualité, ait l'honneur de vous voir aujourd'hui : il n'a pas voulu se présenter lui-même sans sçavoir....

D O R I M E N E.

Votre Maître est de qualité, & il peut douter de l'honneur qu'il me fera !

D A M O N.

Cela suffit, & pour ne pas irriter son impatience, je cours....

D O R I M E N E *l'arrêtant.*

Un moment... J'ai pris de l'intérêt pour vous; & je veux sçavoir votre sort ? On pourroit en adoucir la rigueur.

D A M O N.

Madame.... pardonnez.... si....

D O R I M E N E.

Parlez sans feinte : je veux être informée des raisons.....



## S C E N E XXII.

DORIMENE. DAMON.

CRISPIN.

CRISPIN *à part.*

**Q**ue vois-tu ! c'est mon Maître sous cet habit !  
*( à Damon. )* Monsieur j'ai exécuté vos ordres ; & quoique je ne sois pas assez heureux pour les recevoir de vous-même , je n'ai pas laissé que d'aller avertir les Musiciens pour la sérénade.

DORIMENE *à part.*

Qu'entends-je ! quel est ce mystère ? Ne seroit-ce point quelque autre Amant que j'aurois fait , & qui auroit eu recours à ce stratagème pour me surprendre !

DAMON *bas à Crispin.*

L'étourdi ! que viens-tu faire ici ? Va-t'en.

CRISPIN.

Monsieur.... *( à part. )* Ma foi si c'est là celle dont il est épris , il falloit qu'il eût la berlue , lorsqu'il l'a trouvée si belle !

DAMON.

Retirez-vous l'ami , & ne vous mêlez pas de ce qui ne vous regarde point !

DORIMENE.

Non , je veux qu'il demeure , & qu'il s'explique.

DAMON *bas à Crispin.*

Si tu parles...

CRISPIN *à Dorimene.*

Pardonnez-moi, Madame, je me suis trompé ?  
& je vous laisse.

*(il veut s'en aller.)*

DORIMENE *le retenant.*

Vous ne m'échapperez point : il y a du mystère  
là-dessous.

DAMON *à part.*

Quel embarras !

DORIMENE *à Crispin.*

Apprenez-moi quels sont ces ordres, cette Sérénade, & d'où vient le respect que vous lui portez ?

CRISPIN.

Madame....

DORIMENE.

Parlez tout à l'heure ?

CRISPIN *s'enfuyant.*

Monsieur me le défend, & je dois obéir à  
mon Maître.



SCENE XXIII.

DORIMENE. DAMON.

MARINE.

MARINE à Dorimene lui donnant un écrain.

**V** Oilà , Madame , vos pierreries ! vous pouvez vous en parer , quoique vos appas n'aient pas besoin de ce nouvel éclat.

DORIMENE à Marine.

Laissez-nous.

---

SCENE XXIV.

DORIMENE, DAMON.

*Pendant cette Scene Dorimene tient l'écrain à la main ; la curiosité qu'elle a pour s'éclaircir du déguisement de Damon , l'empêche d'en faire usage.*

DAMON à part.

**N**E nous déconcertons point ; & pour ne pas perdre l'espérance de revoir la Nièce , faisons nous être venu pour la Tante.



## DORIMENE.

Vous êtes donc un Domestique qui avez des Valets ? Je ne m'étonne plus si votre air démentoit votre habit ! Avouez-moi tout : je vois bien que c'est une ruse galante que vous avez prise pour vous introduire auprès de moi , & que ce Gentilhomme , votre Maître , dont vous me parliez , c'est vous-même ?

DAMON.

Madame....

DORIMENE.

Vous n'aviez que faire d'avoir recours à un pareil déguisement. Lorsqu'on a un nom & votre figure , on peut se présenter sans crainte.

DAMON.

La crainte sied bien dans un Amant : l'on ne peut donner à ce que l'on aime de plus grandes marques d'estime & de respect que par cette défiance de soi-même.

DORIMENE.

Vous avez de la délicatesse. Des sentimens si tendres vous doivent être payés par beaucoup d'estime.

DAMON.

Je serois trop heureux de pouvoir mériter la vôtre !

DORIMENE.

Vous pouvez en être assuré.

DAMON.

Que je suis flatté d'un si doux espoir ! Mais puis-

78 L'ENLEVEMENT IMPREVU,

que mon déguisement ne doit pas vous laisser douter du digne objet où j'ose porter mes vœux, seroit-ce trop loin pousser l'audace que d'oser encore vous supplier....

DORIMENE.

C'est vouloir un peu promptement être confirmé dans son bonheur.

DAMON.

Je puis me flatter d'être sorti d'un sang assez illustre pour autoriser ma passion ; & si mes biens ne répondent pas tout-à-fait à ma naissance , j'en ai du moins assez pour ne la pas deshonor.

DORIMENE.

Fi , doit-on parler de bien où l'amour se mêle !

DAMON.

Qu'il m'est doux de vous voir parler ainsi !  
(à part.) Pût aux Dieux que Madame Argante eût les mêmes sentimens !

DORIMENE.

Que je sçache quelle est votre maison ?

DAMON.

Je ne crois pas qu'elle vous soit inconnue ; & Madame Argante sçait bien qui je suis : vous ne demeuriez pas encore ensemble , lorsqu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir chez elle ; sans quoi je ne serois pas obligé de vous dire que je me nomme Damon.

DORIMENE.

Damon ! oh ! vraiment on vous connoît. Je n'en veux pas sçavoir davantage. (à part.) Damon ! un homme de sa qualité me convient bien.

mieux qu'un petit Financier, & que cet inconnu dont je ne veux pas entendre parler. (*haut.*) Allez quitter un déguisement qui me choque ! Revenez d'une façon plus digne de vous... & soyez persuadé qu'on fait tout le cas qu'on doit d'une telle conquête ; vous pouvez en assurer le Maître qui vous a envoyé.

D A M O N.

Ah ! Madame, dans le dessein qu'il a conçu, votre approbation ne peut que le mettre au comble de la joye !

D O R I M E N E *à part.*

Cela ne va pas mal ; & voilà bien de quoi me dédommager de Brusquin\*.

\* Elle ouvre l'écrain, & en tire une Boucle d'oreille, qu'elle va placer ; mais appercevant Brusquin, elle la remet dans l'écrain, qu'elle pose sur un banc de gazon, sur lequel elle s'assied en tournant le dos à Brusquin avec un air de mépris.

## S C E N E X X V.

D O R I M E N E. M r. B R U S Q U I N.

*Il a écouté la fin de la Scene précédente ; & a regardé les pierreries, qu'il a reconnues pour celles qu'il a données.*

M r. B R U S Q U I N.

P Eut-on sçavoir, Madame, quel est ce Valet, dont le message vous a été si agréable ?

## 60 L'ENLEVEMENT IMPREVU,

DORIMENE.

( *Ironiquement à part.* )

Un Valet ! . . ( *haut.* ) Quoi , c'est vous , Monsieur ? & que venez-vous faire ici ? J'ai été au Bal , au moins ; & je suis prête à y retourner.

M. BRUSQUIN.

Vous avez cru vous défaire de moi en me refusant la grace que je vous avois demandée , & vous faites encore trophée du peu d'égard que vous avez à mes prières ? Il est vrai que je mérite d'être traité encore plus cruellement pour avoir remis le pied chez vous , après vos duretés , & vos mépris : mais je suis charmé que le maudit ascendant qui m'entraîne malgré moi , m'y ait conduit en ce moment. J'avois besoin de ce que je vois & de ce que j'entens , pour me détacher d'une ingrante qui en use si indignement avec moi.

DORIMENE.

Eh ! de quoi vous plaignez-vous , Monsieur ? On souffre vos visites , vos déclarations , & même vos reproches ; n'est-ce pas là avoir plus de complaisances que vous n'en méritez. Vous voudriez donc que , pour vous plaire , on s'enterrât toute vivante , qu'on renonçât au monde , à ses amis , aux Spectacles , au plaisir d'être vuë ? C'est un peu fort , M. Brusquin ; & l'on ne fut jamais si déraisonnable ; tout le monde en conviendra.

M. BRUSQUIN.

Non , je n'en exige pas tant Je ne suis pas un Tyran aussi cruel que vous le voulez faire croire ; tout ce que je demande , c'est que , contente de

# COMEDIE.

63

posséder mon cœur, vous ne songiez pas à soumettre tous ceux que vous voyez. J'exige en un mot, que vous n'aimiez que moi; & que, pour me le prouver, vous m'appreniez quel est cet étourdi de la conquête duquel vous faites tant de cas; & que vous m'en fassiez le sacrifice tout à l'heure, en m'épousant dès ce soir.

DORIMENE.

Dès ce soir!

M. BRUSQUIN.

Oui, ce n'est qu'à ce prix que je puis vous faire grace. Hélas! mon foible l'emporte toujours sur mes résolutions.

DORIMENE.

Mé faire grace! à moi?

M. BRUSQUIN.

Sans doute. Je crois que, sûr comme je le suis de vos trahisons, c'est vous faire une grande grâce que de vous offrir encore ma main.

DORIMENE.

Et moi, je crois que je vous en ferois encore une plus grande, si je l'acceptois.

M. BRUSQUIN.

Quelle prévention! mais soit, ne disputons point sur les termes. Répondez seulement? L'acceptez-vous, ou non? Puis-je mander le Notaire pour finir?

DORIMENE.

Mon Dieu! que vous êtes bouillant!

M. BRUSQUIN.

Il y a longtems que je suis dupe; je ne veux plus l'être; voyez....

62 L'ENLEVEMENT IMPREVU,  
DORIMENE.

Cela est tout vû. Je ne suis pas si pressée, moi.  
Je ne me détermine pas si promptement.

M. BRUSQUIN.

Vous me refusez donc ?

DORIMENE.

Peut-être.

M. BRUSQUIN.

Vous m'avez donc trompée, lorsque vous m'avez fait accroire que ma recherche ne vous déplaîsoit pas ?

DORIMENE.

Il est vrai que vos grandes richesses me paroient pour vous.

M. BRUSQUIN.

Et vous ne m'aimiez pas ?

DORIMENE.

Oh ! pour cela non, Monsieur, je vous le jure.

M. BRUSQUIN.

Quoi, vous ne m'aimiez pas ! Quoi, mes soins, mes assiduités, mes respects, mes cadeaux, mes présens n'ont pû toucher votre cœur ! Eh ! pourquoi m'avez-vous flatté d'un bonheur dont la perte me réduit au désespoir ? Si vous m'aviez toujours rebuté, si vous n'aviez jamais paru sensible à mes empressemens, je n'aurois pas à me plaindre ; mais, perfide que vous êtes, vous m'avez souvent parlé sur un ton bien différent !

DORIMENE.

C'est parce que je croyois que je pourrois vous

aimer. Mais les efforts que j'ai faits pour vous trouver aimable n'ont servi qu'à mieux me faire sentir combien peu l'amour m'avoit disposée en votre faveur ; & vous devez m'avoir bien de l'obligation pour les violences que je me suis faites là-dessus. N'est-ce pas payer assez cher vos soins !

M. BRUSQUIN.

Dieux ! peut on marquer plus de mépris ! Eh quoi, il est donc vrai ? Vous m'accablez ! Vous me trahissez ! Vous m'ôtez tout espoir ! Ah ! laissez-vous attendrir par mes regrets. Que faut-il pour vous plaire ? Souhaitez-vous des meubles plus riches , des bijoux plus rares , des diamans de plus de prix ? Vous n'avez qu'à parer. Que puis-je faire ? dites ! L'amour me force à subir toutes vos loix , à prévenir tous vos desirs , & à me ruiner , s'il le faut , pour vous attendrir.

D O R I M E N E.

Tenez , Monsieur , tous vos dons , toutes vos richesses ne me tentent point. Vous avez défilé mes yeux sur votre humeur ; & je vois que je ne pourrois jamais vivre heureuse avec vous. J'aime mieux ma liberté que tant de biens.

M. BRUSQUIN.

Ah ! c'en est trop , perfide ; je connois les raisons de ce prompt caprice , & de tous ces vains prétextes : mais on ne se jouera pas plus longtems de ma complaisance & de ma générosité ; je ne verrai pas qu'un autre profite de mes bienfaits , & puisqu'ils ne sçauroient vous plaire , je prétens les reprendre. Songez à me restituer tout à l'heure , les meubles , la vaisselle , les bijoux , & surtout ces diamans que vous tenez de moi.

## 64 L'ENLEVEMENT IMPREVU ;

DORIMENE.

Vous êtes fou ; vous extravaguez , Monsieur ; sortez d'ici , & n'y paraissez jamais ; ou craignez que je n'appelle du monde pour vous en faire chasser comme vous le méritez.

M. BRUSQUIN.

Craignez vous-même que je ne me porte à quelque extrémité.... me chasser d'ici ! je me ferai justice auparavant :

*Il se saisit de l'écrain qui est à côté de Dorimene & s'enfuit.*

DORIMENE *se levant pour arrêter Brusquin.*

Au secours ! au voleur !

M. BRUSQUIN *en s'en allant.*

Vos cris ne m'arrêteront pas. Je tiens le plus précieux , & j'abandonne le reste. Adieu.

---

## SCENE XXVI.

DORIMENE. JULIE. MARINE.

DORIMENE.

**A**U secours , au secours , Marine , Marine ! je me meurs.

*( Elle tombe sur le gazon. )*

MARINE *accourant.*

On y va.

JULIE *accourant aussi.*

Mon Dieu , ma tante , qu'avez-vous ?



## DORIMENE.

Rien, Mademoiselle; rentrez, s'il vous plaît !  
on n'a que faire ici de votre présence.

JULIE.

Puisqu'elle vous importune, je vous laisse.  
Marine, n'abandonnez pas une tante qui m'est si  
chère.

MARINE *à part.*

Le bon petit cœur !

---

---

SCENE XXVII.

DORIMENE. MARINE.

MARINE.

**M** Adame, que vous est-il donc arrivé ? vous  
voilà toute dérangée.

DORIMENE.

Ah ? je suis au désespoir. On vient de me voler  
le plus cruellement. . . .

MARINE.

Il faut envoyer chercher un Commissaire ; il  
faut faire informer. Et qui a été assez hardi ?

DORIMENE.

Le croirois-tu ? c'est Brusquin qui vient de me  
faire le plus rude affront. . . .

MARINE.

Quoi, Brusquin ? . . . j'entens ! ah Madame, il

86 L'ENLEVEMENT IMPREVU,  
en faut faire un exemple. Reprendre avec violence des présens qu'on a faits; emporter vingt mille écus de pierreries qu'on a données! C'est pis qu'un vol domestique.

DORIMENE.

Je ne prétens pas l'épargner.... je n'en puis revenir, & je crois que j'en mourrai.

MARINE.

Et là, consolez-vous. La Vache a bon pied. Vous serez payée au centuple, aussi bien que la Justice: elle ne le laissera pas échapper. Diantre, quelle aubeine!

L'OLIVE. (*derrière le Théâtre.*)

Aho, aho, aho!

MARINE.

Qu'est-ce que j'entens!

DORIMENE.

Qui vient nous importuner dans le trouble où je suis?

---

## SCENE XXVIII.

DORIMENE. MARINE.

L'OLIVE *en postillon.*

L'OLIVE.

AHo, aho; hola, quelqu'un!

MARINE.

Qui diantre fait tant de bruit?... *à part.* C'est l'Olive! *à l'Olive,* Que veux-tu?

## L'OLIVE.

Voir Madame Dorimene de la part de Madame Argante , & lui remettre cette lettre.

MARINE *lui montrant Dorimene.*

Tiens la voilà.

L'OLIVE *bas à Marine.*

Ne me trahis pas au moins ; c'est le coup de notre fortune. ( *à Dorimene.* ) Madame j'arrive en diligence avec une chaise de Poste qui est à la porte , & des chevaux tout frais pour exécuter ce que cette lettre contient.

DORIMENE *lit.*

*Je vous prie , ma chere sœur , dès que vous aurez reçu ma lettre de faire partir ma fille dans la chaise que je lui envoie à cet effet par l'Olive : quoique je ne dusse pas faire un si long séjour ici , & que je n'eusse pas résolu de la faire venir à la Campagne , un jeune Seigneur qui doit passer ici quelques jours , que j'attens à tout moment , & qui seroit un parti très-avantageux pour Julie , est cause que j'ai changé de pensée. Je serois bien aise qu'il la trouvât auprès de moi , & qu'il prit pour elle des sentimens conformes à mes vûes. Ne perdez pas un moment , je vous prie , & ne négligez rien pour un établissement si considérable.*

ARGANTE,

( *après avoir lu.* )

C'est bien-là son écriture.

MARINE *à part.*

Oui , à peu près. Je vois quel est le projet : Qu'il est bien imaginé !

63 L'ENLEVEMENT IMPREVU,  
DORIMENE.

Un Seigneur pour Julie ! Que les meres font folles ! N'importe ! ne combattons point ses chimeres. ( *à Marine.* ) Allons , Marine , avertis Julie , & dispose-toi à partir avec elle au plus vite.

M A R I N E.

Ne voulez-vous pas qu'elle vienne prendre vos ordres ?

D O R I M E N E.

Il n'en est pas besoin ; il se fait tard.

M A R I N E.

Nous ferons bientôt emballées.

D O R I M E N E *à l'Olive.*

Et toi , va te rafraîchir à l'Office en attendant qu'elles soient prêtes.

L' O L I V E.

Je vous suis obligé. J'ai pris de bonnes précautions contre la soif. ( *à Marine bas.* ) Tu comprends la conséquence des choses , ne perds pas un moment.

M A R I N E *bas à l'Olive.*

Ne crains rien, tu seras secondé à merveille.

D O R I M E N E *à Marine.*

Ne va pas parler à ma belle-sœur de mon aventure.

M A R I N E.

Je suis prudente ; ( *à part.* ) elle le sçaura bien sans moi.



SCENE

## SCENE XXIX.

DORIMENE *seule.*

**M**E voilà heureusement débarrassée de Julie ! La garde d'une fille est un fardeau dont on ne sçauroit trop tôt être délivré. Son départ me laisse en liberté de songer à mes affaires. Quel parti prendre pour me vanger de l'affront que je viens de recevoir ! Si je ne dis mot le lâche triomphera , & n'en prendra peut-être qu'un nouveau titre pour m'outrager encore. Si je porte ma plainte, mon aventure deviendra publique, je me verrai exposée aux brocards des envieux, aux Vau-de-villes, & aux Epigrammes de ces petits Rimailleurs , qui n'ont d'autres ressources pour faire parler d'eux, que de décrier par leurs Vers satyriques le mérite même , & la vertu la plus respectable. Surtout ce qui m'arrête , c'est que Damon en pourroit être informé , & que sans doute il ne penseroit plus à moi ! Ainsi il vaut encore mieux s'abandonner à l'indiscrétion de Brusquin. Un premier mouvement l'a fait agir, il reviendra peut-être à lui ; il est vif , mais dans le fond il est honnête homme. . . . Voici Damon ! Quoique fâchée qu'il me surprenne dans ce désordre ; je ne lui sçais pas moins de gré de sa diligence ! Qu'il est charmant dans cette parure ! Tout magnifiques qu'ils sont , ses habits ne reçoivent leur éclat que de lui seul.

SCENE XXX.  
DORIMENE. DAMON.

DAMON *à part.*

Voyons si je pourrai trouver un moment favorable pour revoir Julie. Mais ô Dieux ! C'est encore cette folle !

DORIMENE.

Approchez, Damon ! Que j'ai de plaisir à vous voir dans un état plus digne de vous , & que je vous suis obligée de la promptitude avec laquelle vous revenez vers moi.

DAMON.

L'amour m'a prêté des ailes pour voler en ces lieux. (*à part.*) Mais ce n'étoit pas pour vous y chercher.

DORIMENE.

Eh bien , expliquons-nous en liberté , & commencez par m'apprendre en quels lieux fortunés , je me suis attirée vos regards ?

DAMON.

L'amour qui avoit résolu de vaincre une indifférence dont je ne m'étois jamais démenti. . . .

DORIMENE *à part.*

C'est un cœur tout neuf. Quelle gloire !

DAMON.

M'inspira hier la pensée d'aller au Bal , & ce fut là qu'il présenta à mes yeux le divin objet

# COMEDIE.

75

à qui je suis asservi pour toute ma vie. (*à part.*)  
Ne viendra-t-il personne pour me délivrer de ce  
fâcheux entretien ?

DORIMENE.

Ce fut sans doute aussi l'amour qui m'y entraî-  
na, malgré les raisons qui auroient dû m'en éloig-  
ner.

DAMON.

Je serois trop heureux si vous n'étiez pas fâ-  
chée de la complaisance que vous avez eue pour  
Julie en cette occasion.

DORIMENE.

Bien loin de là, Monsieur, je me félicite sans  
cesse de m'être renduë à ses instances. J'en suis  
payée à un prix qui m'est trop doux.

DAMON.

Madame, cette assurance porte dans mon cœur.,  
J'entends du bruit.

DORIMENE.

Toujours des Importuns.

## SCENE XXXI.

M<sup>re</sup>. ARGANTE. DORIMENE.

DAMON.

M<sup>re</sup>. ARGANTE.

C Ommment il n'y a personne ici ? J'arrive dans  
cette maison sans rencontrer ni Valet, ni  
Servante ! Où donc est Marine ? Où est ma fille ?

DORIMENE.

Que vois-je ! C'est Madame Argante ! Que j'ai  
de joye à vous embrasser !

Lij

72 L'ENLEVEMENT IMPREVU,  
M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Je n'en ressens pas moins que vous !

DAMON à *Madame Argante*.

Madame, j'ai l'honneur de vous offrir mes très-humbles respects.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Monsieur, je suis votre Servante. Depuis quand de retour ?

DAMON.

Depuis dix jours, Madame.

DORIMENE.

La joye que nous cause le vôtre est d'autant plus grande qu'elle étoit plus inespérée ; car j'avoue que je ne vous attendois pas sitôt, puisque je viens de recevoir une lettre de vous, où vous ne me parlez pas de votre départ ; & par laquelle vous me marquez de faire partir Julie pour vous aller rejoindre.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Que dites-vous ! Je vous ai écrit ? J'ai envoyé chercher ma fille ?

DORIMENE.

Sans doute en voilà la preuve.

(*Elle lui donne la lettre que l'Olive lui a apportée, Madame Argante lit bas.*)

Mais peut-être elle ne sera pas encore partie. Marine, Marine !





## SCENE XXXII.

Me. ARGANTE. DORIMENE.  
DAMON. *Un Laquais.*

LE LAQUAIS.

**V**ous l'appellez envain, il y a plus de demie heure qu'elle est montée avec Mademoiselle dans la chaise que Madame a envoyée.

Me. ARGANTE.

Encore une fois, je ne sçais ce qu'on me veut dire? Je n'ai point écrit cette lettre.

DAMON *à part.*

Quel est donc ce mystère?

DORIMENE *à Madame Argante.*

Voilà pourtant votre seing, & c'est un de vos Gens qui l'a apportée.

Me. ARGANTE.

Un de mes Gens?

DORIMENE.

Oui, c'est l'Olive.

DAMON *à part.*

L'Olive! qu'entens-je! ah, le scélérat!

Me. ARGANTE.

Je suis trahie! il y a plus de huit jours que j'ai renvoyé ce Coquin. C'est une friponnerie qu'il faut éclaircir.

Lij,

DAMON à part.

Je ne la comprends que trop ; voilà ce que le Traître méditoit ; croyant sans doute me servir.

DORIMENE.

Quoi , l'Olive m'auroit trompée !

Me. ARGANTE.

Vite , que l'on dépêche du monde de tous côtés , que l'on s'informe de la route qu'ils auront prise , ils ne peuvent pas être bien loin. Que je suis malheureuse ! ( à Damon. ) Ah ! Monsieur , vous vous rencontrez ici fort à propos. Je vous en conjure , ayez pitié d'une mere désolée. Vous voyez l'affront que l'on me fait , on m'enlève ma fille ! Monsieur , daignez vous-même prendre les moyens les plus courts , & les plus sûrs pour en avoir au plutôt des nouvelles.

DORIMENE.

Songez , Damon , que cet affront vous regarde autant que nous , puisque vous avez dessein d'entrer dans notre alliance.

DAMON.

Oui , j'y suis plus sensible encore que vous ne croyez ; je suis prêt à tout entreprendre , & à sacrifier même mon sang pour laver cette injure.

Me. ARGANTE.

Que ne vous devrai-je pas !

DAMON.

Je cours sans hésiter. , , ,

## SCENE XXXIII.

M<sup>e</sup>. ARGANTE. DORIMENE.  
DAMON. CRISPIN.

CRISPIN *venant avec empressement vers Damon.*

AH ! Monsieur, venez vite ! votre nouveau Factotum, votre cher l'Olive vient d'amener deux fort jolies filles, l'une desquelles se désespere, & jette des cris à assembler tout le voisinage. Envain la Compagne, qui ne paroît pourtant qu'une Soubrette, tâche avec ce Scélérat de l'apaiser ; elle ne veut rien entendre : elle menace de se jeter par la fenêtre si on ne la ramène au plutôt chez elle, d'où on l'a, dit-elle, enlevée par une ruse du diable.

M<sup>e</sup>. ARGANTE à *Damon.*

Qu'entens-je ! quoi, c'est vous-même, Monsieur, qui avez fait enlever ma fille ? & c'est à vous à qui je m'adressois pour avoir du secours ! mais vous m'en ferez raison.

DORIMENE à *Damon.*

Quoi, tu feignois d'être amoureux de moi ; tandis que tu projettois de séduire ma nièce ?

DAMON à *Madame Argante.*

Madame je n'ai point de part à cet attentat ; je vous le jure. Je suis plus malheureux que criminel ; & je vais m'assurer du perfide pour le livrer à votre juste ressentiment.

SCENE XXXIV.

M.<sup>e</sup> ARGANTE. DORIMENE.  
CRISPIN.

CRISPIN à *Madame Argante.*

C'est l'Olive avec cette Suivante qui ont manigancé toute cette intrigue , & c'est à eux seuls que vous devez vous en prendre , car pour mon Maître il n'est pas capable d'une telle action. (*à part.*) Ah ! que je vais être bien vangé de l'Olive.

M.<sup>e</sup> ARGANTE.

Ma fille va donc être la fable du Public ! maudit voyage !

DORIMENE à *Crispin.*

Ton Maître étoit donc passionné pour Julie ?

CRISPIN à *Dorimene.*

Oui , c'est elle , & non pas vous , qui l'a si fort ébloui au Bal : mais il ne sçavoit pas qui elle étoit , & c'est l'Olive qui l'a découvert.

DORIMENE.

Ainsi , je suis trahie de toutes parts. C'est cette Coquine de Marine qui l'a introduit. Comme ils m'ont jouée !

M.<sup>e</sup> ARGANTE.

C'est vous qui y avez donné lieu ! Pourquoi laisser aller Julie au Bal ? Est-ce là le soin que vous en deviez prendre ?

## D O R I M E N E.

Je vous avoue que je n'ai pû lui refuser cette grace : je ne croyois pas que sous mes yeux , il y eût rien à risquer pour elle ; mais j'en suis punie autant que vous.

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

Que dois-je faire ? Quel embarras ! Quelle honte !

D O R I M E N E.

Il faut poursuivre les Coupables jusqu'à la mort.

---

---

S C E N E XXXV.M<sup>e</sup>. A R G A N T E. D O R I M E N E. J U L I E.

D A M O N. L' O L I V E. M A R I N E.

C R I S P I N.

J U L I E *au fond du Théâtre à Damon.*

N On , Damon , je ne veux jamais vous voir ; ni vous entendre ; après l'affront sanglant que vous m'avez fait , j'aimerois mieux mourir que de vous pardonner.

D A M O N.

Daignez m'écouter avant de prononcer un Arrêt si cruel !

J U L I E.

J'en sçais assez.... (*à sa mere.*) Ah Madame ne me soupçonnez point d'avoir trempé dans le lâche complot qui vient d'être exécuté ! Je ne

78 L'ENLEVEMENT IMPREVU;  
vous cacherais point que je n'eusse pris quelque  
sentiment pour Monsieur, & que peut-être je  
n'eusse formé le dessein de tâcher de vous déter-  
miner en sa faveur. Mais ç'en est fait ! permettez  
qu'un Couvent me dérobe à jamais au monde,  
justifie ma conduite, & me punisse d'avoir pû  
croire un seul moment qu'il étoit digne de ma  
main & de mon cœur.

L'OLIVE à *Me. Argante.*

Madame, n'allez point chercher ailleurs le Cou-  
pable ! c'est moi qui à l'insçu de mon Maître ai  
fait le coup. Je dois cet aveu à la vérité il n'est  
crainte ni supplice qui me puisse faire parler  
autrement ; j'ai cru servir sa passion, & j'ai vou-  
lu me vanger de ce que vous n'aviez congédié.

*Me. ARGANTE.*

Seroit-il possible ?

MARINE à *Me. Argante.*

Je dois ajouter à ce que vient de dire l'Olive,  
que sçachant son projet, & l'amour de M. Damon,  
j'ai hâté l'entreprise dans l'espérance d'un ample  
salaire. Je puis répondre que Monsieur & Made-  
moiselle ont été innocemment trahis.

DAMON.

Mon seul crime est de les avoir flattés tous deux  
d'un établissement avantageux, s'ils servoient ma  
passion ; & ce crime est bien pardonnable à un  
Amant ! mais je ne croyois pas qu'ils abuseroient  
jusques-là de mon amour.

DORIMÈNE à *Me. Argante.*

Ce sont-là des comptes qu'on vous fait pour  
vous appaiser. C'est un jeu concerté, & mon avis

est de faire pendre le fripon & cette coquine , de renfermer Mademoiselle pour le reste de ses jours dans un Couvent , & d'obliger Monsieur , sous peine d'être poursuivi criminellement , à me tenir la parole qu'il m'a donnée de n'aimer jamais que moi.

CRISPIN *à part.*

Cette punition-là vaudroit bien les autres.

Me. ARGANTE.

La vangeance , ma fille , n'est pas le parti le plus sage. Cette aventure ne manquera pas de faire grand bruit. Quelque effort que vous puissiez tenter pour convaincre le Public de votre innocence , vous n'en seriez pas moins jugée à la rigueur. Ainsi je crois qu'avant même qu'on en sçache les causes , vous ne sçauriez mieux faire que de donner la main à Monsieur ; heureuse dans votre malheur qu'il soit d'une naissance assez illustre pour vous honorer ! Vos biens serviront à lui procurer l'éclat qui peut lui manquer. Voilà ce que la prudence ordonne. Consultez cependant votre cœur pour y souscrire.

JULIE *à sa mere.*

Vous me renvoyez à un Juge qui deviendra trop favorable à Monsieur ; lorsque tout m'invite à croire qu'il n'est point coupable , & que vous-même me prêtez les raisons les plus puissantes pour me faire oublier sa faute.

DAMON *à Julia.*

Soyez persuadée , belle Julie , que la délicatesse de mon amour est trop grande pour avoir été capable de vouloir vous obtenir aux dépens de votre

85 L'ENLEVEMENT IMPREVU;  
gloire. Mon bonheur, tout grand qu'il est, me deviendrait insupportable, si je ne le devois qu'à un forfait si noir.

JULIE à *Damon*.

Je veux bien croire pour ma propre consolation que ce sont-là vos véritables sentimens.

L'OLIVE à *Julie & à Damon*.

N'y aura-t'il point de grace pour nous : & lorsque Marine & moi nous nous sommes rendus coupables pour votre bonheur, en seront nous les seuls punis ?

MARINE à *Me. Argante*.

Un peu de compassion, Madame ?

ME. ARGANTE.

Quoi qu'on dût faire un exemple de ces indignes Domestiques, qui causent tous les jours la perte de tant de jeunes personnes, l'honneur de ma fille exige pourtant encore que tout se ressent en ce jour de ma clémence.

DORIMENE à *Me. Argante*.

Dites plutôt de votre lâche foiblesse pour les passions de votre fille.

DAMON à *Marine & à l'Olive*.

Puisque, par la grace que Madame vous accorde, votre crime est effacé, il me reste à vous récompenser du bonheur que vous me procurez, & j'en prendrai le soin avec plaisir.

L'OLIVE.

Je sçavois bien que j'en sortirois à mon honneur.

MARINE à *l'Olive*.

Ma foi nous l'avons échappé belle.



C R I S P I N.

Et moi qui suis le seul vertueux , serai-je le seul  
sans récompense.

D A M O N.

Nous y pourvions.

C R I S P I N.

En ce cas plus de rancune ; l'Olive, embrassons-  
nous ; c'est de bon cœur.

L' O L I V E.

C'est de bon cœur aussi que je te pardonne tout  
ce que tu as fait pour me perdre.

---

## SCENE XXXVI. & dernière.

*Les Acteurs précédens , un Laquais de  
M. B R U S Q U I N.*

LE LAQUAIS *présentant une boîte & une  
Lettre à Dorimene.*

**M** Adame , mon Maître m'a chargé de vous re-  
mettre cette boîte , avec cette Lettre.

D O R I M E N E *lit.*

» Un premier mouvement m'en a fait user d'une  
» maniere trop injurieuse a votre égard, Madame,  
» la réflexion m'a appris que l'on ne doit jamais  
» reprendre les bienfaits qu'une Belle a bien vou-  
» lu recevoir d'un Cavalier, je me contente donc  
» de retirer ceux qui vous étoient seulement desti-  
» nés , & vous prie de garder les diamans que je  
» vous renvoye. B R U S Q U I N.

## 82. L'ENLEVEMENT IMPREVU,

( *Après avoir lu.* )

Je sçavois bien qu'il reviendrait à lui ? J'étois sûre de son bon cœur.

Me. ARGANTE à *Dorimene.*

Vous étiez donc brouillés ? Mais si vous m'en croyez , vous tâcherez de conclure avec lui. C'est ce qui vous convient le mieux.

DORIMENE.

Oui , quand ce ne seroit que pour faire voir à Monsieur ( *montrant Damon.* ) que l'on peut trouver des maris qui le valent , je n'oublierai rien pour ramener M. Brusquin ; je sçais son foible , il ne me résistera pas.

DAMON à *Dorimene.*

Je n'ai jamais douté du pouvoir de vos charmes.

Me. ARGANTE à *Julie.*

Que mon exemple , Julie , vous apprenne qu'on ne doit jamais se reposer que sur soi-même de la conduite d'une fille , & qu'il n'est point d'occasion , point de prétexte , qui puisse dispenser une mere de la garder sous ses yeux.

( *On entend une Symphonie.* )

CRISPIN à *Damon.*

Monsieur , ce sont les Musiciens que j'avois été avertir par votre ordre.

DAMON.

Ils viennent fort à propos , qu'on les fasse entrer , & avec eux tous les Masques qui se présenteront. Ce jour est trop heureux pour ne le pas célébrer par la Musique & par la Danse.

# DIVERTISSEMENT.

*Entrée de Chanteurs , de Danseurs , & de  
Masques après plusieurs Danses.*

V A U D E V I L L E.

*Sur l'Air de la Bouquetiere.*

Une Chanteuse.

**D**Ans ces jardins char-  
mans

En tout tems ,

Mille fleurs

Font briller leurs couleurs.

(*Se tournant vers Damon.*)

Cueillez-les, jeune Epoux ,

Venez qu'un soin si doux

Se renouvelle !

Cueillez pour cette Belle :

*à Julie.* Vous alors hâtez-  
vous ;

Mademoiselle , parez vôt  
Chapelle ,

Parez vôt Chapelle.

Me. A R G A N T E.

Une Mere en tous lieux

Sous ses yeux ,

Soir , matin ,

Garde sa fille en vain.

De l'âge & du plaisir

L'éguillonant désir

Trompe ce zèle ;

Toujours crie à la Belle ,

Pressez vous de jouir ;

Mademoiselle &c.

J U L I E.

Aussitôt qu'un Amant

Beau , charmant ,

Tendrement ,

Offre un Bouquet galant ;

Notre cœur enchanté ,

De plaisir transporté ,

En étincelle ;

Et l'ardeur qu'il recelle

A déjà répété ,

Mademoiselle &c.

D A M O N.

Par de constants soupirs ,

Des desirs ,

Et des feux

Toujours respectueux ,

Un Amant bien épris

Doit montrer tout le prix

D'un cœur fidèle :

Et redire à sa Belle ,

Du ton le plus soumis ,

Mademoiselle &c.

M A R I N E.

Non , non , tant de respects

Sont suspects :

Les discours

Sont d'un foible secours.

Par l'audace , un Galant

Prouve plus sûrement

Son feu rebelle ;

Et plaît mieux à sa Belle

Qu'en disant fadement ,  
Mademoiselle &c.

D O R I M E N E.

Si , par un coffre fort ,  
Bien plein d'or ,  
Un Amant

Explique son tourment ;  
Sa prompte guérison  
Suivra ce riche don ,  
Plus de cruelle.

On prend la plus rebelle ,  
En disant sur ce ton ,  
Mademoiselle &c.

L' O L I V E.

Toujours d'un bon Valet  
Bien au fait ,  
Le secours

Est utile aux amours :  
C'est par lui qu'un poulet ,  
Qu'un rendez-vous secret  
Se renouvelle ;

Que son Maître à la Belle  
Ne dit pas sans effet ,  
Mademoiselle &c.

M A R I N E.

Pour servir un Galant  
Bienfaisant ,  
Un Valet

N'est pas seul bien au fait.  
Bien souvent on languit ,

On adore sans fruit

Une cruelle ,  
Si sans cesse à la Belle ,  
La Suivante ne dit  
Mademoiselle &c.

U N M A S Q U E.

Quand ta femme en cour-  
roux

Pauvre Epoux ,  
Par ses cris

Vient troubler tes esprits ;  
Entends bien ma leçon ,  
La paix dans ta maison  
Se renouvelle ;  
Il n'est plus de querelle ,  
Si tu dis du bon ton  
Mademoiselle &c.

CRISPIN *au Parterre.*

Messieurs , voici l'instant  
Où tremblant ,  
Frisonnant ,

L'Auteur son sort attend :  
Qu'il est doux ce moment  
Quand l'applaudissement  
Se renouvelle !

La Pièce vous plaît-elle ?  
Avec empressement ,  
Revenez , parez not Cha-  
pelle ,  
Parez not Chapelle.

F I N.





37-9-





PQ

2013

M4

1751

t.1

Morand, Pierre de

Théâtre et oeuvres divers

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

